

POLLYANNA



ELEANOR H. PORTER

EDITIONS SKANDALON!



COLLECTION
ÉOS

POLLYANNA

ou le Jeu de la joie

ELEANOR H. PORTER

POLLYANNA

ou le Jeu de la joie

Traduction française nouvelle



ÉDITIONS SKANDALON • AUBENAS • 2026

Pollyanna, Eleanor H. Porter, 1913. Texte original dans le domaine public.

Traduction française nouvelle et appareil éditorial : © Éditions Skandalon, 2026.

Conception éditoriale et illustrations : Éditions Skandalon.

Éditions Skandalon – Maison d’édition associative

19 boulevard de la Corniche – 07200 Aubenas

www.skandalon.fr – admin@skandalon.fr – tél. 06 84 78 83 79

Numéro RNA : W071007357 – SIRET : 105 580 849 00013

Dépôt légal : à parution

Tous droits réservés pour la présente traduction, l’appareil éditorial, la maquette et les illustrations.

Les Quatre Filles du docteur March, Anne... la maison aux pignons verts, Gribouille, Les Malheurs de Sophie, La Petite Maison dans la prairie, Les Aventures de Tom Sawyer, Les Aventures de Huckleberry Finn, La Petite Princesse, Heidi, Un bon petit diable...

Autant de livres pour la jeunesse qui ne sont plus vraiment à la mode !

Mais peut-être sommes-nous des jeunes d'autrefois — du XIX^e siècle, pourquoi pas ? Ou bien simplement des jeunes qui se soucient peu de la mode.

Quelle importance, après tout, si ce sont les livres que nous aimons ? Ceux qui nous émeuvent, nous consolent et nous donnent de la joie — comme l'héroïne de ce roman sait en découvrir jusque dans les moments les plus difficiles.

Et puisque les longs discours ne plaisent pas davantage aux jeunes d'aujourd'hui qu'à ceux d'autrefois, je me retire discrètement pour vous laisser...

... le plaisir de lire.

E. P.

SOMMAIRE



CHAPITRE I — MISS POLLY	1
CHAPITRE II — LE VIEUX TOM ET NANCY.....	7
CHAPITRE III — L'ARRIVÉE DE POLLYANNA	12
CHAPITRE IV — LA PETITE CHAMBRE DU GRENIER.....	23
CHAPITRE V — LE JEU DE LA JOIE.....	34
CHAPITRE VI — UNE QUESTION DE DEVOIR.....	42
CHAPITRE VII — POLLYANNA ET LES PUNITIONS	53
CHAPITRE VIII — POLLYANNA REND UNE VISITE	59
CHAPITRE IX — OÙ IL EST QUESTION DE L'HOMME.....	70
CHAPITRE X — UNE SURPRISE POUR MRS. SNOW	76
CHAPITRE XI — PRÉSENTATION DE JIMMY.....	88
CHAPITRE XII — DEVANT LA SOCIÉTÉ DE SECOURS DES DAMES	102
CHAPITRE XIII — DANS LES BOIS DE PENDLETON	107
CHAPITRE XIV — UNE SIMPLE QUESTION DE GELÉE	116
CHAPITRE XV — DR. CHILTON.....	123
CHAPITRE XVI — UNE ROSE ROUGE ET UN CHÂLE DE DENTELLE	134
CHAPITRE XVII — « TOUT À FAIT COMME DANS UN LIVRE ».....	144
CHAPITRE XVIII — LES PRISMES.....	152
CHAPITRE XIX — CE QUI EST ASSEZ SURPRENANT	159
CHAPITRE XX — CE QUI EST PLUS SURPRENANT ENCORE..	163
CHAPITRE XXI — UNE QUESTION RÉSOLUE.....	171
CHAPITRE XXII — DES SERMONS ET DES CAISSES À BOIS	179
CHAPITRE XXIII — UN ACCIDENT.....	187
CHAPITRE XXIV — JOHN PENDLETON	194
CHAPITRE XXV — UN JEU D'ATTENTE	204

CHAPITRE XXVI — UNE PORTE ENTROUVERTE	210
CHAPITRE XXVII — DEUX VISITES	214
CHAPITRE XXVIII — LE JEU DE LA JOIE ET SES JOUEURS.....	223
CHAPITRE XXIX — PAR UNE FENÊTRE OUVERTE.....	237
CHAPITRE XXX — JIMMY PREND LA BARRE.....	243
CHAPITRE XXXI — UN NOUVEL ONCLE	247
CHAPITRE XXXII — QUI EST UNE LETTRE DE POLLYANNA.	252
NOTES DE TRADUCTION	254

CHAPITRE I — MISS POLLY



En ce matin de juin, Miss Polly Harrington entra dans sa cuisine d'un pas pressé. D'ordinaire, elle ne faisait aucun mouvement précipité : elle se piquait de conserver en toute circonstance une parfaite dignité. Mais, ce jour-là, elle se hâtait vraiment.

Nancy, qui lavait la vaisselle devant l'évier, leva les yeux avec surprise. Elle ne travaillait dans la cuisine de Miss Polly que depuis deux mois, mais elle savait déjà que sa maîtresse ne se pressait jamais.

« Nancy !

— Oui, m'dame. »

Nancy répondit gaiement, mais continua d'essuyer la cruche qu'elle tenait à la main.

« Nancy, reprit Miss Polly d'un ton désormais très sévère, quand je vous parle, je désire que vous cessiez votre travail et que vous écoutiez ce que j'ai à vous dire. »

Nancy rougit, mortifiée. Elle posa aussitôt la cruche, le torchon encore enroulé autour de la cruche, et faillit ainsi la renverser — ce qui n'améliora pas son assurance.

« Oui, m'dame ; je le ferai, m'dame », balbutia-t-elle en redressant la cruche et en se retournant vivement. « J'continuais seulement parce que vous m'aviez bien dit, ce matin, de me dépêcher de finir la vaisselle, vous savez. »

Sa maîtresse fronça les sourcils.

« Cela suffit, Nancy. Je ne vous ai pas demandé d'explications. Je vous ai demandé votre attention.

— Oui, m'dame. »

Nancy étouffa un soupir. Elle se demandait si elle parviendrait jamais à satisfaire cette femme. Elle n'avait encore jamais travaillé comme domestique ; mais sa mère, malade et tout juste veuve, était restée seule

avec trois enfants plus jeunes qu'elle. Nancy avait donc dû chercher un moyen de contribuer à leur entretien. Aussi avait-elle été si heureuse de trouver une place dans la cuisine de la grande maison sur la colline !

Elle venait des Quatre-Chemins, à six miles de là, et ne connaissait d'abord Miss Polly Harrington que comme la maîtresse de l'ancienne demeure des Harrington et l'une des personnes les plus riches de la ville. C'était deux mois plus tôt. À présent, elle connaissait une femme austère, au visage sévère, qui fronçait les sourcils si un couteau tombait avec fracas sur le plancher ou si une porte claquait — mais qui ne songeait jamais à sourire, même lorsque couteaux et portes demeuraient parfaitement silencieux.

« Lorsque vous aurez terminé votre travail du matin, Nancy, poursuit Miss Polly, vous viderez la petite chambre qui se trouve en haut de l'escalier, au grenier, et vous préparerez le lit de camp. Vous balayerez la pièce et la nettoierez, bien entendu, après avoir retiré les malles et les caisses.

— Oui, m'dame. Et où dois-je mettre les affaires que j'enlèverai, s'il vous plaît ?

— Dans le grenier de devant. »

Miss Polly hésita, puis poursuivit :

« Autant vous le dire tout de suite, Nancy. Ma nièce, Miss Pollyanna Whittier, va venir vivre chez moi. Elle a onze ans et couchera dans cette chambre.

— Une petite fille... qui vient ici, Miss Harrington ? Oh ! comme ça va être gentil ! » s'écria Nancy, en songeant au rayon de soleil que ses propres petites sœurs faisaient entrer dans leur maison des Quatre-Chemins.

« Gentil ? Ce n'est pas exactement le mot que j'emploierais », répondit Miss Polly avec raideur. « Quoi qu'il en soit, j'entends naturellement en prendre mon parti. Je suis une femme de bien, je l'espère ; et je connais mon devoir. »

Nancy rougit jusqu'aux oreilles.

« Bien sûr, m'dame ; c'est seulement que je pensais qu'une petite fille ici pourrait... pourrait égayer un peu la maison pour vous », balbutia-t-elle.

« Merci », répliqua sèchement la dame. « Je ne puis dire, toutefois, que j'en aperçoive pour l'instant la moindre nécessité.

— Mais, bien sûr, vous... vous devez avoir envie de l'accueillir, puisque c'est la fille de votre sœur », osa Nancy, avec le sentiment confus qu'il fallait à tout prix préparer un accueil à cette petite étrangère solitaire.

Miss Polly releva le menton avec hauteur.

« Voyons, Nancy, ce n'est pas parce que j'ai eu une sœur assez sottie pour se marier et mettre au monde des enfants parfaitement superflus dans un monde qui en était déjà bien assez rempli que je devrais éprouver un désir particulier de m'en charger moi-même. Cependant, comme je viens de le dire, j'espère connaître mon devoir. Veillez à bien nettoyer les coins, Nancy », acheva-t-elle sèchement en quittant la pièce.

« Oui, m'dame », soupira Nancy en reprenant la cruche à moitié essuyée — si froide à présent qu'il faudrait la rincer de nouveau.

Dans sa chambre, Miss Polly sortit une fois encore la lettre qu'elle avait reçue deux jours auparavant d'une lointaine ville de l'Ouest, et qui lui avait causé une surprise si désagréable. La lettre était adressée à Miss Polly Harrington, Beldingsville, Vermont ; elle disait ceci :

« Chère Madame,

« J'ai le regret de vous informer que le révérend John Whittier est décédé il y a deux semaines, laissant une enfant, une fillette de onze ans. Il ne laisse pratiquement rien d'autre que quelques livres ; car, comme vous le savez sans doute, il était pasteur de la petite église missionnaire de cette localité et ne recevait qu'un très maigre traitement.

« Je crois qu'il était le mari de votre défunte sœur, mais il m'a laissé entendre que les deux familles n'étaient pas dans les meilleurs termes. Il

pensait néanmoins que, par égard pour votre sœur, vous pourriez souhaiter recueillir l'enfant et l'élever parmi les siens, dans l'Est. Voilà pourquoi je vous écris.

« La petite fille sera prête à partir lorsque cette lettre vous parviendra ; et, si vous pouvez la prendre chez vous, nous vous serions très reconnaissants de nous écrire qu'elle peut venir sans délai. Un homme et sa femme doivent justement partir très prochainement pour l'Est ; ils pourraient l'emmener jusqu'à Boston et la mettre dans le train de Beldingsville. Vous seriez naturellement avertie du jour et du train de son arrivée.

« Dans l'espoir de recevoir prochainement une réponse favorable, je vous prie d'agréer, chère Madame, l'expression de mes sentiments respectueux.

« Jeremiah O. White »

Les sourcils froncés, Miss Polly replia la lettre et la glissa dans son enveloppe. Elle y avait répondu la veille et avait écrit qu'elle recueillerait l'enfant, bien entendu. Elle *espérait* connaître assez son devoir pour cela ! — si désagréable que dût être cette tâche.

Assise, la lettre à la main, elle se remit à penser à sa sœur Jennie, la mère de l'enfant, et au temps où, à vingt ans, la jeune fille avait tenu à épouser le pasteur malgré les remontrances de sa famille. Un homme riche l'avait demandée en mariage — et la famille l'avait nettement préféré au pasteur ; mais Jennie, elle, ne l'avait pas préféré. L'homme riche avait pour lui l'âge et la fortune ; le pasteur n'avait que sa jeunesse, ses idéaux, ses enthousiasmes et un cœur plein d'amour. Jennie avait choisi le pasteur — assez naturellement, peut-être ; elle l'avait donc épousé et l'avait suivi dans le Sud, où il était missionnaire auprès des communautés isolées.

La rupture s'était produite alors. Miss Polly s'en souvenait fort bien, bien qu'elle n'eût été à l'époque qu'une fillette de quinze ans, la plus jeune de la famille. Les Harrington n'avaient pour ainsi dire plus voulu

entendre parler de la femme du missionnaire. Certes, Jennie elle-même avait écrit pendant quelque temps ; elle avait même appelé son dernier bébé « Pollyanna », d'après ses deux sœurs, Polly et Anna — tous ses autres enfants étaient morts. Ce fut la dernière fois que Jennie écrivit. Quelques années plus tard, on apprit sa mort par une courte lettre navrée du pasteur lui-même, datée d'une petite ville de l'Ouest.

Pendant ce temps, les années avaient poursuivi leur cours pour les habitants de la grande maison sur la colline. Miss Polly, contemplant la vaste vallée qui s'étendait en contrebas, songea aux changements que ces vingt-cinq années avaient apportés dans sa propre existence.

Elle avait maintenant quarante ans et était tout à fait seule au monde. Son père, sa mère, ses sœurs — tous étaient morts. Depuis des années, elle était l'unique maîtresse de la maison et des milliers de dollars que lui avait laissés son père. Certaines personnes avaient ouvertement plaint sa solitude et l'avaient pressée d'inviter une amie ou une dame de compagnie à vivre auprès d'elle ; mais elle n'avait voulu ni de leur compassion ni de leurs conseils. Elle n'était pas seule, disait-elle. Elle aimait vivre seule. Elle préférait le calme. Mais à présent...

Miss Polly se leva, le front plissé et les lèvres étroitement serrées. Elle se félicitait, bien sûr, d'être une femme de bien : non seulement elle connaissait son devoir, mais elle avait assez de caractère pour l'accomplir.

Mais... *Pollyanna* ! Quel nom ridicule !



CHAPITRE II — LE VIEUX TOM ET NANCY



Dans la petite chambre du grenier, Nancy balayait et frottait avec vigueur, en accordant une attention toute particulière aux coins. Par moments, elle mettait même plus d'ardeur à soulager son humeur qu'à faire disparaître la saleté — car Nancy, malgré la soumission craintive qu'elle témoignait à sa maîtresse, n'était pas une sainte.

« J'voudrais... seulement... pouvoir... décrasser... les coins... de son âme ! » marmonnait-elle par saccades, ponctuant chaque mot de coups meurtriers portés avec le manche pointu de sa brosse. « Y en a un tas qui auraient besoin d'un bon nettoyage, ça oui ! L'idée de fourrer cette pauvre petite tout là-haut, dans cette chambre brûlante — sans feu en hiver, par-dessus le marché — quand y a toute cette grande maison où choisir ! Des enfants superflus, vraiment ! Peuh ! »

Nancy tordit son chiffon si fort que ses doigts lui en firent mal.

« J'crois bien que c'est pas les *enfants* qui sont le plus superflus, en ce moment ! Non, vraiment ! »

Elle travailla quelque temps en silence ; puis, lorsqu'elle eut terminé, elle promena sur la petite pièce nue un regard où se lisait un franc dégoût.

« Voilà, c'est fait — pour ma part, en tout cas », soupira-t-elle. « Y a plus de saleté ici — mais guère autre chose non plus. Pauvre petite âme ! En voilà un bel endroit pour loger une enfant seule et dépaylée ! »

Elle sortit et referma la porte avec fracas.

« Oh ! » s'exclama-t-elle en se mordant la lèvre.

Puis, avec obstination :

« Eh bien, tant pis. J'espère qu'elle a entendu la porte claquer. Oui, j'espère bien ! »

Cet après-midi-là, dans le jardin, Nancy trouva quelques minutes pour parler avec le vieux Tom, qui arrachait les mauvaises herbes et

déblayait les allées de la propriété depuis plus d'années qu'on n'aurait su les compter.

« Mr. Tom, commença Nancy en jetant par-dessus son épaule un regard rapide pour s'assurer que personne ne les observait, vous saviez qu'une petite fille allait venir vivre ici, chez Miss Polly ?

— Une... quoi ? » demanda le vieil homme, redressant avec peine son dos courbé.

« Une petite fille — qui va vivre chez Miss Polly.

— Allons, continue de te moquer », raila Tom, incrédule.
« Pourquoi pas me dire aussi que le soleil se couchera à l'est demain ?

— Mais c'est vrai. Elle me l'a dit elle-même, maintint Nancy. C'est sa nièce ; elle a onze ans. »

Le vieil homme en resta bouche bée.

« Bah !... J'me demande bien... », murmura-t-il.

Puis une douce lumière passa dans ses yeux délavés.

« Ce serait pas... mais si, ça doit être ça... l'enfant de Miss Jennie ! Aucune des autres ne s'est mariée. Mais oui, Nancy, ça doit être l'enfant de Miss Jennie. Loué soit le Seigneur ! Et dire que mes vieux yeux vont voir ça !

— Qui était Miss Jennie ?

— Un ange descendu tout droit du Ciel », souffla le vieil homme avec ferveur. « Mais, pour le vieux maître et la vieille maîtresse, c'était leur fille aînée. Elle avait vingt ans quand elle s'est mariée et qu'elle est partie d'ici, y a bien longtemps. J'ai entendu dire que tous ses bébés étaient morts, sauf le dernier ; et c'est sûrement celui-là qui va venir.

— Elle a onze ans.

— Oui, ça se pourrait bien », acquiesça le vieux Tom.

« Et elle va coucher au grenier — quelle honte pour *elle* ! » gronda Nancy en lançant un nouveau regard par-dessus son épaule, vers la maison qui se dressait derrière eux.

Le vieux Tom fronça les sourcils. L'instant d'après, un curieux sourire lui retroussa les lèvres.

« J'me demande ce que Miss Polly va bien pouvoir faire avec une enfant dans la maison, dit-il.

— Peuh ! Moi, j'me demande plutôt ce qu'une enfant va bien pouvoir faire avec Miss Polly dans la maison ! » répliqua Nancy.

Le vieil homme éclata de rire.

« J'ai peur que tu n'aimes pas beaucoup Miss Polly », dit-il en souriant.

« Comme si quelqu'un pouvait l'aimer ! » répondit Nancy avec mépris.

Le vieux Tom eut un sourire étrange. Il se pencha et reprit son travail.

« J'suppose que tu savais pas pour l'histoire d'amour de Miss Polly, dit-il lentement.

— Une histoire d'amour — *elle* ! Non ! Et j'crois bien que personne d'autre n'en savait rien non plus.

— Oh si, on savait », assura le vieil homme. « Et l'homme vit toujours — ici même, dans cette ville.

— Qui c'est ?

— J'te le dirai pas. Ce serait pas convenable de ma part. »

Le vieil homme se redressa. Dans ses yeux bleus voilés, tandis qu'il faisait face à la maison, brillait l'honnête fierté du serviteur fidèle envers la famille qu'il avait servie et aimée durant tant d'années.

« Mais c'est pas possible — elle, avec un amoureux », insista Nancy.

Le vieux Tom secoua la tête.

« Tu connaissais pas Miss Polly comme moi, répondit-il. Elle était vraiment belle autrefois — et elle le serait encore maintenant, si seulement elle le voulait.

— Belle ! Miss Polly !

— Oui. Si seulement elle dénouait ses cheveux, qu'elle ramène si sévèrement en arrière, et les laissait retomber librement, un peu négligemment, comme autrefois ; si elle portait encore ces chapeaux fleuris et ces robes garnies de dentelle et d'ornements blancs... tu verrais bien qu'elle est belle ! Miss Polly est pas vieille, Nancy.

— Ah non ? Eh bien, alors, elle en a rudement bien l'air — ça oui ! » renifla Nancy.

« Oui, je sais. Ça a commencé à ce moment-là — quand son histoire d'amour a mal tourné, expliqua le vieux Tom en hochant la tête. Depuis, on dirait qu'elle s'est nourrie d'absinthe et de chardons — tant elle est devenue amère et revêche.

— Ça, vous pouvez le dire ! » s'indigna Nancy. « Y a aucun moyen de lui faire plaisir, quoi qu'on fasse ! J'resterais pas si ma famille, là-bas, avait pas besoin du salaire. Mais un jour — un jour, j'vais finir par bouillir et déborder ; et quand ça arrivera, bien sûr, ce sera fini pour Nancy. Oui, ce sera fini ! »

Le vieux Tom secoua la tête.

« Je sais. Moi aussi, j'ai connu ça. C'est naturel — mais c'est pas ce qu'il y a de mieux, petite ; c'est pas ce qu'il y a de mieux. Crois-en ma parole : c'est pas ce qu'il y a de mieux. »

Et il se pencha de nouveau sur son ouvrage qui l'attendait.

« Nancy ! » appela une voix aiguë.

« O-oui, m'dame », balbutia Nancy, avant de se hâter vers la maison.



CHAPITRE III — L'ARRIVÉE DE POLLYANNA



Le télégramme arriva bientôt, annonçant que Pollyanna serait à Beldingsville le lendemain, 25 juin, à quatre heures. Miss Polly lut le message, fronça les sourcils, puis monta l'escalier jusqu'à la chambre du grenier. Elle avait encore les sourcils froncés lorsqu'elle examina la pièce.

La pièce contenait un petit lit soigneusement fait, deux chaises à dossier droit, une table de toilette, une commode — sans miroir — et une petite table. Il n'y avait ni rideaux aux lucarnes ni tableaux aux murs. Le soleil avait frappé le toit toute la journée, et la petite chambre était chaude comme un four. Comme les fenêtres n'étaient pas munies de moustiquaires, on ne les avait pas ouvertes. Une grosse mouche bourdonnait furieusement contre l'une d'elles, montant et descendant sans relâche dans l'espoir de sortir.

Miss Polly tua la mouche, puis la jeta par la fenêtre — après avoir soulevé le châssis de quelques centimètres —, redressa une chaise, fronça de nouveau les sourcils et quitta la pièce.

« Nancy, dit-elle quelques minutes plus tard, sur le seuil de la cuisine, j'ai trouvé une mouche à l'étage, dans la chambre de Miss Pollyanna. La fenêtre a dû être ouverte à un moment ou à un autre. J'ai commandé des moustiquaires ; mais, jusqu'à leur arrivée, je compte sur vous pour veiller à ce que les fenêtres restent fermées. Ma nièce arrivera demain à quatre heures. Je désire que vous alliez l'attendre à la gare. Timothy prendra le cabriolet et vous conduira. Le télégramme dit : "cheveux clairs, robe de guingan à carreaux rouges et chapeau de paille". C'est tout ce que je sais, mais je pense que cela devrait vous suffire.

— Oui, m'dame ; mais... vous... »

Miss Polly comprit l'hésitation, car elle fronça les sourcils et répondit sèchement :

« Non, je n'irai pas. Je ne pense pas que ce soit nécessaire. Ce sera tout. »

Et elle se détourna. Pour Miss Polly, toutes les dispositions nécessaires au bien-être de sa nièce étaient désormais prises.

Dans la cuisine, Nancy abattit furieusement son fer à repasser sur le torchon qu'elle repassait.

« “Cheveux clairs, robe de guingan à carreaux rouges et chapeau de paille” — tout ce qu'elle sait, vraiment ! Eh bien, moi, j'aurais honte de l'avouer, oui, honte — quand c'est son unique nièce qui arrive de l'autre bout du continent ! »

Le lendemain après-midi, à trois heures quarante précises, Timothy et Nancy partirent dans le cabriolet pour aller chercher la jeune voyageuse. Timothy était le fils du vieux Tom. On disait parfois en ville que, si le vieux Tom était le bras droit de Miss Polly, Timothy était son bras gauche.

Timothy était un jeune homme de bonne humeur et, de surcroît, agréable à regarder. Malgré le peu de temps que Nancy avait passé dans la maison, tous deux étaient déjà de bons amis. Ce jour-là, toutefois, Nancy était trop absorbée par sa mission pour se montrer aussi bavarde qu'à l'ordinaire ; elle parcourut donc presque en silence le chemin qui les séparait de la gare, puis descendit de voiture pour attendre le train.

Sans cesse, dans son esprit, elle répétait : « Cheveux clairs, robe à carreaux rouges, chapeau de paille. » Et sans cesse elle se demandait quelle sorte d'enfant pouvait bien être cette Pollyanna.

« Pour son bien, j'espère qu'elle est calme et raisonnable, qu'elle laisse pas tomber les couteaux et qu'elle claque pas les portes », soupira-t-elle devant Timothy, qui venait de la rejoindre d'un pas tranquille.

« Eh bien, si elle l'est pas, personne sait ce qui va nous arriver à tous », répondit Timothy avec un large sourire. « Imagine un peu Miss Polly avec une gamine *bruyante* ! Nom d'un chien ! Voilà le sifflet du train !

— Oh, Timothy, je... je trouve que c'était méchant de m'envoyer, moi », bredouilla Nancy, soudain saisie d'inquiétude, se retourna et courut vers l'endroit d'où elle verrait le mieux les voyageurs qui descendraient sur le petit quai.

Nancy ne tarda pas à l'apercevoir : une fillette mince, vêtue d'une robe de guingan à carreaux rouges, avec deux grosses nattes de cheveux couleur de lin qui lui descendaient dans le dos. Sous le chapeau de paille, un visage vif et constellé de taches de rousseur se tournait à droite puis à gauche, à la recherche de quelqu'un.

Nancy reconnut aussitôt l'enfant ; mais il lui fallut un moment pour maîtriser ses genoux tremblants et s'avancer vers elle. Lorsqu'elle l'atteignit enfin, la petite fille était seule sur le quai.

« Êtes-vous Miss... Pollyanna ? » balbutia-t-elle.

L'instant d'après, deux bras aux manches de guingan l'enlaçaient si fort qu'elle en fut presque étouffée.

« Oh ! je suis si heureuse, *heureuse, heureuse* de vous voir ! » cria une voix ardente à son oreille. « Bien sûr que je suis Pollyanna, et je suis si heureuse que vous soyez venue me chercher ! J'espérais que vous viendriez.

— Vous... vous l'espériez ? » bredouilla Nancy, se demandant comment Pollyanna avait bien pu la connaître — et souhaiter sa venue. « Vous... vous l'espériez ? » répéta-t-elle en essayant de remettre son chapeau droit.

« Oh oui ! Et pendant tout le voyage, je me suis demandé à quoi vous ressembliez », s'écria la fillette en dansant sur la pointe des pieds, tandis que ses yeux examinaient Nancy, fort embarrassée, de la tête aux pieds. « Et maintenant je le sais, et je suis heureuse que vous ayez exactement l'air que vous avez. »



L'arrivée de Pollyanna à Beldingsville

Nancy fut soulagée de voir Timothy les rejoindre à cet instant. Les paroles de Pollyanna avaient eu de quoi la déconcerter.

« Voici Timothy. Vous avez peut-être une malle », balbutia-t-elle.

« Oui, j'en ai une », répondit Pollyanna en hochant la tête d'un air important. « Elle est toute neuve. La Société de secours des dames me l'a achetée — n'était-ce pas gentil de leur part, alors qu'elles voulaient tellement leur tapis ? Bien sûr, je ne sais pas quelle longueur de tapis rouge on peut acheter avec le prix d'une malle, mais ça doit bien en payer un peu — au moins la moitié d'une allée, vous ne croyez pas ? J'ai dans mon sac un petit papier que Mr. Gray appelait un récépissé de bagage, et qu'il fallait vous donner avant de pouvoir avoir ma malle. Mr. Gray est le mari de Mrs. Gray. Ils sont de la famille de la femme du diacre Carr. J'ai fait le voyage vers l'Est avec eux, et ils sont adorables ! Et... voilà, le voici », acheva-t-elle, en tirant enfin le reçu de son sac après l'avoir longuement fouillé.

Nancy prit une grande inspiration. Elle eut l'impression qu'après un pareil discours, il fallait bien que quelqu'un reprît son souffle. Puis elle jeta à Timothy un coup d'œil furtif. Timothy affectait de regarder ailleurs avec beaucoup d'attention.

Ils finirent par partir, la malle installée à l'arrière et Pollyanna confortablement assise entre Nancy et Timothy. Durant les préparatifs, la fillette n'avait cessé d'enchaîner commentaires et questions ; Nancy, étourdie, était presque hors d'haleine à force de lui répondre.

« Voilà ! N'est-ce pas merveilleux ? Est-ce loin ? J'espère que oui — j'adore rouler en voiture », soupira Pollyanna tandis que les roues commençaient à tourner. « Bien sûr, si ce n'est pas loin, ça ne me fera rien, parce que je serai heureuse d'arriver plus vite, vous savez. Quelle jolie rue ! Je savais que ce serait joli ; père me l'avait dit... »

Elle s'interrompit avec un petit souffle étranglé. Nancy, qui la regardait avec inquiétude, vit son petit menton trembler et ses yeux se

remplir de larmes. Mais au bout d'un instant, Pollyanna releva courageusement la tête et poursuivit avec précipitation :

« Père m'avait tout raconté. Il s'en souvenait. Et... et j'aurais dû vous expliquer plus tôt. Mrs. Gray m'a dit de le faire tout de suite — à propos de cette robe de guingan à carreaux rouges, vous savez, et de la raison pour laquelle je ne suis pas en noir. Elle a dit que vous trouveriez cela étrange. Mais il n'y avait rien de noir dans le dernier tonneau des missions, sauf un corsage de velours pour dame que la femme du diacre Carr a déclaré ne pas du tout convenir à une enfant ; d'ailleurs, il avait des taches blanches — des endroits usés, vous savez — sur les deux coudes et à quelques autres endroits. Une partie de la Société de secours voulait m'acheter une robe et un chapeau noirs, mais l'autre partie pensait que l'argent devait servir au tapis rouge qu'elles essaient d'acheter — pour l'église, vous savez. Mrs. White a dit que c'était peut-être aussi bien ainsi, parce qu'elle n'aimait pas voir des enfants en noir — je veux dire qu'elle aimait les enfants, bien sûr, mais pas la partie noire. »

Pollyanna s'arrêta pour reprendre son souffle, et Nancy parvint à balbutier :

« Eh bien, je suis sûre que... que tout ira très bien.

— Je suis heureuse que vous pensiez ainsi. Moi aussi », répondit Pollyanna en hochant la tête, la voix de nouveau étranglée. « Bien sûr, il aurait été beaucoup plus difficile d'être heureuse en noir...

— Heureuse ! » s'écria Nancy, trop surprise pour ne pas l'interrompre.

« Oui — que père soit parti au Ciel rejoindre mère et tous les autres, vous savez. Il m'a dit qu'il fallait que je sois heureuse. Mais j'ai eu bien du mal à... à m'en réjouir, même en guingan rouge, parce que je... j'avais tellement besoin de lui ; et je ne pouvais pas m'empêcher de penser que *j'aurais dû* l'avoir avec moi, surtout puisque mère et tous les autres ont Dieu et tous les anges, tandis que moi je n'avais personne d'autre que la

Société de secours des dames. Mais maintenant, je suis certaine que ce sera plus facile, puisque je vous ai, Tante Polly. Je suis si heureuse de vous avoir ! »

La compassion de Nancy pour la pauvre petite abandonnée assise auprès d'elle fit soudain place à la consternation.

« Oh, mais... mais vous avez fait une terrible erreur, ma p-petite », balbutia-t-elle. « J'suis seulement Nancy. J'suis pas du tout votre tante Polly !

— Vous... vous ne l'*êtes pas* ? » bredouilla la fillette, atterrée.

« Non. J'suis seulement Nancy. J'avais jamais pensé que vous pourriez me prendre pour elle. On... on se ressemble pas du tout, non, pas du tout ! »

Timothy eut un petit rire ; mais Nancy était trop bouleversée pour remarquer l'éclair amusé qui brillait dans ses yeux.

« Mais qui *êtes*-vous ? » demanda Pollyanna. « Vous n'avez pas du tout l'air d'une dame de la Société de secours ! »

Cette fois, Timothy éclata franchement de rire.

« J'suis Nancy, la servante. J'fais tout le travail sauf la lessive et le gros repassage. C'est Mrs. Durgin qui s'en charge.

— Mais il y a bien tante Polly ? » demanda anxieusement l'enfant.

« Ça, tu peux parier qu'il y en a une », intervint Timothy.

Pollyanna se détendit visiblement.

« Oh ! alors tout va bien. »

Un instant de silence suivit ; puis elle reprit avec entrain :

« Et savez-vous ? Après tout, je suis heureuse qu'elle ne soit pas venue me chercher ; parce que maintenant, j'ai encore *elle* à rencontrer, et je vous ai en plus. »

Nancy rougit. Timothy se tourna vers elle avec un sourire interrogateur.

« Moi, j'appelle ça un rudement joli compliment, dit-il. Pourquoi tu remercies pas la jeune demoiselle ?

— Je... je pensais à... Miss Polly », balbutia Nancy.

Pollyanna poussa un soupir satisfait.

« Moi aussi. J'ai tellement envie de la connaître. Vous savez, c'est la seule tante que j'aie, et pendant très longtemps je ne savais même pas que je l'avais. Puis père me l'a dit. Il a dit qu'elle vivait dans une grande maison merveilleuse tout en haut d'une colline.

— C'est vrai. Vous pouvez la voir maintenant », répondit Nancy.
« C'est cette grande maison blanche aux volets verts, loin devant nous.

— Oh ! comme elle est jolie ! Et tous ces arbres, et toute cette herbe autour ! Je n'ai jamais vu autant d'herbe verte à la fois, il me semble. Est-ce que ma tante Polly est riche, Nancy ?

— Oui, Miss.

— J'en suis si heureuse. Ce doit être absolument merveilleux d'avoir beaucoup d'argent. Je n'ai jamais connu personne qui en eût, sauf les White — ils sont un peu riches. Ils ont des tapis dans toutes les pièces et mangent de la glace le dimanche. Est-ce que tante Polly mange de la glace le dimanche ? »

Nancy secoua la tête. Ses lèvres frémirent. Elle échangea avec Timothy un regard amusé.

« Non, Miss. J crois que votre tante aime pas la glace ; du moins, j'en ai jamais vu sur sa table. »

Le visage de Pollyanna s'assombrit.

« Oh ! elle n'aime pas ça ? Comme je suis désolée ! Je ne vois pas comment on peut ne pas aimer la glace. Mais... enfin, je peux tout de même m'en réjouir un peu, puisque la glace qu'on ne mange pas ne peut pas donner mal à l'estomac comme celle de Mrs. White — je veux dire que j'ai mangé la sienne, vous savez, beaucoup. Peut-être que tante Polly a les tapis, en revanche.

— Oui, elle a des tapis.

— Dans toutes les pièces ?

— Eh bien, dans presque toutes les pièces », répondit Nancy, en fronçant soudain les sourcils à la pensée de la petite chambre nue du grenier, où il n'y avait aucun tapis.

« Oh ! j'en suis si heureuse ! » s'exclama Pollyanna. « J'adore les tapis. Nous n'en avons aucun, sauf deux petites descentes de lit qui étaient arrivées dans un tonneau des missions, et l'une des deux était tachée d'encre. Mrs. White avait aussi des tableaux, des tableaux absolument magnifiques, avec des roses, des petites filles agenouillées, un chaton, des agneaux et un lion — pas tous ensemble, vous savez, je parle des agneaux et du lion. Oh ! bien sûr, la Bible dit qu'ils le seront un jour, mais ils ne le sont pas encore — je veux dire que ceux des tableaux de Mrs. White ne le sont pas. Est-ce que vous n'adorez pas les tableaux ?

— Je... je ne sais pas », répondit Nancy d'une voix à moitié étouffée.

« Moi, je les adore. Nous n'en avons pas. Il n'en arrive pas souvent dans les tonneaux, vous savez. Deux sont venus une fois, tout de même. Mais l'un était si beau que père l'a vendu pour m'acheter des chaussures ; et l'autre était si mauvais qu'il est tombé en morceaux aussitôt que nous l'avons accroché. Le verre... il s'est cassé, vous savez. Et j'ai pleuré. Mais maintenant, je suis heureuse que nous n'ayons eu aucune de ces jolies choses, parce que j'aimerai encore davantage celles de tante Polly — puisque je n'y suis pas habituée, voyez-vous. C'est comme lorsque de *jolis* rubans pour les cheveux arrivent dans les tonneaux, après beaucoup de rubans bruns tout passés. Oh ! mais n'est-ce pas une maison absolument magnifique ? » s'écria-t-elle avec ferveur au moment où ils s'engageaient dans la large allée.

Ce fut tandis que Timothy déchargeait la malle que Nancy trouva l'occasion de lui murmurer à l'oreille :

« Ne me parle plus jamais de partir, Timothy Durgin. On pourrait pas me *payer* pour que je m'en aille !

— Partir ! Je crois bien que non », répondit le jeune homme avec un sourire.

« On pourrait pas me traîner d'ici. Avec cette gamine dans les parages, ce sera plus amusant que le cinéma tous les jours !

— Amusant ! Amusant ! » répéta Nancy avec indignation. « J'crois bien que ce sera un peu plus que de l'amusement pour cette pauvre enfant — quand ces deux-là essaieront de vivre ensemble ; et j'crois bien qu'elle aura besoin d'un rocher où se réfugier. Eh bien, moi, j'serai ce rocher, Timothy. Oui, je le serai ! »

Elle fit ce serment en se retournant pour conduire Pollyanna jusqu'en haut des larges marches.



CHAPITRE IV — LA PETITE CHAMBRE DU GRENIER



Miss Polly Harrington ne se leva pas pour accueillir sa nièce. Il est vrai qu'elle releva les yeux de son livre lorsque Nancy et la fillette apparurent sur le seuil du salon, et qu'elle tendit une main dont chacun des doigts froidement offerts semblait porter en grosses lettres le mot « devoir ».

« Comment allez-vous, Pollyanna ? Je... »

Elle n'eut pas la possibilité d'en dire davantage. Pollyanna avait traversé la pièce comme une flèche et s'était jetée sur les genoux de sa tante, scandalisée et raide.

« Oh ! Tante Polly, Tante Polly, je ne sais comment vous dire combien je suis heureuse que vous m'ayez permis de venir vivre auprès de vous », sanglotait-elle. « Vous ne pouvez pas savoir comme c'est absolument merveilleux de vous avoir, vous et Nancy et tout ceci, quand on n'a eu jusque-là que la Société de secours des dames !

— C'est fort possible — bien que je n'aie jamais eu le plaisir de faire la connaissance de cette Société de secours », répondit Miss Polly avec raideur, en essayant de détacher les petits doigts qui s'agrippaient à elle et en lançant un regard réprobateur à Nancy, restée dans l'embrasure. « Nancy, cela ira. Vous pouvez vous retirer. Pollyanna, veuillez avoir la bonté de vous tenir droite, comme il convient. Je ne sais pas encore à quoi vous ressemblez. »

Pollyanna recula aussitôt, avec un petit rire presque nerveux.

« Non, je suppose que vous ne le savez pas ; mais, voyez-vous, de toute manière, je ne suis pas très jolie, de toute façon, à cause de mes taches de rousseur. Oh ! et je dois vous expliquer pour ma robe de guingan à carreaux rouges et le corsage de velours noir qui avait des taches blanches aux coudes. J'ai raconté à Nancy comment père disait...

— Oui ; eh bien, peu importe pour l'instant ce que disait votre père », l'interrompit sèchement Miss Polly. « Vous aviez une malle, je suppose ?

— Oh oui, bien sûr, Tante Polly. J'ai une merveilleuse malle que la Société de secours m'a donnée. Il n'y a pas énormément de choses dedans — qui soient à moi, je veux dire. Il n'y a pas eu beaucoup de vêtements de petites filles dans les tonneaux ces derniers temps ; mais il y avait tous les livres de père, et Mrs. White a dit qu'elle pensait que je devais les garder. Voyez-vous, père...

— Pollyanna, l'interrompit de nouveau sa tante d'un ton tranchant, il y a une chose qu'il vaut mieux établir clairement dès maintenant : je ne souhaite pas que vous me parliez continuellement de votre père. »

La fillette inspira d'un souffle tremblant.

« Mais, Tante Polly, vous... vous voulez dire... »

Elle hésita, et sa tante reprit.

« Nous allons monter dans votre chambre. Votre malle doit déjà s'y trouver, je suppose. J'ai dit à Timothy de l'y porter — si vous en aviez une. Vous pouvez me suivre, Pollyanna. »

Sans un mot, Pollyanna se retourna et suivit sa tante hors de la pièce. Ses yeux débordaient de larmes, mais elle relevait courageusement le menton.

« Après tout, je... je crois que je suis heureuse qu'elle ne veuille pas que je parle de père, se disait Pollyanna. Ce sera peut-être plus facile — si je ne parle pas de lui. C'est probablement pour cela qu'elle m'a demandé de ne pas en parler. »

Et Pollyanna, de nouveau convaincue de la « bonté » de sa tante, chassa ses larmes en clignant des yeux et regarda autour d'elle avec avidité.

Elle était déjà dans l'escalier. Juste devant elle, la jupe de soie noire de sa tante bruissait avec opulence. Derrière elle, une porte ouverte laissait apercevoir des tapis aux tons délicats et des fauteuils recouverts de satin.

Sous ses pieds, un merveilleux tapis avait la douceur d'une mousse verte. De tous côtés, l'or des cadres et les éclats de soleil traversant la trame légère des rideaux de dentelle lançaient des reflets dans ses yeux.

« Oh ! Tante Polly, Tante Polly, souffla la fillette avec ravissement, quelle maison absolument merveilleuse, merveilleuse ! Comme vous devez être terriblement heureuse d'être si riche !

— *Pollyanna* ! » s'exclama sa tante en se retournant brusquement lorsqu'elle atteignit le palier. « Vous me surprenez — me tenir un pareil discours !

— Mais, Tante Polly, vous ne l'*êtes pas* ? » demanda Pollyanna avec une franche stupéfaction.

« Certainement pas, Pollyanna. J'espère que je ne saurais m'oublier au point de tirer une vanité coupable de quelque don que le Seigneur a jugé bon de m'accorder, déclara la dame ; et certainement pas à propos de la *richesse* ! »

Miss Polly se détourna et longea le couloir en direction de la porte donnant sur l'escalier du grenier. Elle se félicitait maintenant d'avoir installé l'enfant dans la chambre sous les combles. Son idée première avait été d'éloigner sa nièce autant que possible d'elle-même, tout en la plaçant dans un endroit où son insouciance enfantine ne risquerait pas de détériorer un mobilier de valeur. À présent — puisqu'une évidente disposition à la vanité se manifestait déjà si tôt —, il était d'autant plus heureux que la pièce qui lui était destinée fût sobre et raisonnable, pensa Miss Polly.

Les petits pieds de Pollyanna trottaient vivement derrière sa tante. Ses grands yeux bleus, plus avides encore, essayaient de regarder dans toutes les directions à la fois, afin qu'aucune chose belle ou intéressante de cette maison merveilleuse ne lui échappât. Mais son esprit se tournait avec une impatience plus grande encore vers le problème prodigieusement passionnant qui allait être résolu : derrière laquelle de toutes ces portes fascinantes l'attendait sa chambre — cette chère et belle

chambre pleine de rideaux, de tapis et de tableaux, qui serait tout entière à elle ? Puis, brusquement, sa tante ouvrit une porte et gravit un autre escalier.

Il y avait peu de choses à voir ici. Un mur nu se dressait de chaque côté. Au sommet des marches, de larges zones d'ombre s'étendaient jusqu'à des recoins lointains où le toit descendait presque jusqu'au plancher et où s'empilaient d'innombrables malles et caisses. L'air était en outre étouffant de chaleur. Sans même s'en rendre compte, Pollyanna redressa instinctivement la tête — il semblait si difficile de respirer. Alors elle vit que sa tante venait d'ouvrir une porte sur la droite.

« Voilà, Pollyanna, voici votre chambre ; et je vois que votre malle est bien ici. Avez-vous votre clef ? »

Pollyanna acquiesça sans parler. Ses yeux étaient un peu agrandis par la peur.

Sa tante fronça les sourcils.

« Lorsque je vous pose une question, Pollyanna, je préfère que vous répondiez à voix haute, et non d'un simple mouvement de tête.

— Oui, Tante Polly.

— Merci ; c'est mieux. Je crois que vous trouverez ici tout ce dont vous avez besoin », ajouta-t-elle en jetant un regard au porte-serviettes bien garni et au broc rempli d'eau. « J'enverrai Nancy vous aider à défaire votre malle. Le souper est à six heures », acheva-t-elle en quittant la pièce et en redescendant majestueusement.

Après son départ, Pollyanna resta un moment parfaitement immobile à la regarder s'éloigner. Puis ses grands yeux se tournèrent vers le mur nu, le plancher nu, les fenêtres nues. Enfin, ils s'arrêtèrent sur la petite malle qui, si peu de temps auparavant, se trouvait dans sa propre petite chambre, dans sa lointaine maison de l'Ouest. L'instant d'après, elle se dirigea à tâtons vers elle, tomba à genoux et enfouit son visage dans ses mains.

Nancy la trouva ainsi lorsqu'elle monta quelques minutes plus tard.



La petite chambre du grenier

« Là, là, pauvre petit agneau », murmura-t-elle tendrement en s'asseyant par terre et en attirant la fillette dans ses bras. « J'avais justement peur de vous trouver comme ça, oui, comme ça. »

Pollyanna secoua la tête.

« Mais je suis mauvaise et méchante, Nancy — affreusement méchante », sanglota-t-elle. « Je n'arrive pas à me persuader que Dieu et les anges avaient davantage besoin de mon père que moi.

— Ils en avaient pas davantage besoin, non plus », déclara Nancy avec fermeté.

« Oh ! *Nancy* ! »

L'horreur brûlante qui passa dans les yeux de Pollyanna sécha ses larmes.

Nancy eut un sourire confus et se frotta vigoureusement les yeux.

« Là, là, petite, j'pensais pas ce que je disais, bien sûr », reprit-elle vivement. « Allons, donnez-moi votre clef ; on va ouvrir cette malle et sortir vos robes en moins de deux, oui, en moins de deux. »

Toujours un peu en larmes, Pollyanna tendit la clef.

« Il n'y en a pas beaucoup, de toute façon », balbutia-t-elle.

« Alors, on aura fini de les ranger plus vite », déclara Nancy.

Un sourire radieux illumina soudain le visage de Pollyanna.

« C'est vrai ! Je peux m'en réjouir, n'est-ce pas ? » s'écria-t-elle.

Nancy la dévisagea.

« Mais... bien sûr », répondit-elle non sans hésitation.

Les mains expertes de Nancy eurent vite fait de déballer les livres, les sous-vêtements rapiécés et les quelques robes pitoyablement défraîchies. Pollyanna, qui souriait à présent avec courage, voltigeait autour d'elle : elle suspendait les robes dans le placard, empilait les livres sur la table et rangeait les sous-vêtements dans les tiroirs de la commode.

« Je suis certaine que... que ce sera une très jolie chambre. Vous ne trouvez pas ? » balbutia-t-elle au bout d'un moment.

Nancy ne répondit pas ; la tête plongée dans la malle, elle paraissait très occupée. Debout devant la commode, Pollyanna leva vers le mur nu un regard un peu mélancolique.

« Et je peux aussi être heureuse qu'il n'y ait pas de miroir ici, parce que là où il n'y a *pas* de glace, je ne peux pas voir mes taches de rousseur. »

Nancy étouffa un drôle de bruit — mais lorsque Pollyanna se retourna, sa tête était de nouveau dans la malle. Quelques minutes plus tard, devant l'une des fenêtres, Pollyanna poussa un cri de joie et battit des mains avec bonheur.

« Oh ! Nancy, je n'avais pas encore vu cela », souffla-t-elle. « Regardez — tout là-bas, ces arbres, ces maisons, ce merveilleux clocher d'église et la rivière qui brille comme de l'argent. Mais, Nancy, personne n'a besoin de tableaux quand on peut regarder cela. Oh ! je suis si heureuse maintenant qu'elle m'ait donné cette chambre ! »

À la surprise et à la consternation de Pollyanna, Nancy éclata en sanglots. La fillette se précipita vers elle.

« Mais, Nancy, Nancy... qu'y a-t-il ? » s'écria-t-elle ; puis, avec crainte : « Ce n'était pas... *Votre* chambre, n'est-ce pas ?

— Ma chambre ! » s'emporta Nancy en refoulant ses larmes. « Si vous êtes pas un petit ange descendu tout droit du Ciel, et si quelqu'un finit pas par mordre la poussière avant que... Oh, Seigneur ! voilà sa sonnette ! »

Après ce discours stupéfiant, Nancy bondit sur ses pieds, s'élança hors de la pièce et dévala bruyamment l'escalier.

Restée seule, Pollyanna retourna devant son « tableau », nom qu'elle lui donnait en pensée la vue magnifique offerte par la fenêtre. Au bout d'un moment, elle toucha timidement le châssis. Il lui semblait ne plus pouvoir supporter la chaleur étouffante. À sa grande joie, la fenêtre céda sous ses doigts. L'instant d'après, elle était grande ouverte, et

Pollyanna se penchait au-dehors pour respirer à pleins poumons l'air frais et doux.

Elle courut ensuite vers l'autre fenêtre. Celle-ci aussi s'ouvrit bientôt sous ses mains impatientes. Une grosse mouche passa devant son nez et se mit à bourdonner bruyamment dans la chambre. Puis une autre entra, puis encore une autre ; mais Pollyanna n'y prêta aucune attention. Elle venait de faire une découverte merveilleuse : un arbre immense déployait ses grandes branches contre la fenêtre. Aux yeux de Pollyanna, elles ressemblaient à des bras tendus qui l'invitaient. Soudain, elle rit tout haut.

« Je crois que je peux y arriver », gloussa-t-elle.

L'instant d'après, elle avait grimpé avec agilité sur le rebord de la fenêtre. De là, il fut facile de poser le pied sur la branche la plus proche. Puis, cramponnée comme un petit singe, elle se balança de branche en branche jusqu'à atteindre la plus basse. Même pour Pollyanna, pourtant habituée à grimper aux arbres, la distance jusqu'au sol était un peu effrayante. Elle le tenta néanmoins en retenant son souffle, suspendue au bout de ses petits bras, et atterrit à quatre pattes sur l'herbe tendre. Puis elle se releva et regarda autour d'elle avec empressement.

Elle était derrière la maison. Devant elle s'étendait un jardin où travaillait un vieil homme courbé. Au-delà du jardin, un étroit sentier traversait un champ ouvert et montait le long d'une colline escarpée. Tout en haut, un pin solitaire montait la garde à côté d'un énorme rocher. À cet instant, Pollyanna eut l'impression qu'il n'existait au monde qu'un seul endroit où il valût la peine de se trouver : le sommet de ce grand rocher.

Prenant son élan et bifurquant avec adresse, Pollyanna dépassa le vieil homme courbé, se faufila entre les rangées bien ordonnées de plantes vertes et parvint, légèrement essoufflée, au sentier qui traversait le champ. Elle entreprit résolument de gravir la pente. Pourtant, elle

trouvait déjà le rocher terriblement, terriblement loin, alors que, vu de la fenêtre, il lui avait paru si proche !

Quinze minutes plus tard, la grande horloge du vestibule de la demeure Harrington sonna six heures. Au dernier coup exactement, Nancy fit retentir la cloche du souper.

Une minute passa, puis deux, puis trois. Miss Polly fronça les sourcils et frappa le plancher du bout de sa pantoufle. Elle se leva brusquement, gagna le vestibule et leva les yeux vers l'étage, impatiente. Pendant une minute, elle écouta avec attention ; puis elle se retourna et entra d'un pas majestueux dans la salle à manger.

« Nancy, déclara-t-elle avec fermeté dès que la petite servante apparut, ma nièce est en retard. Non, inutile de l'appeler », ajouta-t-elle sévèrement lorsque Nancy fit mine de se diriger vers la porte du vestibule. « Je lui ai indiqué l'heure du souper ; elle devra maintenant subir les conséquences de son retard. Autant qu'elle commence immédiatement à apprendre la ponctualité. Lorsqu'elle descendra, elle pourra prendre du pain et du lait dans la cuisine.

— Oui, m'dame. »

Il valait peut-être mieux que Miss Polly ne regardât pas le visage de Nancy à ce moment-là.

Dès qu'elle put se libérer après le souper, Nancy se glissa par l'escalier de service, puis gagna la chambre du grenier.

« Du pain et du lait, vraiment ! — quand ce pauvre petit agneau vient tout juste de s'endormir à force de pleurer », marmonnait-elle avec colère en poussant doucement la porte.

L'instant d'après, elle poussa un cri effrayé.

« Où êtes-vous ? Où êtes-vous partie ? Où êtes-vous *partie* ? » s'écria-t-elle, hors d'haleine, en regardant dans le placard, sous le lit, et même dans la malle et au fond du broc à eau.

Puis elle dévala l'escalier et courut dans le jardin jusqu'au vieux Tom.

« Mr. Tom, Mr. Tom, cette pauvre petite a disparu ! » gémit-elle.
« Elle s'est envolée tout droit au Ciel d'où elle était venue, le pauvre agneau — et moi, on m'avait dit de lui donner du pain et du lait dans la cuisine — alors qu'elle est sûrement en train de manger le mets des anges à cette minute même, oui, sûrement ! »

Le vieil homme se redressa.

« Partie ? Au Ciel ? » répéta-t-il, abasourdi, tandis que son regard parcourait machinalement le ciel éclatant du couchant.

Il s'arrêta, fixa quelque chose pendant un instant, puis se retourna avec un lent sourire.

« Eh bien, Nancy, on dirait bien qu'elle a essayé de s'approcher du Ciel autant qu'elle pouvait, ça, c'est certain », convint-il en désignant d'un doigt noueux une mince silhouette battue par le vent, qui se détachait nettement sur le ciel rougeoyant, au sommet d'un énorme rocher.

« Eh bien, elle ira pas au Ciel par ce chemin-là ce soir — pas si j'ai mon mot à dire », déclara Nancy avec obstination. « Si la maîtresse demande après moi, dites-lui que j'oublie pas la vaisselle, mais que j'suis partie faire une promenade », lança-t-elle par-dessus son épaule en courant vers le sentier qui traversait le champ.



CHAPITRE V — LE JEU DE LA JOIE



« Pour l'amour du ciel, Miss Pollyanna, quelle peur vous m'avez faite ! » s'écria Nancy, hors d'haleine, en se hâtant vers le grand rocher, dont Pollyanna venait de se laisser glisser à regret.

« Peur ? Oh ! je suis vraiment désolée ; mais il ne faut jamais, jamais avoir peur pour moi, Nancy. Père et les dames de la Société de secours avaient peur, eux aussi, autrefois, jusqu'à ce qu'ils découvrent que je revenais toujours sans mal.

— Mais j'savais même pas que vous étiez partie ! » s'écria Nancy en glissant la main de la fillette sous son bras et en l'entraînant rapidement vers le bas de la colline. « J'veus ai pas vue sortir, et personne vous a vue. J'crois bien que vous vous êtes envolée tout droit à travers le toit — oui, j'le crois bien. »

Pollyanna sautillait joyeusement.

« C'est presque ce que j'ai fait — seulement j'ai volé vers le bas au lieu de voler vers le haut. Je suis descendue par l'arbre. »

Nancy s'arrêta net.

« Vous avez fait... quoi ?

— Je suis descendue par l'arbre, devant ma fenêtre.

— Par toutes les étoiles du ciel ! » suffoqua Nancy avant de reprendre sa marche. « J'aimerais bien savoir ce que votre tante dirait de ça !

— Vraiment ? Eh bien, je le lui raconterai, alors, et vous pourrez le savoir », promit gaiement la fillette.

« Miséricorde ! » s'écria Nancy. « Non... non !

— Mais vous ne voulez pas dire que cela lui *ferait quelque chose* ! » demanda Pollyanna, visiblement inquiète.

« Non... enfin... oui... mais laissez donc. Je... je tiens pas tellement que ça à savoir ce qu'elle dirait, à vrai dire », balbutia Nancy, résolue à

épargner au moins une réprimande à Pollyanna. « Mais dites donc, on ferait mieux de se dépêcher. Il faut que je finisse la vaisselle, vous savez.

— Je vous aiderai », promit aussitôt Pollyanna.

« Oh ! Miss Pollyanna ! » protesta Nancy.

Un moment de silence suivit. Le ciel s'assombrissait rapidement. Pollyanna resserra son étreinte sur le bras de son amie.

« Après tout, je crois que je suis heureuse que vous ayez eu peur — un petit peu — puisque cela vous a fait venir me chercher », dit-elle en frissonnant.

« Pauvre petit agneau ! Et vous devez avoir faim, aussi. Je... j'ai peur que vous soyez obligée de manger du pain et du lait avec moi, dans la cuisine. Votre tante était pas contente — parce que vous êtes pas descendue pour le souper, vous savez.

— Mais je ne pouvais pas. J'étais là-haut.

— Oui ; mais... elle le savait pas, voyez-vous ! » observa Nancy d'un ton sec, en étouffant un rire. « Je suis désolée pour le pain et le lait — oui, vraiment.

— Oh ! pas moi. Je suis heureuse.

— Heureuse ! Pourquoi ?

— Mais j'aime le pain et le lait, et j'aimerais manger avec vous. Je n'ai aucun mal à m'en réjouir.

— On dirait que vous trouvez toujours de quoi vous réjouir », répliqua Nancy, la gorge un peu serrée au souvenir des courageux efforts de Pollyanna pour aimer la petite chambre nue du grenier.

Pollyanna eut un rire doux.

« Eh bien, c'est cela, le jeu de la joie.

— Le... *Jeu* ?

— Oui : le jeu de la joie. Il faut toujours chercher quelque chose dont on puisse se réjouir.

— De quoi diable vous parlez ?

— Mais d'un jeu. Père me l'a appris, et il est merveilleux », répondit Pollyanna. « Nous y avons toujours joué, depuis que j'étais toute, toute petite. Je l'ai expliqué aux dames de la Société de secours, et certaines s'étaient mises à y jouer.

— Qu'est-ce que c'est ? J'suis pas très forte pour les jeux, cela dit. »

Pollyanna rit de nouveau, mais elle soupira également ; et, dans le crépuscule qui tombait, son visage parut mince et mélancolique.

« Eh bien, nous avons commencé à y jouer à cause de béquilles qui étaient arrivées dans un tonneau des missions.

— Des *béquilles* !

— Oui. Voyez-vous, je voulais une poupée, et père leur avait écrit pour le leur dire ; mais, lorsque le tonneau est arrivé, la dame a écrit qu'aucune poupée n'avait été envoyée, tandis que de petites béquilles, elles, étaient arrivées. Alors elle nous les a fait parvenir, parce qu'elles pourraient un jour être utiles à un enfant. Et c'est à ce moment-là que nous avons commencé.

— Eh bien, moi, j'dois dire que je vois pas le moindre jeu là-dedans, non, pas le moindre », déclara Nancy d'un ton presque irrité.

« Oh si ! Le jeu de la joie consistait à trouver, dans chaque chose, un motif de se réjouir — quelle que fût cette chose », expliqua Pollyanna avec sérieux. « Et nous avons commencé tout de suite — avec les béquilles.

— Bonté divine ! Moi, je vois rien qui puisse rendre heureuse quand on reçoit une paire de béquilles alors qu'on voulait une poupée ! »

Pollyanna battit des mains.

« Il y en a une — il y en a une ! » s'écria-t-elle, triomphante. « Mais *moi* non plus, je ne l'avais pas trouvée tout de suite, Nancy, ajouta-t-elle avec une prompte honnêteté. Père a dû me la montrer.

— Eh bien, alors, vous pourriez peut-être *me* la montrer », répliqua presque sèchement Nancy.

« Mais, petite étourdie ! Mais il faut être heureuse parce qu'on n'en a *pas besoin* ! » s'écria Pollyanna avec triomphe. « Vous voyez, c'est très facile — quand on sait comment faire !

— Eh bien, ça alors ! » souffla Nancy en regardant Pollyanna avec des yeux presque effrayés.

« Oh ! mais ce n'est pas étrange — c'est merveilleux », soutint Pollyanna avec enthousiasme. « Et nous y avons joué depuis ce jour-là. Plus c'est difficile, plus c'est amusant de découvrir la raison ; seulement... seulement, quelquefois, c'est presque trop difficile — comme lorsque votre père part au Ciel et qu'il ne vous reste personne d'autre qu'une Société de secours des dames.

— Oui, ou quand on vous met dans une vilaine petite chambre, tout en haut de la maison, avec rien dedans », gronda Nancy.

Pollyanna soupira.

« Celle-là était difficile, au début, reconnut-elle, surtout parce que je me sentais tellement seule. Je n'avais vraiment pas envie de jouer, et puis j'avais tant désiré de jolies choses ! Alors je me suis souvenue que je détestais voir mes taches de rousseur dans le miroir, et j'ai aperçu aussi le merveilleux tableau par la fenêtre ; j'ai donc compris que j'avais trouvé des raisons de se réjouir. Voyez-vous, quand on cherche les raisons de se réjouir, on oublie un peu les autres — comme la poupée que l'on voulait, vous savez.

— Hum ! » fit Nancy, en essayant d'avaler la boule qui lui serrait la gorge.

« En général, cela ne prend pas si longtemps », soupira Pollyanna. « Et très souvent, maintenant, je trouve les raisons sans même avoir à réfléchir, vous savez. J'ai tellement l'habitude de jouer. C'est un jeu merveilleux. P-père et moi l'aimions tant », balbutia-t-elle. « Je suppose toutefois que ce sera un peu plus difficile à présent, puisque je n'ai personne avec qui y jouer. Mais tante Polly acceptera peut-être de jouer », ajouta-t-elle après réflexion.

« Par toutes les étoiles du ciel ! *Elle* ! » souffla Nancy entre ses dents.

Puis, à voix haute, elle déclara avec détermination :

« Écoutez, Miss Pollyanna, j'dis pas que je saurai très bien y jouer, et j'dis même pas que je sais comment faire ; mais j'y jouerai avec vous, à ma manière — oui, je le ferai !

— Oh ! Nancy ! » s'exclama Pollyanna en l'étreignant avec ravissement. « Ce sera magnifique ! Comme nous allons nous amuser !

— Euh... peut-être », concéda Nancy avec un doute manifeste. « Mais faut pas trop compter sur moi, vous savez. J'ai jamais été douée pour les jeux, mais j'vais faire de mon mieux pour celui-là. En tout cas, vous aurez quelqu'un avec qui y jouer », conclut-elle lorsqu'elles entrèrent ensemble dans la cuisine.



Le jeu de la joie

Pollyanna mangea son pain et son lait de bon appétit ; puis, sur la suggestion de Nancy, elle se rendit au petit salon où sa tante était assise en train de lire. Miss Polly leva sur elle un regard froid.

« Avez-vous pris votre souper, Pollyanna ?

— Oui, Tante Polly.

— Je suis très désolée, Pollyanna, d'avoir été obligée de vous envoyer si tôt manger du pain et du lait dans la cuisine.

— Mais j'étais vraiment heureuse que vous le fassiez, Tante Polly. J'aime le pain et le lait, et j'aime aussi Nancy. Il ne faut pas que vous en soyez malheureuse, pas le moins du monde. »

Tante Polly se redressa soudain un peu plus dans son fauteuil.

« Pollyanna, il est grand temps que vous soyez couchée. Vous avez eu une journée fatigante, et demain nous devons organiser votre emploi du temps et examiner vos vêtements afin de déterminer ce qu'il est nécessaire de vous procurer. Nancy vous donnera une bougie. Manipulez-la avec prudence. Le petit déjeuner est à sept heures et demie. Veillez à être descendue à cette heure. Bonne nuit. »

Comme si cela allait de soi, Pollyanna se rendit directement auprès de sa tante et l'étreignit avec affection.

« Depuis mon arrivée, j'ai passé une journée merveilleuse », soupira-t-elle avec bonheur. « Je sais que je vais absolument adorer vivre auprès de vous ; mais je le savais déjà avant de venir. Bonne nuit ! » lança-t-elle gaiement en courant hors de la pièce.

« Eh bien, sur mon âme ! » s'exclama Miss Polly à mi-voix. « Quelle enfant parfaitement extraordinaire ! »

Puis elle fronça les sourcils.

« Elle est “heureuse” que je l'aie punie, je ne dois “pas en être malheureuse le moins du monde”, et elle va “adorer vivre” auprès de moi ! Eh bien, sur mon âme ! » répéta Miss Polly en reprenant son livre.

Quinze minutes plus tard, dans la chambre du grenier, une petite fille solitaire sanglotait contre le drap qu'elle serrait convulsivement entre ses mains.

« Je le sais, père, là-haut parmi les anges, je ne joue pas du tout au jeu en ce moment — pas du tout ; mais je ne crois pas que même toi, tu pourrais trouver quelque chose de réjouissant à dormir toute seule, si loin, tout là-haut, dans l'obscurité — comme cela. Si seulement j'étais près de Nancy ou de tante Polly, ou même d'une dame de la Société de secours, ce serait plus facile ! »

En bas, dans la cuisine, Nancy, qui se hâtait de terminer son travail en retard, plongea brutalement sa lavette dans le pot à lait et marmonna par saccades :

« Si jouer à un jeu d'idiote — être heureuse d'avoir des béquilles quand on veut une poupée — doit être... mon moyen... d'être ce rocher où elle se réfugiera... alors j'y vais y jouer — oui, j'y vais y jouer ! »



CHAPITRE VI — UNE QUESTION DE DEVOIR



Il était près de sept heures lorsque Pollyanna s'éveilla, au lendemain de son arrivée. Ses fenêtres donnaient au sud et à l'ouest ; elle ne pouvait donc pas encore voir le soleil, mais elle apercevait le bleu vaporeux du ciel matinal et savait que la journée promettait d'être belle.

Ce matin-là, la petite chambre était plus fraîche, et une brise vive et parfumée y pénétrait. Dehors, les oiseaux gazouillaient joyeusement ; Pollyanna courut à la fenêtre pour leur parler. Elle aperçut alors sa tante, déjà au milieu des rosiers. Elle s'habilla donc en toute hâte afin de la rejoindre.

Pollyanna dévala l'escalier du grenier, laissant les deux portes grandes ouvertes. Elle traversa le couloir, descendit la volée de marches suivante, fit claquer la porte d'entrée grillagée et courut jusqu'au jardin.

Tante Polly, en compagnie du vieil homme courbé, était penchée sur un rosier lorsque Pollyanna, gloussant de bonheur, se jeta sur elle.

« Oh ! Tante Polly, Tante Polly, je crois que ce matin je suis heureuse rien que d'être en vie !

— *Pollyanna* ! » protesta sévèrement la dame, en essayant de se redresser malgré le poids de quarante kilos qui lui pendait au cou. « Est-ce votre manière habituelle de dire bonjour ? »

La fillette retomba sur la pointe des pieds et se mit à danser légèrement sur place.

« Non, seulement quand j'aime tellement les gens que je ne peux pas m'en empêcher ! Je vous ai aperçue de ma fenêtre, Tante Polly, et je me suis mise à penser que vous n'étiez *pas* une dame de la Société de secours, mais ma vraie, véritable tante ; et vous aviez l'air si bonne qu'il fallait absolument que je descende vous embrasser ! »

Le vieil homme courbé se retourna brusquement. Miss Polly essaya de froncer les sourcils — sans y réussir avec son efficacité habituelle.

« Pollyanna, vous... Je... Thomas, ce sera tout pour ce matin. Je crois que vous avez compris — à propos de ces rosiers », dit-elle avec raideur.

Puis elle se détourna et s'éloigna rapidement.

« Vous travaillez toujours dans le jardin, Mr... monsieur ? » demanda Pollyanna avec intérêt.

L'homme se retourna. Ses lèvres frémissaient, mais ses yeux semblaient voilés de larmes.

« Oui, Miss. Je suis le vieux Tom, le jardinier », répondit-il.

Timidement, comme s'il ne pouvait s'en empêcher, il tendit une main tremblante et la posa un instant sur les cheveux brillants de la fillette.

« Vous ressemblez tellement à votre mère, petite Miss ! J'la connaissais quand elle était encore plus petite que vous. Voyez-vous, je travaillais déjà dans le jardin — à cette époque. »

Pollyanna inspira profondément.

« Vraiment ? Et vous connaissiez réellement ma mère — quand elle était encore un petit ange sur la terre, et pas encore un ange au Ciel ? Oh ! racontez-moi tout sur elle, je vous en prie ! »

Pollyanna s'assit aussitôt en plein milieu de l'allée, à côté du vieil homme.

Une cloche retentit dans la maison. L'instant d'après, Nancy s'élança par la porte de derrière.

« Miss Pollyanna, cette cloche veut dire le petit déjeuner — le matin », s'écria-t-elle, essoufflée, en remettant la fillette debout et en l'entraînant vers la maison. « Aux autres moments, elle veut dire les autres repas. Mais ça veut toujours dire qu'il faut courir comme si le temps vous poursuivait dès que vous l'entendez, où que vous soyez. Si vous le faites pas... eh bien, il faudra être plus maligne que nous pour trouver *quoi que ce soit* qui puisse rendre heureuse là-dedans ! »

Et Nancy poussa Pollyanna dans la maison comme elle aurait chassé un poulet récalcitrant jusque dans son poulailler.

Durant les cinq premières minutes, le petit déjeuner se déroula en silence ; puis Miss Polly, dont les yeux désapprobateurs suivaient les arabesques de deux mouches qui voletaient au-dessus de la table, demanda sévèrement :

« Nancy, d'où viennent ces mouches ?

— Je sais pas, m'dame. Il n'y en avait aucune dans la cuisine. »

Dans son agitation de la veille, Nancy n'avait pas remarqué les fenêtres ouvertes par Pollyanna.

« Je crois que ce sont peut-être mes mouches, Tante Polly », observa aimablement Pollyanna. « Il y en avait beaucoup ce matin, qui s'amusaient merveilleusement bien à l'étage. »

Nancy quitta la pièce à toute vitesse, non sans emporter les muffins brûlants qu'elle venait de servir.

« Les vôtres ! » suffoqua Miss Polly. « Que voulez-vous dire ? D'où venaient-elles ?

— Mais de dehors, naturellement, Tante Polly, par les fenêtres. J'en ai *vu* entrer plusieurs.

— Vous les avez vues ! Vous voulez dire que vous avez ouvert ces fenêtres dépourvues de moustiquaires ?

— Mais oui. Il n'y avait aucune moustiquaire, Tante Polly. »

À cet instant, Nancy revint avec les muffins. Son visage était grave, mais très rouge.

« Nancy, ordonna sèchement sa maîtresse, posez les muffins et rendez-vous immédiatement dans la chambre de Miss Pollyanna pour fermer les fenêtres. Fermez aussi les portes. Plus tard, lorsque votre travail du matin sera achevé, passez dans chaque pièce avec la tapette. Inspectez soigneusement chaque pièce. »

Puis elle dit à sa nièce :

« Pollyanna, j'ai commandé des moustiquaires pour ces fenêtres. Je savais, bien entendu, que mon devoir était de le faire. Mais il me semble que vous avez, vous, complètement oublié *votre* devoir.

— Mon... devoir ? »

Les yeux de Pollyanna s'agrandirent de surprise.

« Certainement. Je sais qu'il fait chaud, mais je considère qu'il est de votre devoir de laisser vos fenêtres fermées jusqu'à l'arrivée des moustiquaires. Les mouches, Pollyanna, ne sont pas seulement sales et importunes ; elles présentent aussi un grave danger pour la santé. Après le petit déjeuner, je vous donnerai une petite brochure à lire sur ce sujet.

— À lire ? Oh ! merci, Tante Polly. J'adore lire ! »

Miss Polly inspira bruyamment, puis pinça les lèvres. Devant son visage sévère, Pollyanna fronça les sourcils, perplexe.

« Bien sûr, je suis désolée d'avoir oublié ce devoir, Tante Polly, s'excusa-t-elle timidement. Je n'ouvrirai plus les fenêtres. »

Sa tante ne répondit pas. Elle ne parla plus, en vérité, avant la fin du repas. Alors elle se leva, se rendit devant la bibliothèque du salon, en tira une mince fascicule et traversa la pièce jusqu'à sa nièce.

« Voici l'article dont je vous ai parlé, Pollyanna. Je désire que vous montiez immédiatement dans votre chambre pour le lire. Je vous rejoindrai dans une demi-heure afin d'examiner vos affaires. »

Les yeux fixés sur l'illustration très agrandie d'une tête de mouche, Pollyanna s'écria avec joie :

« Oh ! merci, Tante Polly ! »

L'instant d'après, elle sautillait gaiement hors de la pièce en faisant claquer la porte derrière elle.

Miss Polly fronça les sourcils, hésita, puis traversa majestueusement le salon et ouvrit la porte ; mais Pollyanna avait déjà disparu et faisait retentir de ses pas l'escalier du grenier.

Une demi-heure plus tard, Miss Polly gravit les marches, le devoir inscrit sur chacun de ses traits. À peine entra-t-elle dans la chambre qu'un flot d'enthousiasme l'accueillit.

« Oh ! Tante Polly, je n'ai jamais rien vu d'aussi parfaitement merveilleux et intéressant de toute ma vie. Je suis si heureuse que vous

m'avez donné ce livre à lire ! Mais je ne pensais pas que les mouches pouvaient transporter autant de choses sur leurs pattes, et...

— Cela suffit », déclara dignement tante Polly. « Pollyanna, vous pouvez maintenant sortir vos vêtements ; je vais les examiner. Ceux qui ne vous conviennent pas seront naturellement donnés aux Sullivan. »

Avec une réticence visible, Pollyanna posa la brochure et se tourna vers le placard.

« J'ai peur que vous les trouviez encore pires que les dames de la Société de secours — et *elles* disaient déjà qu'ils faisaient honte », soupira-t-elle. « Mais les deux ou trois derniers tonneaux contenaient surtout des vêtements pour garçons et pour grandes personnes ; et... est-ce que vous avez déjà reçu un tonneau des missions, Tante Polly ? »

Devant le regard indigné et consterné de sa tante, Pollyanna se corrigea aussitôt.

« Mais non, bien sûr que non, Tante Polly ! » reprit-elle en rougissant vivement. « J'oubliais ; les gens riches n'en ont jamais besoin. Seulement, voyez-vous, il m'arrive d'oublier un peu que vous êtes riche — quand je suis ici, dans cette chambre, vous comprenez. »

Les lèvres de Miss Polly s'entrouvrirent d'indignation, mais aucun mot n'en sortit. Pollyanna, sans se douter qu'elle avait pu dire quoi que ce fût de déplaisant, poursuivait déjà :

« Enfin, ce que je voulais dire, c'est qu'on ne peut jamais rien savoir au sujet des tonneaux des missions — sauf qu'on n'y trouvera pas ce qu'on pense y trouver, même quand on pense qu'on ne l'y trouvera pas. Les tonneaux étaient toujours ce qu'il y avait de plus difficile lorsque père et moi jouions au jeu de la joie, et... »

Juste à temps, Pollyanna se souvint qu'elle ne devait pas parler de son père à sa tante. Elle plongea précipitamment dans le placard et en ressortit, les deux bras chargés de toutes ses pauvres petites robes.

« Elles ne sont pas jolies du tout, dit-elle d'une voix étranglée, et elles auraient été noires sans le tapis rouge de l'église ; mais ce sont toutes celles que j'ai. »

Du bout des doigts, Miss Polly retourna les vêtements disparates, qui semblaient taillés pour n'importe qui sauf Pollyanna. Elle accorda ensuite une attention renfrognée aux sous-vêtements rapiécés rangés dans les tiroirs de la commode.

« Je porte les meilleurs », confessa anxieusement Pollyanna. « La Société de secours m'a acheté un trousseau tout neuf, sans le moindre trou. Mrs. Jones — c'est la présidente — leur a déclaré que je devais l'avoir, même si elles devaient faire claquer leurs chaussures dans des allées sans tapis jusqu'à la fin de leurs jours. Mais ça n'arrivera pas. Mr. White ne supporte pas le bruit. Sa femme dit qu'il a les nerfs fragiles ; mais il a aussi de l'argent, et elles pensent qu'il donnera beaucoup pour le tapis — à cause de ses nerfs, vous savez. Il devrait être heureux que, s'il a les nerfs fragiles, il ait aussi de l'argent, vous ne croyez pas ? »

Miss Polly ne parut pas entendre. Lorsqu'elle eut terminé l'examen des sous-vêtements, elle se tourna assez brusquement vers Pollyanna.

« Vous avez fréquenté l'école, naturellement, Pollyanna ?

— Oh oui, Tante Polly. Et puis, père... je veux dire que j'ai aussi reçu quelques leçons à la maison. »

Miss Polly fronça les sourcils.

« Très bien. À l'automne, vous entrerez naturellement à l'école d'ici. Mr. Hall, le directeur, déterminera sans doute la classe qui vous convient. En attendant, je suppose que je dois vous écouter lire à voix haute une demi-heure par jour.

— J'adore lire ; mais, si vous n'avez pas envie de m'écouter, je serai tout aussi heureuse de lire toute seule — vraiment, Tante Polly. Et je n'aurai même pas besoin de faire beaucoup d'efforts pour être heureuse, puisque je préfère lire en silence — à cause des grands mots, vous savez.

— Je n'en doute pas », répliqua sombrement Miss Polly. « Avez-vous étudié la musique ?

— Pas beaucoup. Je n'aime pas jouer moi-même — mais j'aime celle des autres. J'ai appris un peu de piano. Miss Gray — elle joue à l'église — m'a donné des leçons. Mais je peux tout aussi bien laisser tomber, Tante Polly. Je préférerais, vraiment.

— C'est fort probable », observa tante Polly en haussant légèrement les sourcils. « Néanmoins, je considère qu'il est de mon devoir de veiller à ce que vous receviez au moins un enseignement convenable des rudiments de la musique. Vous savez coudre, naturellement.

— Oui, m'dame. »

Pollyanna soupira.

« La Société de secours m'a appris. Mais ça a été terriblement difficile. Mrs. Jones ne croyait pas qu'on devait tenir son aiguille comme les autres pendant qu'on faisait les boutonnières ; Mrs. White pensait qu'il fallait apprendre le point arrière avant l'ourlet — à moins que ce ne soit le contraire —, et Mrs. Harriman ne voulait jamais, jamais qu'on fasse commencer une enfant par le patchwork.

— Eh bien, ces difficultés n'existeront plus, Pollyanna. Je vous apprendrai moi-même la couture, naturellement. Vous ne savez pas cuisiner, je suppose. »

Pollyanna éclata soudain de rire.

« Elles commençaient justement à me l'apprendre cet été, mais je n'étais pas allée très loin. Elles étaient encore plus divisées sur la cuisine que sur la couture. Elles *allaient* commencer par le pain ; mais aucune ne le faisait de la même façon. Après s'être disputées pendant toute une réunion de couture, elles ont donc décidé de me prendre à tour de rôle, un matin par semaine — dans leur propre cuisine, vous savez. Seulement, je n'avais appris que le caramel au chocolat et le gâteau aux figes quand... quand j'ai dû m'arrêter. »

Sa voix se brisa.

« Du caramel au chocolat et du gâteau aux figues, vraiment ! » railla Miss Polly. « Je pense que nous pourrions très vite remédier à cela. »

Elle réfléchit pendant une minute, puis poursuivit lentement :

« Chaque matin, à neuf heures, vous me ferez une lecture à voix haute d'une demi-heure. Avant cela, vous emploierez votre temps à mettre cette chambre en ordre. Les mercredis et samedis matin, à partir de neuf heures et demie, vous serez avec Nancy dans la cuisine pour apprendre à préparer les repas. Les autres matins, vous coudrez avec moi. Cela laissera les après-midi pour la musique. Je vous trouverai naturellement un professeur sans délai », conclut-elle d'un ton décisif en se levant.

Pollyanna poussa un cri de consternation.

« Oh ! mais, Tante Polly, Tante Polly, vous ne m'avez pas laissé une seule minute pour... pour vivre.

— Pour vivre, mon enfant ! Que voulez-vous dire ? Comme si vous ne viviez pas tout le temps !

— Oh ! bien sûr, je *respirerais* pendant tout le temps où je ferais ces choses, Tante Polly, mais je ne vivrais pas. On respire tout le temps pendant qu'on dort, mais on ne vit pas. Je veux dire vivre — faire les choses qu'on désire : jouer dehors, lire — toute seule, bien entendu —, escalader les collines, parler à Mr. Tom dans le jardin et à Nancy, découvrir toutes les maisons, tous les gens, toutes les choses, partout, le long de toutes les merveilleuses rues que j'ai traversées hier. Voilà ce que j'appelle vivre, Tante Polly. Respirer seulement, ce n'est pas vivre ! »

Miss Polly releva la tête avec irritation.

« Pollyanna, vous *êtes* l'enfant la plus extraordinaire ! Vous disposerez naturellement d'un temps convenable pour jouer. Mais il me semble que, puisque je suis prête à accomplir mon devoir en veillant à ce que vous receviez les soins et l'instruction nécessaires, *vous* devriez être disposée à accomplir le vôtre en veillant à ce que ces soins et cette instruction ne restent pas sans fruit par votre ingratitude. »

Pollyanna parut horrifiée.

« Oh ! Tante Polly, comme si je pouvais jamais être ingrate — envers *vous* ! Mais je *vous aime* — et vous n'êtes même pas une dame de la Société de secours ; vous êtes une tante !

— Très bien ; dans ce cas, veuillez à ne pas agir comme une ingrate », daigna répondre Miss Polly en se tournant vers la porte.

Elle avait descendu la moitié de l'escalier lorsqu'une petite voix incertaine l'appela :

« S'il vous plaît, Tante Polly, vous ne m'avez pas dit lesquelles de mes affaires vous vouliez... donner. »

Tante Polly poussa un soupir las — un soupir qui monta tout droit jusqu'aux oreilles de Pollyanna.

« Oh ! j'ai oublié de vous le dire, Pollyanna. Timothy nous conduira en ville cet après-midi, à une heure et demie. Aucun de vos vêtements n'est digne d'être porté par ma nièce. Je serais assurément très loin d'accomplir mon devoir envers vous si je vous laissais paraître en public dans l'un d'eux. »

Pollyanna soupira à son tour — elle croyait qu'elle allait finir par détester ce mot : devoir.

« Tante Polly, je vous en prie, appela-t-elle avec mélancolie, n'y a-t-il *aucun* moyen de trouver une raison de se réjouir dans tous ces devoirs ?

— Quoi ? »

Miss Polly releva les yeux, stupéfaite ; puis, le visage soudain empourpré, elle se détourna et descendit majestueusement l'escalier, en colère.

« Ne soyez pas impertinente, Pollyanna ! »

Dans la petite chambre brûlante du grenier, Pollyanna se laissa tomber sur l'une des chaises à dossier droit. Devant elle, l'existence semblait se dérouler en une ronde sans fin de devoirs.

« Je ne vois vraiment pas ce qu'il y avait d'impertinent là-dedans », soupira-t-elle. « Je lui demandais seulement si elle ne pouvait pas me trouver une raison de se réjouir dans tous ces devoirs. »

Durant plusieurs minutes, Pollyanna demeura silencieuse, ses yeux attristés fixés sur le triste tas de vêtements posé sur le lit. Puis elle se leva lentement et commença à ranger les robes.

« Je ne vois vraiment rien dont je puisse me réjouir, dit-elle à voix haute ; à moins... de me réjouir quand le devoir est terminé ! »

Sur quoi elle éclata soudain de rire.



CHAPITRE VII — POLLYANNA ET LES PUNITIONS



À une heure et demie, Timothy conduisit Miss Polly et sa nièce dans les quatre ou cinq principaux magasins de tissus et de vêtements, qui se trouvaient à environ un demi-mile de la demeure.

Procurer une nouvelle garde-robe à Pollyanna se révéla une expérience plus ou moins mouvementée pour toutes les personnes concernées. Miss Polly en sortit épuisée mais soulagée que si elle avait enfin retrouvé la terre ferme après avoir traversé la croûte dangereusement mince d'un volcan. Les divers commis qui avaient servi les deux clientes en sortirent le visage très rouge, avec assez d'anecdotes amusantes sur Pollyanna pour faire rire leurs amis aux éclats pendant tout le reste de la semaine. Pollyanna elle-même en sortit avec un sourire radieux et le cœur satisfait ; car, ainsi qu'elle l'expliqua à l'une des vendeuses :

« Quand on n'a eu jusque-là que les tonneaux des missions et les dames de la Société de secours pour vous habiller, c'est vraiment absolument merveilleux d'entrer simplement dans un magasin et d'acheter des vêtements tout neufs, qu'il ne faut ni raccourcir ni rallonger parce qu'ils ne sont pas à votre taille ! »

L'expédition occupa tout l'après-midi ; puis vinrent le souper, une conversation délicieuse avec le vieux Tom dans le jardin, et une autre avec Nancy sur le porche arrière, une fois la vaisselle faite et tandis que tante Polly rendait visite à une voisine.

Le vieux Tom raconta à Pollyanna des choses merveilleuses sur sa mère, qui la rendirent très heureuse ; et Nancy lui parla de la petite ferme située à six miles, aux Quatre-Chemins, où vivaient sa chère mère, ainsi que son frère et ses sœurs tout aussi chers. Elle lui promit également qu'un jour, si Miss Polly y consentait, on l'emmènerait leur rendre visite.

« Et *eux* aussi, ils ont de jolis noms. Vous allez aimer *leurs* noms », soupira Nancy. « Ils s'appellent Algernon, Florabelle et Estelle. Moi... moi, je déteste Nancy !

— Oh ! Nancy, quelle chose affreuse à dire ! Pourquoi ?

— Parce que c'est pas joli comme les autres. Voyez-vous, j'étais la première née, et maman avait pas encore commencé à lire tant d'histoires avec de jolis noms dedans.

— Mais moi, j'aime Nancy, justement parce que c'est vous », déclara Pollyanna.

« Hum ! Eh bien, j crois que vous pourriez aimer Clarissa Mabelle tout autant », répliqua Nancy, « et ça me rendrait beaucoup plus heureuse. Je trouve ce nom-là absolument magnifique ! »

Pollyanna rit.

« Enfin, quoi qu'il en soit, gloussa-t-elle, vous pouvez être heureuse de ne pas vous appeler Hephzibah.

— Hephzibah !

— Oui. C'est le nom de Mrs. White. Son mari l'appelle "Hep", et elle n'aime pas cela. Elle dit que, lorsqu'il crie "Hep — Hep !", elle a toujours l'impression qu'une seconde plus tard il va hurler "Hourra !" Et elle n'aime pas qu'on lui crie hourra. »

Le visage sombre de Nancy s'épanouit en un large sourire.

« Eh bien, ça alors ! Dites donc, vous savez quoi ? À partir de maintenant, chaque fois que j'entendrai "Nancy", je penserai à ce "Hep — Hep !" et je me mettrai à rire. Bon sang, j crois bien que je suis heureuse... »

Elle s'interrompit net et tourna vers la fillette des yeux stupéfaits.

« Dites donc, Miss Pollyanna, vous voulez dire que... vous jouiez à ce jeu-là *À ce moment-là* — pour me rendre heureuse de pas m'appeler Hephzibah ? »

Pollyanna fronça les sourcils, puis se mit à rire.

« Mais oui, Nancy, c'est vrai ! Je jouais au jeu — mais je crois que c'était l'une de ces fois où je l'ai fait sans y penser. Voyez-vous, cela arrive très souvent ; on prend tellement l'habitude de chercher ce qui pourrait nous réjouir. Et, la plupart du temps, on finit par trouver quelque chose, pourvu qu'on cherche assez longtemps.

— Eh bien... p-peut-être », concéda Nancy, en affichant un doute manifeste.

À huit heures et demie, Pollyanna monta se coucher. Les moustiquaires n'étaient pas encore arrivées, et la petite chambre fermée était chaude comme un four. Les yeux pleins de désir, Pollyanna regarda les deux fenêtres soigneusement closes — mais elle ne les ouvrit pas. Elle se déshabilla, plia proprement ses vêtements, récita ses prières, souffla sa bougie et se glissa dans son lit.

Elle ne sut jamais combien de temps elle resta éveillée dans une insomnie pénible, se retournant d'un côté puis de l'autre sur le petit lit brûlant ; mais il lui sembla que des heures avaient dû s'écouler lorsqu'elle finit par sortir de son lit, traverser la pièce à tâtons et ouvrir la porte.

Dans le grand grenier, tout était d'un noir de velours, sauf à l'endroit où la lune lançait depuis la lucarne orientale un chemin d'argent qui traversait la moitié du plancher. Refusant résolument de penser à l'effrayante obscurité qui l'entourait à droite et à gauche, Pollyanna inspira vivement et trottina droit vers la bande argentée, puis jusque près de la fenêtre.

Elle avait vaguement espéré que cette fenêtre serait munie d'une moustiquaire, mais ce n'était pas le cas. En revanche, au-dehors s'étendait un vaste monde d'une beauté féérique ; et elle savait aussi que l'air frais et doux ferait tant de bien à ses joues et à ses mains brûlantes !

Lorsqu'elle s'approcha et regarda au-dehors avec envie, elle aperçut autre chose : un peu plus bas que la fenêtre s'étendait le large toit plat de tôle, du jardin d'hiver de Miss Polly, bâti au-dessus de la porte cochère.

Cette vue éveilla en elle un désir irrésistible. Si seulement elle pouvait être là-dehors !

Inquiète, elle regarda derrière elle. Quelque part, tout au fond, se trouvaient sa petite chambre étouffante et son lit plus brûlant encore ; mais, entre elle et eux, s'étendait un horrible désert de ténèbres qu'il faudrait traverser à tâtons, les bras tendus et tremblants. Devant elle, en revanche, sur le toit du jardin d'hiver, l'attendaient le clair de lune et le doux air frais de la nuit.

Si seulement son lit se trouvait dehors ! Et certaines personnes dormaient au grand air. Là-bas, Joel Hartley, qui était si gravement atteint de tuberculose, *était obligé* de dormir dehors.

Soudain, Pollyanna se souvint d'avoir vu, près de cette fenêtre du grenier, une rangée de longs sacs blancs suspendus à des clous. Nancy lui avait expliqué qu'ils contenaient les vêtements d'hiver rangés pour l'été. Avec une légère appréhension, Pollyanna chercha ces sacs à tâtons. Elle en choisit un bien gros et moelleux — il contenait le manteau en peau de phoque de Miss Polly — pour lui servir de matelas ; un autre, plus mince, qu'elle plierait pour en faire un oreiller ; et un troisième, si peu rempli qu'il paraissait presque vide, afin de s'en couvrir. Ainsi équipée et folle de joie, Pollyanna revint en trotinant vers la fenêtre baignée de lune, leva le châssis, poussa son chargement sur le toit en contrebas, puis se laissa descendre à son tour, en refermant soigneusement la fenêtre derrière elle — Pollyanna n'avait pas oublié ces mouches aux pattes extraordinaires qui transportaient toutes sortes de germes.

Quelle fraîcheur délicieuse ! Pollyanna dansa littéralement de joie, en aspirant à pleins poumons l'air vivifiant. Sous ses pieds, le toit de fer-blanc résonnait de petits claquements que Pollyanna trouvait plutôt agréables. Elle le parcourut même deux ou trois fois d'un bout à l'autre : après sa chambre étouffante, cette impression de liberté était délicieuse ; et le toit était si large et si plat qu'elle ne craignait pas d'en tomber. Enfin, avec un soupir de contentement, elle se pelotonna sur son

matelas fait du manteau de peau de phoque, arrangea un sac en guise d'oreiller et l'autre comme couverture, puis se disposa à dormir.

« Je suis si heureuse, maintenant, que les moustiquaires ne soient pas arrivées », murmura-t-elle en clignant des yeux vers les étoiles. « Autrement, je n'aurais pas pu avoir tout cela ! »

En bas, dans la chambre de Miss Polly, voisine du jardin d'hiver, Miss Polly elle-même se hâtait d'enfiler robe de chambre et pantoufles, le visage blanc de peur. Une minute auparavant, elle avait téléphoné à Timothy d'une voix tremblante :

« Montez vite ! — votre père et vous. Apportez des lanternes. Quelqu'un se trouve sur le toit du jardin d'hiver. Il a dû grimper par le treillage des roses ou ailleurs, et naturellement il peut entrer directement dans la maison par la fenêtre orientale du grenier. J'ai fermé à clef la porte du grenier ici, en bas — mais dépêchez-vous, vite ! »

Quelque temps plus tard, Pollyanna, qui commençait tout juste à s'endormir, fut réveillée en sursaut par l'éclat d'une lanterne et trois exclamations stupéfaites. Elle ouvrit les yeux et aperçut Timothy au sommet d'une échelle près d'elle, le vieux Tom qui se hissait par la fenêtre et sa tante qui regardait par-dessus son épaule.

« Pollyanna, que signifie ceci ? » s'écria alors tante Polly.

Pollyanna cligna des yeux, encore ensommeillée, et s'assit.

« Mais, Mr. Tom... Tante Polly ! » balbutia-t-elle. « N'ayez pas l'air si effrayés ! Ce n'est pas que j'aie la tuberculose, vous savez, comme Joel Hartley. C'est seulement qu'il faisait si chaud — là-dedans. Mais j'ai refermé la fenêtre, Tante Polly, afin que les mouches ne puissent pas apporter ces choses pleines de germes. »

Timothy disparut soudain au bas de l'échelle. Avec une précipitation presque égale, le vieux Tom tendit sa lanterne à Miss Polly et suivit son fils. Miss Polly se mordit fortement la lèvre — jusqu'à ce que les deux hommes fussent partis ; puis elle déclara sévèrement :

« Pollyanna, donnez-moi immédiatement ces affaires et rentrez ici. Quelle enfant extraordinaire ! » s'exclama-t-elle un peu plus tard, lorsque, Pollyanna à ses côtés et la lanterne à la main, elle retourna vers le grenier.

Après l'air frais du dehors, l'atmosphère parut plus étouffante encore à Pollyanna ; mais elle ne se plaignit pas. Elle se contenta de pousser un long soupir tremblant.

En haut de l'escalier, Miss Polly lança sèchement :

« Pour le reste de la nuit, Pollyanna, vous dormirez dans mon lit, auprès de moi. Les moustiquaires arriveront demain ; mais, jusque-là, je considère qu'il est de mon devoir de vous garder dans un endroit où je saurai où vous êtes. »

Pollyanna retint son souffle.

« Avec vous ? — dans votre lit ? » s'écria-t-elle avec ravissement. « Oh ! Tante Polly, Tante Polly, comme c'est absolument merveilleux de votre part ! Et moi qui ai tellement désiré, un jour, dormir avec quelqu'un — quelqu'un qui soit à moi, vous savez ; pas une dame de la Société de secours. Des dames de la Société de secours, j'en ai eu. Oh ! je crois que je suis vraiment heureuse, maintenant, que les moustiquaires ne soient pas arrivées ! Pas vous ? »

Il n'y eut aucune réponse. Miss Polly avançait devant elle d'un pas raide. À vrai dire, Miss Polly éprouvait un étrange sentiment d'impuissance. Pour la troisième fois depuis l'arrivée de Pollyanna, elle punissait la fillette — et, pour la troisième fois, elle se trouvait confrontée au fait stupéfiant que sa punition était accueillie comme une récompense particulière pour bonne conduite. Il n'était pas étonnant que Miss Polly se sentît étrangement impuissante.



CHAPITRE VIII — POLLYANNA REND UNE VISITE



La vie ne tarda pas à s'organiser dans la demeure Harrington — bien que cet ordre ne fût pas exactement celui que Miss Polly avait d'abord prescrit. Pollyanna cousait, faisait ses exercices de musique, lisait à voix haute et étudiait la cuisine avec Nancy, il est vrai ; mais elle ne consacrait à aucune de ces activités tout le temps prévu à l'origine. Elle disposait également de davantage de temps pour « vivre tout simplement », selon son expression : presque chaque après-midi, de deux à six heures, lui appartenait, à condition qu'elle ne « désirât » pas faire certaines choses que tante Polly avait déjà interdites.

On peut se demander si tous ces loisirs étaient accordés à l'enfant pour délivrer Pollyanna de son travail — ou pour délivrer tante Polly de Pollyanna. Une chose est certaine : au fil de ces premiers jours de juillet, Miss Polly trouva maintes occasions de s'exclamer : « Quelle enfant extraordinaire ! » Une autre chose est également certaine : à la fin de chaque leçon de lecture ou de couture, elle paraissait étourdie et épuisée.

Dans la cuisine, Nancy s'en tirait mieux. Elle n'était ni étourdie ni épuisée. Les mercredis et les samedis devinrent même pour elle des jours de fête.

Il n'y avait aucun enfant dans le voisinage immédiat de la demeure Harrington avec lequel Pollyanna pût jouer. La maison se trouvait à la lisière du village et, bien que d'autres habitations fussent assez proches, aucune ne renfermait par hasard de garçon ou de fille de son âge. Cela ne semblait toutefois pas troubler Pollyanna le moins du monde.

« Oh non, cela ne me dérange pas du tout, expliqua-t-elle à Nancy. Je suis heureuse simplement de me promener, de regarder les rues et les maisons et d'observer les gens. J'adore les gens. Pas vous, Nancy ?

— Eh bien, j'peux pas dire que je les aime — tous », répondit brièvement Nancy.

Presque chaque bel après-midi, Pollyanna demandait avec insistance qu'on lui confiât « une course à faire », afin de pouvoir partir se promener dans une direction ou une autre ; et c'était durant ces promenades qu'elle rencontrait souvent l'Homme. Pour elle-même, Pollyanna l'appelait toujours « l'Homme », même si elle croisait une douzaine d'autres hommes dans la même journée.

L'Homme portait souvent une longue redingote noire et un haut-de-forme de soie — deux choses que les « hommes ordinaires » ne portaient jamais. Son visage, rasé de près, était assez pâle, et ses cheveux, que l'on apercevait sous le chapeau, commençaient à grisonner. Il marchait droit, assez rapidement, et était toujours seul, ce qui inspirait à Pollyanna une vague tristesse pour lui. Ce fut peut-être pour cette raison qu'un jour elle lui adressa la parole.

« Bonjour, monsieur ! N'est-ce pas une belle journée ? » lança-t-elle gaiement en s'approchant de lui.

L'homme jeta vivement les yeux autour de lui, puis s'arrêta avec hésitation.

« C'est à... moi que vous parlez ? » demanda-t-il d'une voix sèche.

« Oui, monsieur », répondit Pollyanna avec un sourire radieux. « Je disais que c'était une belle journée, n'est-ce pas ? »

— Hein ? Oh ! Hum ! » grogna-t-il avant de reprendre sa marche.

Pollyanna rit. Quel drôle d'homme, pensa-t-elle.

Le lendemain, elle le vit de nouveau.

« Ce n'est pas tout à fait aussi beau qu'hier, mais c'est tout de même très agréable », lui lança-t-elle joyeusement.

« Hein ? Oh ! Hum ! » grogna l'homme comme la veille ; et Pollyanna rit encore de bon cœur.

La troisième fois que Pollyanna l'aborda à peu près de la même manière, l'homme s'arrêta brusquement.

« Écoutez, petite, qui êtes-vous et pourquoi me parlez-vous tous les jours ? »

— Je suis Pollyanna Whittier, et j'ai pensé que vous aviez l'air seul. Je suis si heureuse que vous vous soyez arrêté. Maintenant nous nous connaissons — seulement je ne sais pas encore votre nom.

— Eh bien, par exemple... »

L'homme n'acheva pas sa phrase ; il repartit d'un pas plus rapide que jamais.

Pollyanna le regarda s'éloigner, les lèvres ordinairement souriantes un peu tombantes de déception.

« Peut-être qu'il n'a pas compris — mais ce n'était que la moitié d'une présentation. Je ne connais toujours pas *son* nom », murmura-t-elle en poursuivant son chemin.

Ce jour-là, Pollyanna apportait de la gelée de pied de veau à Mrs. Snow. Miss Polly Harrington envoyait toujours quelque chose à Mrs. Snow une fois par semaine. Elle disait penser que c'était son devoir, puisque Mrs. Snow était pauvre, malade et membre de son église — il était naturellement du devoir de tous les membres de la paroisse de veiller sur elle. Miss Polly accomplissait généralement son devoir envers Mrs. Snow le jeudi après-midi — non pas en personne, mais par l'intermédiaire de Nancy. Ce jour-là, Pollyanna avait supplié qu'on lui accordât ce privilège, et Nancy le lui avait aussitôt abandonné, conformément aux ordres de Miss Polly.

« Et je suis bien heureuse d'en être débarrassée, avait déclaré Nancy à Pollyanna en particulier ; même si c'est une honte de vous coller ce travail-là, pauvre petit agneau — oui, une honte !

— Mais j'adorerais le faire, Nancy.

— Eh bien, vous l'adorerez plus après la première fois », prédit Nancy d'un ton sombre.

« Pourquoi ?

— Parce que personne aime ça. Si les gens avaient pas pitié d'elle, pas une âme l'approcherait du matin au soir, tellement elle est acariâtre. Je plains surtout sa fille qui *doit* s'occuper d'elle.

— Mais pourquoi, Nancy ? »

Nancy haussa les épaules.

« Eh bien, pour parler clairement, c'est que rien ne lui convient jamais aux yeux de Mrs. Snow. Même les jours de la semaine lui conviennent pas. Si on est lundi, elle va forcément dire qu'elle voudrait qu'on soit dimanche ; et si vous lui apportez de la gelée, elle dira presque sûrement qu'elle voulait du poulet — mais si vous lui *apportiez* du poulet, elle mourrait d'envie d'un bouillon d'agneau !

— Quelle drôle de femme ! » avait ri Pollyanna. « Je crois que j'aimerai lui rendre visite. Elle doit être tellement surprenante et... et différente. J'adore les gens *différents*.

— Hum ! Eh bien, Mrs. Snow est “différente”, ça oui — du moins, je l'espère pour le reste d'entre nous ! » avait conclu Nancy d'un ton lugubre.

Pollyanna songeait à ces remarques lorsqu'elle franchit ce jour-là la barrière du petit cottage délabré. Ses yeux brillaient à la perspective de rencontrer cette Mrs. Snow « différente ».

Une jeune fille au visage pâle et fatigué vint ouvrir.

« Bonjour, commença poliment Pollyanna. Je viens de chez Miss Polly Harrington et j'aimerais voir Mrs. Snow, s'il vous plaît.

— Eh bien, si vous tenez tant à la voir, vous êtes la première », marmonna la jeune fille à mi-voix.

Mais Pollyanna ne l'entendit pas. La jeune fille s'était retournée et la conduisait à travers le couloir vers une porte située tout au fond.

Dans la chambre de la malade, après que la jeune fille l'eut introduite puis eut refermé la porte, Pollyanna dut cligner des yeux un moment pour s'habituer à la pénombre. Elle distingua alors, vaguement dessinée, une femme adossée à demi dans son lit, de l'autre côté de la pièce. Pollyanna s'avança aussitôt.

« Bonjour, Mrs. Snow. Tante Polly espère que vous êtes confortablement installée aujourd'hui, et elle vous envoie de la gelée de pied de veau.

— Mon Dieu ! De la gelée ? » murmura une voix plaintive. « Bien sûr, je lui suis très reconnaissante, mais j'espérais que ce serait du bouillon d'agneau aujourd'hui. »

Pollyanna fronça légèrement les sourcils.

« Tiens, je croyais que c'était du *poulet* que vous vouliez quand les gens vous apportaient de la gelée, dit-elle.

— Quoi ? »

La malade se retourna brusquement.

« Oh ! rien de très important, s'excusa précipitamment Pollyanna ; et, bien sûr, cela ne change rien. C'est seulement que Nancy m'avait dit que vous désiriez du poulet quand nous vous apportions de la gelée, et du bouillon d'agneau quand nous vous apportions du poulet — mais peut-être que c'était l'inverse et que Nancy a oublié. »

La malade se redressa dans son lit dans son lit — ce qu'elle faisait extrêmement rarement, bien que Pollyanna l'ignorât.

« Eh bien, Miss Impertinence, qui êtes-vous ? » demanda-t-elle d'un ton impérieux.

Pollyanna éclata d'un rire ravi.

« Oh ! ce n'est *pas* mon nom, Mrs. Snow — et je suis si heureuse que ce ne le soit pas ! Ce serait encore pire que Hephzibah, n'est-ce pas ? Je suis Pollyanna Whittier, la nièce de Miss Polly Harrington, et je suis venue vivre auprès d'elle. Voilà pourquoi je vous apporte la gelée ce matin. »

Pendant toute la première partie de cette phrase, la malade était restée assise, vivement intéressée ; mais, à la mention de la gelée, elle retomba avec lassitude sur son oreiller.

« Très bien ; merci. Votre tante est naturellement très bonne, mais mon appétit n'est pas fameux ce matin, et je désirais de l'agneau... »

Elle s'interrompit soudain, puis changea brusquement de sujet.

« Je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit — pas une seule fois !

— Oh ! là là, moi, j'aimerais bien ne pas dormir », soupira Pollyanna en posant la gelée sur la petite table et en s'installant confortablement sur la chaise la plus proche. « On perd tellement de temps simplement à dormir ! Vous ne trouvez pas ?

— Perdre du temps — en dormant ! » s'exclama la malade.

« Oui, alors qu'on pourrait vivre, vous savez. C'est vraiment dommage que nous ne puissions pas vivre aussi pendant la nuit. »

Une fois encore, la femme se redressa dans son lit.

« Eh bien, vous êtes une étonnante petite créature ! » s'écria-t-elle. « Allez donc à cette fenêtre et relevez le store, ordonna-t-elle. J'aimerais savoir à quoi vous ressemblez ! »

Pollyanna se leva, mais eut un petit rire contrit.

« Oh ! là là, alors vous allez voir mes taches de rousseur, n'est-ce pas ? » soupira-t-elle en se dirigeant vers la fenêtre. « Et justement, j'étais si heureuse qu'il fasse sombre et que vous ne puissiez pas les voir. Voilà ! Maintenant, vous pouvez... Oh ! »

Elle se retourna vivement en se retournant vers le lit.

« Je suis si heureuse que vous ayez voulu me voir, parce que maintenant je peux vous voir, vous aussi ! On ne m'avait pas dit que vous étiez si jolie !

— Moi ! Jolie ! » railla amèrement la femme.

« Mais oui. Vous ne le saviez pas ? » s'écria Pollyanna.

« Eh bien, non, je ne le savais pas », répondit sèchement Mrs. Snow.

Mrs. Snow avait vécu quarante ans, dont quinze passés à souhaiter si ardemment que les choses fussent différentes qu'elle avait eu bien peu de temps pour prendre plaisir aux choses telles qu'elles étaient.

« Oh ! mais vos yeux sont si grands et si noirs, et vos cheveux sont noirs aussi, et bouclés », s'extasia Pollyanna. « J'adore les boucles noires. C'est une des choses que j'aurai quand j'irai au Ciel. Et vous avez deux

petites taches rouges sur les joues. Mais, Mrs. Snow, vous *êtes* jolie ! Vous devriez le savoir en vous regardant dans la glace.

— La glace ! » lança sèchement la malade en se laissant retomber sur son oreiller. « Oui, eh bien, je ne passe pas beaucoup de temps à me pomponner devant le miroir ces jours-ci — et vous non plus, si vous étiez clouée sur le dos comme moi !

— Mais non, bien sûr », convint Pollyanna avec compassion. « Mais attendez — laissez-moi vous montrer », s'écria-t-elle en sautillant jusqu'à la commode et en y prenant un petit miroir à main.

En revenant vers le lit, elle s'arrêta et examina la malade d'un œil critique.

« Je crois peut-être que, si cela ne vous dérange pas, j'aimerais arranger un tout petit peu vos cheveux avant de vous laisser regarder, proposa-t-elle. Est-ce que je peux vous coiffer, s'il vous plaît ?

— Eh bien, je... suppose que oui, si cela vous fait plaisir », consentit Mrs. Snow avec mauvaise grâce ; « mais cela ne tiendra pas, vous savez.

— Oh ! merci. J'adore coiffer les gens », s'exclama Pollyanna, ravie, en posant soigneusement le miroir et en prenant un peigne. « Je ne ferai pas grand-chose aujourd'hui, naturellement — je suis tellement pressée que vous voyiez comme vous êtes jolie ; mais un de ces jours, je détacherai tout et je pourrai m'en donner à cœur joie avec vos cheveux », s'écria-t-elle en touchant doucement les mèches ondulées au-dessus du front de la malade.

Pendant cinq minutes, Pollyanna travailla avec rapidité et adresse : elle rendit du volume à une boucle récalcitrante, releva une collerette affaissée autour du cou, ou secoua un oreiller pour le regonfler et mieux mettre en valeur la tête. Pendant ce temps, la malade, qui fronçait prodigieusement les sourcils et se moquait ouvertement de toute l'opération, commençait malgré elle à ressentir un frémissement dangereusement proche de l'excitation.

« Voilà ! » s'écria Pollyanna en arrachant vivement un œillet rose d'un vase voisin et en le glissant dans les cheveux noirs à l'endroit où il produirait le meilleur effet. « Je crois que nous sommes prêtes à nous regarder ! »

Et elle tendit le miroir avec triomphe.

« Hum ! » grogna la malade en examinant sévèrement son reflet. « Je préfère les œillets rouges aux roses ; mais celui-ci sera fané avant ce soir, de toute façon, alors quelle différence ?

— Mais je crois que vous devriez être heureuse qu'ils se fanent », dit Pollyanna en riant, « parce qu'ensuite vous pourrez vous amuser à en recevoir de nouveaux. J'adore vos cheveux ainsi coiffés », conclut-elle en les contemplant d'un air satisfait. « Pas vous ?

— Hum... peut-être. Tout de même, cela ne durera pas, à force de me retourner sur l'oreiller comme je le fais.

— Bien sûr que non — et j'en suis heureuse aussi », répondit gaiement Pollyanna, « parce que je pourrai vous recoiffer. Quoi qu'il en soit, vous devriez être heureuse que vos cheveux soient noirs — le noir ressort tellement mieux sur un oreiller que les cheveux jaunes comme les miens.

— Peut-être ; mais je n'ai jamais attaché beaucoup de prix aux cheveux noirs — les premiers cheveux gris s'y voient tout de suite », répliqua Mrs. Snow.

Elle parlait d'un ton plaintif, mais tenait toujours le miroir devant son visage.

« Oh ! moi, j'adore les cheveux noirs ! Je serais si heureuse d'en avoir », soupira Pollyanna.

Mrs. Snow laissa tomber le miroir et se retourna avec irritation.

« Eh bien, vous ne le seriez pas ! — pas si vous étiez à ma place. Vous ne seriez heureuse ni de vos cheveux noirs ni de rien d'autre, si vous deviez rester couchée ici toute la journée comme moi ! »

Pollyanna fronça les sourcils dans une profonde réflexion.

« Oui... ce serait assez difficile — de le faire dans ce cas, n'est-ce pas ? » songea-t-elle à voix haute.

« Faire quoi ?

— Trouver des raisons de se réjouir.

— Trouver de quoi se réjouir — quand on est malade au lit tous les jours ? Eh bien, je crois bien que ce serait difficile », répliqua Mrs. Snow. « Si vous ne le pensez pas, trouvez-moi donc une raison de me réjouir ; voilà tout ! »

À la stupéfaction sans bornes de Mrs. Snow, Pollyanna bondit sur ses pieds et battit des mains.

« Oh ! merveilleux ! Celle-là va être difficile — n'est-ce pas ? Je dois partir maintenant, mais je vais réfléchir, réfléchir pendant tout le chemin du retour ; et peut-être que, la prochaine fois que je viendrai, je pourrai vous l'expliquer. Au revoir. J'ai passé un merveilleux moment ! Au revoir ! » cria-t-elle encore en franchissant la porte d'un pas léger.

« Eh bien, par exemple ! Qu'est-ce qu'elle veut dire par là ? » s'exclama Mrs. Snow en regardant sa visiteuse disparaître.

Au bout d'un moment, elle tourna la tête, reprit le miroir et examina son reflet d'un œil critique.

« Cette petite a vraiment un don pour les cheveux, ça, c'est certain », murmura-t-elle. « Ma foi, je ne savais pas qu'ils pouvaient être si jolis. Mais à quoi bon ? »

Elle soupira, laissa retomber le petit miroir dans les couvertures et tourna la tête sur l'oreiller avec mauvaise humeur.

Un peu plus tard, lorsque Milly, la fille de Mrs. Snow, entra, le miroir reposait toujours parmi les draps — bien qu'il eût été soigneusement dissimulé.

« Mais, mère... le store est relevé ! » s'écria Milly, promenant son regard stupéfait de la fenêtre à l'œillet rose dans les cheveux de sa mère.

« Eh bien, et alors ? » répondit sèchement la malade. « Ce n'est pas parce que je suis souffrante que je suis obligée de passer toute ma vie dans l'obscurité, n'est-ce pas ? »

— Mais n-non, bien sûr », répondit Milly en s'empresant de l'apaiser, tandis qu'elle prenait le flacon de médicament. « Seulement... enfin, vous savez très bien que j'essaie depuis des années de vous convaincre de laisser entrer un peu de lumière et que vous avez toujours refusé. »

Il n'y eut aucune réponse. Mrs. Snow tirait sur la dentelle de sa chemise de nuit. Enfin, elle déclara d'une voix plaintive :

« Je trouve que *quelqu'un* pourrait bien me donner une chemise de nuit neuve — au lieu de bouillon d'agneau, pour changer ! »

— Mais... mère ! »

Il n'était guère étonnant que Milly laissât échapper un véritable hoquet de stupéfaction. Dans le tiroir qui se trouvait derrière elle reposaient à cet instant deux chemises de nuit neuves qu'elle suppliait vainement sa mère de porter depuis des mois.



CHAPITRE IX — OÙ IL EST QUESTION DE L'HOMME



La fois suivante où Pollyanna vit l'Homme, il pleuvait. Elle le salua néanmoins d'un sourire lumineux.

« Ce n'est pas aussi agréable aujourd'hui, n'est-ce pas ? » lança-t-elle gaiement. « En tout cas, je suis heureuse qu'il ne pleuve pas toujours ! »

Cette fois, l'homme ne grogna même pas et ne tourna pas la tête. Pollyanna conclut qu'il ne l'avait naturellement pas entendue. La fois suivante — qui eut lieu dès le lendemain —, elle parla donc plus fort. Elle estima d'ailleurs particulièrement nécessaire de le faire, car l'Homme marchait à grands pas, les mains derrière le dos et les yeux fixés sur le sol — ce qui paraissait à Pollyanna parfaitement absurde face au soleil resplendissant et à l'air matinal fraîchement lavé. Ce jour-là, comme faveur particulière, Pollyanna faisait une course dans la matinée.

« Bonjour ! » gazouilla-t-elle. « Je suis si heureuse que nous ne soyons pas hier. Pas vous ? »

L'homme s'arrêta brusquement. Il avait l'air courroucé.

« Écoutez, petite fille, autant régler cette affaire tout de suite, une fois pour toutes, commença-t-il avec irritation. J'ai autre chose à penser que le temps. Je ne sais même pas si le soleil brille ou non. »

Pollyanna rayonna de joie.

« Non, monsieur ; je pensais bien que vous ne le saviez pas. C'est justement pour cela que je vous l'ai dit.

— Oui, eh bien... Hein ? Quoi ? »

Il s'interrompit brusquement, comprenant soudain ses paroles.

« Je dis que c'est pour cela que je vous l'ai raconté — afin que vous le remarquiez, vous savez : que le soleil brille, et tout le reste. Je savais que vous seriez heureux qu'il brille si seulement vous vous arrêtiez pour y penser — et vous n'aviez pas du tout l'air d'y *penser* !

— Eh bien, par exemple... » s'exclama l'homme avec un geste d'impuissance.

Il repartit, mais, après le deuxième pas, se retourna, toujours les sourcils froncés.

« Écoutez, pourquoi ne trouvez-vous pas quelqu'un de votre âge à qui parler ?

— J'aimerais bien, monsieur, mais il n'y en a aucun dans les environs, dit Pollyanna. Tout de même, cela ne me dérange pas énormément. J'aime tout autant les personnes âgées, peut-être même davantage parfois — j'ai l'habitude aux dames de la Société de secours.

— Hum ! Les dames de la Société de secours, vraiment ! C'est donc pour l'une d'elles que vous m'avez pris ? »

Les lèvres de l'homme menaçaient de sourire, mais les sourcils froncés au-dessus s'efforçaient encore de les maintenir sévères.

Pollyanna éclata d'un rire ravi.

« Oh non, monsieur. Vous ne ressemblez pas le moins du monde à une dame de la Société de secours — ce qui ne veut pas dire que vous ne soyez pas aussi bon, naturellement — peut-être même meilleur », ajouta-t-elle avec une politesse précipitée. « Voyez-vous, je suis certaine que vous êtes beaucoup plus gentil que vous n'en avez l'air ! »

L'homme émit un son étrange.

« Eh bien, par exemple... » répéta-t-il en se retournant pour reprendre sa marche.

La fois suivante où Pollyanna rencontra l'Homme, ses yeux étaient fixés droit dans les siens, avec une franchise interrogative qui donnait à son visage une expression presque aimable, pensa-t-elle.

« Bonjour », la salua-t-il avec raideur. « Peut-être vaut-il mieux que je vous dise immédiatement que je *sais* que le soleil brille aujourd'hui.

— Mais vous n'avez pas besoin de me le dire », acquiesça vivement Pollyanna. « J'ai *su* que vous le saviez dès que je vous ai aperçu.

— Ah bon ?

— Oui, monsieur ; je l’ai vu dans vos yeux, vous savez, et dans votre sourire.

— Hum ! » grogna l’homme en poursuivant son chemin.

À partir de ce jour, l’Homme parla toujours à Pollyanna ; souvent même, il la saluait le premier, bien qu’il se contentât généralement de dire : « Bonjour. » Cela suffit pourtant à stupéfier Nancy, qui se trouvait par hasard aux côtés de Pollyanna un jour où ce salut fut échangé.

« Bonté divine, Miss Pollyanna ! » suffoqua-t-elle. « Cet homme vous a *parlé* ? »

— Mais oui, il le fait toujours — maintenant », répondit Pollyanna en souriant.

« “Il le fait toujours” ! Bon Dieu ! Savez-vous qui... il... est ? » exigea Nancy.

Pollyanna fronça les sourcils et secoua la tête.

« Je crois qu’un jour il a oublié de me le dire. Voyez-vous, j’ai fait ma moitié de la présentation, mais pas lui. »

Les yeux de Nancy s’agrandirent.

« Mais il parle jamais à personne, petite — pas depuis des années, je crois, sauf quand il y est obligé pour ses affaires et tout ça. C’est John Pendleton. Il vit tout seul dans la grande maison de la colline de Pendleton. Il ne veut même personne chez lui pour lui faire la cuisine — il descend à l’hôtel trois fois par jour pour prendre ses repas. Je connais Sally Miner, qui le sert, et elle dit qu’il ouvre à peine la bouche assez longtemps pour dire ce qu’il veut manger. La moitié du temps, elle doit le deviner — seulement, elle sait sans qu’il le dise que ce sera quelque chose de *bon marché* ! »

Pollyanna acquiesça avec compassion.

« Je sais. On doit chercher les choses bon marché quand on est pauvre. Père et moi mangions souvent dehors. Nous prenions presque toujours des haricots et des boulettes de poisson. Nous disions combien

nous étions heureux d'aimer les haricots — nous le disions surtout quand nous regardions l'endroit où l'on servait de la dinde rôtie à soixante cents, vous savez. Est-ce que Mr. Pendleton aime les haricots ?

— Les aimer ! Qu'est-ce que ça peut faire qu'il les aime ou non ? Mais, Miss Pollyanna, il est pas pauvre. John Pendleton a des monceaux d'argent — hérités de son père. Personne en ville est aussi riche que lui. Il pourrait manger des billets d'un dollar, s'il voulait — et même pas s'en apercevoir. »

Pollyanna gloussa.

« Comme si quelqu'un *pouvait* manger des billets d'un dollar sans s'en apercevoir, Nancy, en essayant de les mâcher !

— Oh ! je veux dire qu'il est assez riche pour le faire », répondit Nancy en haussant les épaules. « Il dépense pas son argent, voilà tout. Il l'économise.

— Oh ! pour les païens », supposa Pollyanna. « Comme c'est absolument merveilleux ! Cela s'appelle le renoncement et le devoir de porter sa croix. Je sais ; père me l'a expliqué. »

Les lèvres de Nancy s'entrouvrirent brusquement, comme si des paroles irritées s'apprêtaient à en jaillir ; mais ses yeux, posés sur le visage jubilant et confiant de Pollyanna, aperçurent quelque chose qui empêcha les mots d'être prononcés.

« Hum ! » se contenta-t-elle de répondre.

Puis, retrouvant son ancien intérêt, elle poursuivit :

« Mais, dites donc, c'est vraiment étrange qu'il vous parle, Miss Pollyanna. Il parle à personne ; et il vit tout seul dans une grande et magnifique maison pleine de choses absolument splendides, à ce qu'on raconte. Certains disent qu'il est fou, d'autres qu'il est seulement méchant ; et d'autres encore qu'il a un squelette dans son placard.

— Oh ! Nancy ! » s'écria Pollyanna en frissonnant. « Comment peut-il garder une chose aussi affreuse ? Il devrait la jeter ! »

Nancy gloussa. Elle avait parfaitement compris que Pollyanna prenait le squelette au sens propre et non au sens figuré ; mais, par malice, elle s'abstint de corriger cette erreur.

« Et *tout le monde* dit qu'il est mystérieux, continua-t-elle. Certaines années, il voyage semaine après semaine, et toujours dans des pays païens — l'Égypte, l'Asie et le désert du Sahara, vous savez.

— Oh ! un missionnaire », acquiesça Pollyanna.

Nancy eut un rire singulier.

« Eh bien, c'est pas moi qui ai dit ça, Miss Pollyanna. Quand il revient, il écrit des livres — des livres étranges, bizarres, à ce qu'on dit, sur quelque machin qu'il a découvert dans ces pays païens. Mais il ne semble jamais vouloir dépenser d'argent ici — du moins pas pour simplement vivre.

— Bien sûr que non — s'il l'économise pour les païens », déclara Pollyanna. « Mais c'est un drôle d'homme, et il est différent lui aussi, comme Mrs. Snow, seulement il est différent d'une autre manière.

— Oui, on peut le dire », gloussa Nancy.

« Quoi qu'il en soit, je suis encore plus heureuse maintenant qu'il me parle », dit Pollyanna avec satisfaction.



CHAPITRE X — UNE SURPRISE POUR MRS. SNOW



La fois suivante où Pollyanna rendit visite à Mrs. Snow, elle trouva cette dame, comme lors de leur première rencontre, dans une chambre assombrie.

« C'est la petite fille de chez Miss Polly, mère », annonça Milly d'un ton las ; puis Pollyanna se retrouva seule avec la malade.

« Oh ! c'est vous, n'est-ce pas ? » fit une voix plaintive depuis le lit. « Je me souviens de vous. Je crois que N'importe qui se souviendrait de vous après vous avoir vue une fois. J'aurais voulu que vous veniez hier. J'avais besoin de vous hier.

— Vraiment ? Eh bien, je suis heureuse qu'aujourd'hui ne soit pas plus éloigné d'hier qu'il ne l'est », répondit Pollyanna en riant, tandis qu'elle avançait gaiement dans la pièce et posait soigneusement son panier sur une chaise. « Mon Dieu, comme il fait sombre ici ! Je ne vous vois pas du tout », s'écria-t-elle en allant sans hésiter près de la fenêtre pour relever le store. « Je veux regarder si vous avez coiffé vos cheveux comme moi... Oh ! vous ne l'avez pas fait ! Mais peu importe ; après tout, je suis heureuse que vous ne l'ayez pas fait, parce que vous me permettrez peut-être de m'en charger — plus tard. Pour le moment, je veux que vous voyiez ce que je vous ai apporté. »

La femme remua avec irritation.

« Comme si l'apparence pouvait changer le goût », railla-t-elle — mais ses yeux se tournèrent tout de même vers le panier. « Eh bien, qu'est-ce que c'est ?

— Devinez ! Qu'est-ce que vous désirez ? »

Pollyanna était revenue en sautillant près du panier. Son visage rayonnait. La malade fronça les sourcils.

« Ma foi, à ma connaissance, je ne *désire* rien », soupira-t-elle. « Après tout, tout a le même goût ! »

Pollyanna gloussa.

« Ceci n'aura pas le même goût. Devinez ! Si vous *désiriez* quelque chose, qu'est-ce que ce serait ? »

La femme hésita. Elle ne s'en rendait pas compte elle-même, mais elle avait depuis si longtemps l'habitude de désirer ce qu'elle n'avait pas qu'il lui paraissait impossible de dire spontanément ce qu'elle *désirait* — avant de savoir ce qu'elle possédait déjà. Il fallait pourtant qu'elle répondît. Cette enfant extraordinaire attendait.

« Eh bien, il y a naturellement le bouillon d'agneau...

— Je l'ai ! » s'écria Pollyanna, triomphante.

« Mais justement, c'est ce dont je *ne* voulais *pas* », soupira la malade, certaine désormais de ce que réclamait son estomac. « C'était du poulet que je désirais.

— Oh ! j'en ai aussi », gloussa Pollyanna.

La femme se retourna avec stupeur.

« Les deux ?

— Oui — et de la gelée de pied de veau ! » s'écria Pollyanna, triomphante. « Je voulais absolument que, pour une fois, vous ayez ce que vous désiriez ; alors Nancy et moi avons tout préparé. Oh ! naturellement, il n'y en a qu'un peu de chaque — mais il y en a de tout ! Je suis si heureuse que vous ayez désiré du poulet », poursuivit-elle avec satisfaction en tirant les trois petits bols de son panier. « Voyez-vous, en venant, je me suis mise à penser : et si vous répondiez des tripes, ou des oignons, ou quelque autre chose que je n'aurais pas ? Cela aurait été terriblement dommage — après tout le mal que je m'étais donné ! »

Elle éclata d'un rire joyeux.

Il n'y eut aucune réponse. La malade semblait fouiller sa mémoire à la recherche d'une objection.

« Voilà ! Je dois vous laisser les trois », annonça Pollyanna en alignant les petits bols sur la table. « Il est fort possible que demain vous

désiriez du bouillon d'agneau. Comment allez-vous aujourd'hui ? » acheva-t-elle avec une politesse attentive.

« Très mal, merci », murmura Mrs. Snow en retombant dans son attitude habituelle de lassitude. « Je n'ai pas pu faire ma sieste ce matin. Nellie Higgins, la voisine, a commencé à prendre des leçons de musique, et ses exercices me rendent presque folle. Elle en a fait toute la matinée — sans s'arrêter ! Je ne sais vraiment pas ce que je vais devenir ! »

Pollyanna acquiesça avec compassion.

« Je sais. C'est *affreux* ! Mrs. White a vécu cela une fois — l'une de mes dames de la Société de secours, vous savez. Elle avait aussi un rhumatisme articulaire aigu au même moment, de sorte qu'elle ne pouvait pas se démener. Elle disait que cela aurait été plus facile si elle avait pu le faire. Est-ce que vous pouvez ?

— Est-ce que je peux... quoi ?

— Vous démener — bouger, vous savez, pour changer de position lorsque la musique devient trop difficile à supporter. »

Mrs. Snow la regarda d'un air étonné.

« Mais naturellement que je peux bouger — comme je veux — dans mon lit », répondit-elle avec irritation.

« Alors vous pouvez être heureuse de cela, au moins, n'est-ce pas ? » acquiesça Pollyanna. « Mrs. White ne le pouvait pas. On ne peut pas se démener lorsqu'on souffre d'un rhumatisme articulaire aigu — même si on en a terriblement envie, disait-elle. Elle m'a raconté ensuite qu'elle croyait qu'elle serait devenue complètement folle sans les oreilles de la sœur de Mr. White — parce qu'elle était sourde.

— Les... *Oreilles* de sa sœur ! Que voulez-vous dire ? »

Pollyanna rit.

« Eh bien, je crois que je n'ai pas tout raconté, et j'avais oublié que vous ne connaissiez pas Mrs. White. Voyez-vous, Miss White était sourde — terriblement sourde ; elle était venue leur rendre visite et aider à s'occuper de Mrs. White et de la maison. Ils avaient tant de difficulté à

lui faire comprendre *quoi que ce soit* qu'après cela, chaque fois que le piano commençait à jouer de l'autre côté de la rue, Mrs. White était si heureuse de *pouvoir* l'entendre qu'elle ne se souciait plus autant de *devoir* l'entendre ; car elle ne pouvait s'empêcher de songer à ce que ce serait d'être sourde et de ne rien entendre du tout, comme la sœur de son mari. Voyez-vous, elle jouait elle aussi au jeu. Je le lui avais expliqué.

— Au... jeu ? »

Pollyanna battit des mains.

« Voilà ! J'avais presque oublié ; mais je l'ai trouvée, Mrs. Snow — ce qui peut vous réjouir.

— *Heureuse* ! Que voulez-vous dire ?

— Mais je vous avais promis de la trouver. Vous ne vous souvenez pas ? Vous m'aviez demandé de vous indiquer quelque chose dont vous pourriez être heureuse — heureuse, vous savez, même si vous devez rester couchée ici toute la journée.

— Oh ! » railla la femme. « *Cela* ? Oui, je m'en souviens ; mais je ne pensais pas que vous parliez plus sérieusement que moi.

— Oh si », affirma Pollyanna avec triomphe. « Et je l'ai trouvée. Mais j'ai eu du mal. Mais c'est toujours plus amusant quand c'est difficile. Et je reconnais, en toute honnêteté, que pendant quelque temps je n'ai rien trouvé. Puis cela m'est venu.

— Vraiment ? Eh bien, qu'est-ce que c'est ? » demanda Mrs. Snow avec une politesse sarcastique.

Pollyanna prit une longue inspiration.

« J'ai pensé... combien vous pouviez être heureuse... que les autres personnes ne soient pas comme vous — toutes malades au lit de cette manière, vous savez », annonça-t-elle avec solennité.

Mrs. Snow la fixa. Ses yeux étaient irrités.

« Eh bien, vraiment ! » s'exclama-t-elle alors d'un ton peu agréable.

« Et maintenant, je vais vous expliquer le jeu », proposa Pollyanna avec une joyeuse assurance. « Il vous conviendra merveilleusement —

puisqu'il sera si difficile. Et c'est tellement plus amusant lorsque c'est difficile ! Voyez-vous, c'est ainsi. »

Et elle commença à raconter l'histoire du tonneau des missions, des béquilles et de la poupée qui n'était pas arrivée.

Elle achevait tout juste son récit lorsque Milly parut sur le seuil.

« Votre tante vous demande, Miss Pollyanna », dit-elle avec une morne lassitude. « Elle a téléphoné chez les Harlow, de l'autre côté de la rue. Elle dit que vous devez vous dépêcher — vous avez des exercices de musique à rattraper avant la nuit. »

Pollyanna se leva à regret.

« Très bien », soupira-t-elle. « Je vais me dépêcher. »

Soudain, elle rit.

« Je suppose que je devrais être heureuse d'avoir des jambes qui me permettent de courir, n'est-ce pas, Mrs. Snow ? »

Il n'y eut aucune réponse. Mrs. Snow avait les yeux fermés. Mais Milly, dont les yeux étaient grands ouverts de surprise, vit que des larmes coulaient sur les joues amaigries.



Une surprise pour Mrs. Snow

« Au revoir », lança Pollyanna par-dessus son épaule en atteignant la porte. « Je suis terriblement désolée pour vos cheveux — je voulais les arranger. Mais je pourrai peut-être le faire la prochaine fois ! »

Les jours de juillet passèrent l'un après l'autre. Pour Pollyanna, ils furent pleins de bonheur. Elle répétait souvent à sa tante, avec joie, combien ils étaient heureux. Sa tante répondait alors généralement d'un ton las :

« Très bien, Pollyanna. Je suis naturellement satisfaite qu'ils soient heureux ; mais j'espère qu'ils sont également profitables — sans quoi j'aurais gravement manqué à mon devoir. »

En général, Pollyanna répondait à ces paroles par une étreinte et un baiser — procédé qui déconcertait toujours profondément Miss Polly ; mais un jour, elle posa une question. C'était pendant l'heure de couture.

« Vous voulez dire qu'il ne suffirait pas, Tante Polly, que ce soient seulement des jours heureux ? » demanda-t-elle avec mélancolie.

« C'est exactement ce que je veux dire, Pollyanna.

— Ils doivent aussi être pro-fi-ta-bles ?

— Certainement.

— Qu'est-ce que cela veut dire, être pro-fi-ta-ble ?

— Mais... cela veut dire être profitable — produire un profit, laisser quelque chose derrière soi, Pollyanna. Quelle enfant extraordinaire vous êtes !

— Alors, être simplement heureuse n'est pas pro-fi-ta-ble ? » demanda Pollyanna avec une légère inquiétude.

« Certainement pas.

— Oh ! là là ! Alors vous n'aimeriez naturellement pas cela. Maintenant, j'ai peur que vous ne jouiez jamais au jeu, Tante Polly.

— Au jeu ? Quel jeu ?

— Mais celui que père... »

Pollyanna plaqua la main sur sa bouche.

« R-rien », balbutia-t-elle.

Miss Polly fronça les sourcils.

« Cela suffira pour ce matin, Pollyanna », déclara-t-elle sèchement.

Et la leçon de couture prit fin.

Ce fut cet après-midi-là que Pollyanna, qui descendait de sa chambre du grenier, rencontra sa tante dans l'escalier.

« Mais, Tante Polly, comme c'est absolument merveilleux ! » s'écria-t-elle. « Vous montiez me rendre visite ! Entrez donc. J'adore recevoir de la compagnie », acheva-t-elle en remontant les marches à toute vitesse et en ouvrant sa porte toute grande.

Or Miss Polly n'avait nullement eu l'intention de rendre visite à sa nièce. Elle comptait chercher un certain châle de laine blanche dans le coffre de cèdre placé près de la fenêtre orientale. Mais, à sa stupéfaction sans bornes, elle se retrouva non pas dans le grand grenier, devant le coffre de cèdre, mais dans la petite chambre de Pollyanna, assise sur l'une des chaises à dossier droit. Tant de fois, tant de fois depuis l'arrivée de Pollyanna, Miss Polly s'était ainsi surprise à accomplir une chose tout à fait inattendue, entièrement différente de celle qu'elle avait entrepris de faire !

« J'adore recevoir de la compagnie », répéta Pollyanna en voletant dans la pièce comme si elle recevait dans un palais ; « surtout depuis que j'ai cette chambre, qui est toute à moi, vous savez. Oh ! naturellement, j'ai toujours eu une chambre, mais c'était une chambre louée, et les chambres louées ne sont pas à moitié aussi agréables que celles que l'on possède, n'est-ce pas ? Et naturellement, celle-ci est bien à moi, n'est-ce pas ?

— Mais... o-oui, Pollyanna », murmura Miss Polly, en se demandant pourquoi elle ne se levait pas immédiatement pour aller chercher le châle.

« Et naturellement, *maintenant*, j'adore cette chambre, même si elle n'a pas les tapis, les rideaux et les tableaux que j'avais tant dési... »

Rougissant jusqu'aux oreilles, Pollyanna s'interrompit net. Elle se lançait dans une phrase entièrement différente lorsque sa tante l'interrompit sèchement.

« Qu'avez-vous dit, Pollyanna ?

— R-rien, Tante Polly, vraiment. Je ne voulais pas le dire.

— Probablement pas, répondit froidement Miss Polly ; mais vous l'avez dit, alors autant entendre la suite.

— Mais ce n'était rien, sinon que j'avais un peu imaginé de jolis tapis, des rideaux de dentelle et des choses de ce genre, vous savez. Mais, naturellement...

— Vous les aviez *imaginés* ! » interrompit Miss Polly d'un ton tranchant.

Pollyanna rougit plus vivement encore.

« Je n'aurais pas dû, naturellement, Tante Polly, s'excusa-t-elle. C'était seulement parce que je les avais toujours désirés sans jamais en avoir, je suppose. Oh ! nous avons eu deux petits tapis dans les tonneaux, mais ils étaient tout petits, vous savez ; l'un portait des taches d'encre et l'autre avait des trous. Et il n'y avait jamais eu que les deux tableaux : celui que père... je veux dire le bon, que nous avons vendu, et le mauvais, qui s'est brisé. Naturellement, sans tout cela, je n'aurais pas désiré les jolies choses, je veux dire ; et je n'aurais pas imaginé, pendant que je traversais le couloir le premier jour, combien ma chambre serait jolie ici, et... et... mais vraiment, Tante Polly, cela n'a duré qu'une minute — je veux dire, quelques minutes — avant que je sois heureuse que la commode N'*ait pas* de miroir, parce qu'il ne me montrait pas mes taches de rousseur ; et il ne pourrait exister de plus beau tableau que celui qui est devant ma fenêtre ; et vous avez été si bonne envers moi que... »

Miss Polly se leva brusquement. Son visage était très rouge.

« Cela suffira, Pollyanna, déclara-t-elle avec raideur. Vous en avez dit plus qu'assez, j'en suis certaine. »

Une minute plus tard, elle descendait majestueusement l'escalier — et ce ne fut qu'en atteignant le rez-de-chaussée qu'elle se souvint soudain d'être montée au grenier pour chercher un châle de laine blanche dans le coffre de cèdre, près de la fenêtre orientale.

Moins de vingt-quatre heures plus tard, Miss Polly dit sèchement à Nancy :

« Nancy, vous pouvez descendre ce matin les affaires de Miss Pollyanna dans la chambre située directement au-dessous de la sienne. J'ai décidé que ma nièce y dormirait pour le moment.

— Oui, m'dame », répondit Nancy à voix haute.

« Oh ! gloire au Ciel ! » dit Nancy en elle-même.

Une minute plus tard, elle annonçait avec joie à Pollyanna :

« Écoutez donc un peu ça, Miss Pollyanna. Vous allez dormir en bas, dans la chambre juste sous celle-ci. Oui, vous allez y dormir ! »

Pollyanna pâlit pour de bon.

« Vous voulez dire... mais, Nancy, vraiment... tout à fait vraiment ?

— J'crois bien que vous allez voir si c'est réel et véritable », prédit Nancy avec exultation, en hochant la tête vers Pollyanna par-dessus la brassée de robes qu'elle avait retirée du placard. « On m'a ordonné de descendre vos affaires, et je vais les descendre avant qu'elle ait le temps de changer d'avis. »

Pollyanna n'attendit pas la fin de la phrase. Au risque imminent de tomber la tête la première, elle dévalait déjà l'escalier, deux marches à la fois.

Deux portes claquèrent et une chaise tomba avec fracas avant que Pollyanna atteignît enfin son but : tante Polly.

« Oh ! Tante Polly, Tante Polly, vous le pensiez vraiment ? Mais cette chambre a *tout* — le tapis, les rideaux et trois tableaux, sans compter celui du dehors, puisque les fenêtres donnent du même côté. Oh ! Tante Polly !

— Très bien, Pollyanna. Je suis naturellement satisfaite que ce changement vous plaise ; mais puisque vous accordez tant de prix à toutes ces choses, j'espère que vous en prendrez convenablement soin ; voilà tout. Pollyanna, veuillez relever cette chaise ; et vous avez fait claquer deux portes au cours des trente dernières secondes. »

Miss Polly parlait sévèrement, d'autant plus sévèrement que, pour une raison inexplicable, elle avait envie de pleurer — et Miss Polly n'avait pas l'habitude d'avoir envie de pleurer.

Pollyanna releva la chaise.

« Oui, m'dame ; je sais que je les ai fait claquer — ces portes », reconnut-elle gaiement. « Voyez-vous, je venais d'apprendre pour la chambre, et je crois que vous aussi, vous auriez fait claquer les portes si... »

Pollyanna s'interrompit et examina sa tante avec un intérêt nouveau.

« Tante Polly, avez-vous *jamais* fait claquer une porte ?

— J'espère bien que... non, Pollyanna ! »

La voix de Miss Polly exprimait une juste indignation.

« Mais, Tante Polly, quel dommage ! »

Le visage de Pollyanna n'exprimait qu'une compassion sincèrement inquiète.

« Un dommage ! » répéta tante Polly, trop déconcertée pour en dire davantage.

« Mais oui. Voyez-vous, si vous aviez éprouvé l'envie de faire claquer des portes, vous les auriez naturellement fait claquer ; et, si vous ne l'avez jamais ressentie, cela doit signifier que vous n'avez jamais été heureuse de quoi que ce soit — autrement, vous les auriez fait claquer. Vous n'auriez pas pu vous en empêcher. Et je suis tellement désolée que vous n'ayez jamais été heureuse de quoi que ce soit !

— *Pollyanna* ! » suffoqua la dame.

Mais Pollyanna avait disparu, et seul le claquement lointain de la porte de l'escalier du grenier lui répondit. Pollyanna était partie aider Nancy à descendre « ses affaires ».

Dans le salon, Miss Polly se sentit vaguement troublée ; mais, naturellement, elle *avait* été heureuse — de certaines choses !



CHAPITRE XI — PRÉSENTATION DE JIMMY



Août arriva. Août apporta plusieurs surprises et quelques changements — dont aucun, toutefois, ne surprit vraiment Nancy. Depuis l'arrivée de Pollyanna, Nancy avait appris à s'attendre aux surprises et aux changements.

Il y eut d'abord le chaton.

Pollyanna trouva le chaton un peu plus loin sur la route, miaulant lamentablement. Après avoir interrogé méthodiquement les voisins sans découvrir personne qui le réclamât, elle le rapporta aussitôt à la maison, comme si cela allait de soi.

« Et j'étais heureuse de ne trouver personne à qui il appartienne », confia-t-elle avec bonheur à sa tante, « parce que, depuis le début, je voulais le ramener. J'adore les petits chats. Je savais que vous seriez heureuse de le laisser vivre ici. »

Miss Polly regarda le misérable petit paquet gris, abandonné et pitoyable, que Pollyanna tenait dans ses bras, et frissonna : Miss Polly n'aimait pas les chats — même les chats beaux, sains et propres.

« Pouah ! Pollyanna ! Quelle petite bête sale ! Et je suis certaine qu'il est malade, couvert de gale et de puces.

— Je sais, le pauvre petit », murmura tendrement Pollyanna en regardant les yeux effrayés de la petite créature. « Et il tremble de tout son corps, tant il a peur. Voyez-vous, il ne sait pas encore, naturellement, que nous allons le garder.

— Non — et personne d'autre non plus », répondit Miss Polly avec une insistance pleine de sens.

« Oh si, tout le monde le sait », acquiesça Pollyanna, qui s'était complètement méprise sur le sens des paroles de sa tante. « J'ai dit à tout le monde que nous le garderions si je ne trouvais pas sa maison. Je savais

que vous seriez heureuse de l'accueillir — le pauvre petit être tout seul ! »

Miss Polly ouvrit les lèvres et essaya de parler ; mais en vain. L'étrange sentiment d'impuissance qu'elle avait si souvent connu depuis l'arrivée de Pollyanna la tenait maintenant sous son emprise.

« Naturellement, poursuivit vivement Pollyanna avec reconnaissance, je savais que vous ne laisseriez pas un cher petit chat solitaire partir à la recherche d'une maison alors que vous veniez justement de M'accueillir ; et je l'ai dit à Mrs. Ford lorsqu'elle m'a demandé si vous me permettriez de le garder. Moi, j'avais la Société de secours des dames, vous savez, tandis que le chaton n'avait personne. Je savais que vous penseriez ainsi », conclut-elle avec bonheur avant de courir hors de la pièce.

« Mais, Pollyanna, Pollyanna, protesta Miss Polly, je ne... »

Mais Pollyanna se trouvait déjà à mi-chemin de la cuisine, où elle appelait :

« Nancy, Nancy, regardez donc ce cher petit chat que tante Polly va élever avec moi ! »

Et tante Polly, dans le salon — elle qui avait les chats en horreur —, se laissa retomber dans son fauteuil avec un soupir de consternation, impuissante à protester.

Le lendemain, ce fut un chien, peut-être plus sale et plus misérable encore que le chaton. À sa profonde stupéfaction, Miss Polly se vit de nouveau chargée de protéger bienveillante et ange de miséricorde. Pollyanna lui attribuait ce rôle avec une assurance si naturelle que la dame — qui abhorrait les chiens plus encore que les chats, si la chose était possible — se trouva, comme la veille, impuissante à protester.

Mais lorsque, moins d'une semaine plus tard, Pollyanna ramena à la maison un petit garçon en haillons et réclama avec confiance pour lui la même protection, Miss Polly trouva bel et bien quelque chose à dire. Voici comment les choses se passèrent.

Par une agréable matinée de jeudi, Pollyanna était de nouveau allée porter de la gelée de pied de veau à Mrs. Snow. Mrs. Snow et Pollyanna étaient maintenant les meilleures amies du monde. Leur amitié avait commencé lors de la troisième visite de Pollyanna, celle qui avait suivi son explication du jeu. Mrs. Snow elle-même jouait désormais au jeu avec Pollyanna. Elle n'y jouait certes pas très bien — elle s'était plainte de tout pendant si longtemps qu'il ne lui était plus facile de trouver de quoi se réjouir.

Mais, guidée par les encouragements enjoués de Pollyanna et par les rires que suscitaient ses erreurs, elle apprenait rapidement. Ce jour-là même, au ravissement immense de Pollyanna, Mrs. Snow avait déclaré qu'elle était heureuse que Pollyanna lui apportât de la gelée de pied de veau, car c'était justement ce qu'elle désirait — elle ignorait que, devant la porte, Milly avait appris à Pollyanna que la femme du pasteur lui avait déjà envoyé ce jour-là un grand bol rempli exactement de la même gelée.

Pollyanna songeait à cela lorsqu'elle aperçut soudain le garçon.

Le garçon était assis au bord de la route, recroquevillé, l'air désolé, et taillait sans conviction un petit morceau de bois.

« Bonjour », dit Pollyanna avec un sourire engageant.

Le garçon leva les yeux, mais les détourna aussitôt.

« Bonjour vous-même », marmonna-t-il.

Pollyanna rit.

« Vous n'avez même pas l'air de pouvoir être heureux de recevoir de la gelée de pied de veau », gloussa-t-elle en s'arrêtant devant lui.

Le garçon remua avec impatience, lui lança un regard surpris et recommença à tailler son morceau de bois avec le couteau émoussé dont la lame était brisée.

Pollyanna hésita, puis s'assit confortablement sur l'herbe, près de lui. Malgré ses courageuses affirmations selon lesquelles elle était « habituée aux dames de la Société de secours » et que cela « ne la dérangeait pas »,

elle avait parfois soupiré après un compagnon de son âge. Elle était donc résolue à tirer le meilleur parti de celui-ci.

« Je m'appelle Pollyanna Whittier, commença-t-elle aimablement. Et vous ? »

Une nouvelle fois, le garçon remua avec impatience. Il faillit même se lever, puis se rassit.

« Jimmy Bean », grogna-t-il avec une indifférence bourrue.

« Parfait ! Maintenant, nous nous connaissons. Je suis heureuse que vous ayez fait votre moitié de la présentation — certaines personnes ne la font pas, vous savez. J'habite chez Miss Polly Harrington. Où habitez-vous ? »

— Nulle part.

— Nulle part ! Mais ce n'est pas possible — tout le monde habite quelque part », affirma Pollyanna.

« Eh bien, pas moi — en ce moment. Je cherche un nouvel endroit.

— Oh ! Où se trouve-t-il ? »

Le garçon la regarda avec mépris.

« Sotte ! Comme si j'allais le chercher si je savais où il est ! »

Pollyanna releva un peu la tête. Ce garçon n'était pas très gentil, et elle n'aimait pas qu'on la traitât de « sotte ». Tout de même, c'était quelqu'un qui n'était pas... vieux.

« Où habitez-vous — auparavant ? » demanda-t-elle.

« Eh bien, vous êtes rudement forte pour poser des questions ! » soupira le garçon avec impatience.

« Il faut bien que je le sois, répondit calmement Pollyanna, autrement je ne pourrais rien apprendre à votre sujet. Si vous parliez davantage, je ne parlerais pas autant. »

Le garçon eut un rire bref. C'était un rire embarrassé, pas tout à fait volontaire ; mais son visage parut un peu plus agréable lorsqu'il reprit la parole.

« Bon, d'accord — voilà ! J'm'appelle Jimmy Bean, et j'ai dix ans, bientôt onze. L'année dernière, je suis venu vivre à l'orphelinat ; mais ils ont tant de gamins qu'il reste pas beaucoup de place pour moi, et puis j'crois pas qu'ils aient jamais vraiment voulu de moi. Alors je suis parti. Je vais vivre ailleurs — mais j'ai pas encore trouvé l'endroit. J'*aimerais* avoir une maison — une maison ordinaire, vous savez, avec une mère dedans au lieu d'une directrice. Quand on a une maison, on a des gens à soi ; et moi, j'ai plus eu personne depuis que... papa est mort. Alors je cherche. J'ai essayé quatre maisons, mais... ils ont pas voulu de moi — même si j'ai dit que j'travaillerais, bien sûr. Voilà ! C'est tout ce que vous vouliez savoir ? »

La voix du garçon s'était légèrement brisée durant les deux dernières phrases.

« Mais quelle honte ! » s'écria Pollyanna avec compassion. « Et personne ne vous a voulu ? Oh ! là là ! Je sais exactement ce que vous ressentez, parce que, lorsque... lorsque mon père est mort lui aussi, il ne me restait que la Société de secours des dames, jusqu'à ce que tante Polly dise qu'elle me pren... »

Pollyanna s'interrompit brusquement. Une idée merveilleuse commençait à illuminer son visage.

« Oh ! je connais exactement l'endroit qu'il vous faut », s'écria-t-elle. « Tante Polly vous prendra — je sais qu'elle le fera ! Est-ce qu'elle ne m'a pas prise, moi ? Et est-ce qu'elle n'a pas pris Fluffy et Buffy lorsqu'ils n'avaient personne pour les aimer ni aucun endroit où aller ? — et ce ne sont que des chats et des chiens. Oh ! venez, je sais que tante Polly vous prendra ! Vous ne pouvez pas savoir combien elle est bonne et gentille ! »

Le petit visage maigre de Jimmy Bean s'éclaira.

« Pour de vrai ? Elle le ferait ? Moi, j'travaillerais, vous savez, et j'suis vraiment fort ! »

Il retroussa sa manche et découvrit un petit bras osseux.



La rencontre avec Jimmy Bean

« Naturellement qu'elle le ferait ! Mais ma tante Polly est la dame la plus gentille du monde — maintenant que maman est devenue un ange du Ciel. Et il y a des chambres — des quantités », poursuivit-elle en bondissant sur ses pieds et en tirant le garçon par le bras. « C'est une maison terriblement grande. Peut-être, toutefois, ajouta-t-elle avec une légère inquiétude tandis qu'ils se hâtaient, peut-être serez-vous obligé de dormir d'abord dans la chambre du grenier. C'est ce que j'ai fait au début. Mais il y a maintenant des moustiquaires, de sorte qu'il n'y fait plus si chaud ; et les mouches ne peuvent plus entrer non plus pour transporter sur leurs pattes les choses pleines de germes. Vous saviez cela ? C'est absolument merveilleux ! Peut-être qu'elle vous laissera lire le livre si vous êtes sage — je veux dire, si vous êtes méchant. Et vous avez aussi des taches de rousseur », ajouta-t-elle après un regard critique, « de sorte que vous serez heureux qu'il n'y ait pas de miroir ; et le tableau du dehors est plus beau que n'importe quel tableau accroché au mur, alors je suis certaine que vous ne serez pas du tout gêné de dormir dans cette chambre », acheva Pollyanna, découvrant soudain qu'elle avait besoin du reste de son souffle pour autre chose que parler.

« Bon sang ! » s'exclama brièvement Jimmy Bean, sans bien comprendre, mais avec admiration. Puis il ajouta : « J'aurais pas cru que quelqu'un capable de parler comme ça en courant ait besoin de poser des questions pour remplir le temps ! »

Pollyanna rit.

« Eh bien, en tout cas, vous pouvez être heureux de cela, répliqua-t-elle ; parce que, quand *je* parle, *vous* n'avez pas besoin de le faire ! »

Lorsqu'ils atteignirent la maison, Pollyanna conduisit sans hésiter son compagnon directement en présence de sa tante stupéfaite.

« Oh ! Tante Polly, s'écria-t-elle, triomphante, regardez un peu ! J'ai quelque chose d'encore bien plus agréable que Fluffy et Buffy à vous faire élever. C'est un véritable garçon vivant. Il ne sera pas du tout gêné de dormir d'abord dans le grenier, vous savez, et il dit qu'il travaillera ;

mais je crois que j'aurai besoin de lui la plupart du temps pour jouer avec moi. »

Miss Polly devint blanche, puis très rouge. Elle ne comprenait pas tout à fait ; mais elle crut en comprendre suffisamment.

« Pollyanna, que signifie ceci ? Qui est ce petit garçon sale ? Où l'avez-vous trouvé ? » demanda-t-elle sèchement.

Le « petit garçon sale » recula d'un pas et regarda en direction de la porte. Pollyanna éclata d'un rire joyeux.

« Voilà que j'ai oublié de vous dire son nom ! Je suis aussi mauvaise que l'Homme. Et il est sale lui aussi, n'est-ce pas ? — je veux dire le garçon — exactement comme Fluffy et Buffy lorsqu'on vous les a confiés. Mais je suis certaine qu'un bon lavage l'améliorera, comme eux, et... Oh ! j'avais encore presque oublié », s'interrompt-elle en riant. « Voici Jimmy Bean, Tante Polly.

— Eh bien, que fait-il ici ?

— Mais, Tante Polly, je viens de vous l'expliquer ! »

Les yeux de Pollyanna s'agrandirent de surprise.

« Il est pour vous. Je l'ai ramené — afin qu'il puisse vivre ici, vous savez. Il veut une maison et des gens à lui. Je lui ai raconté combien vous aviez été bonne envers moi, envers Fluffy et envers Buffy, et que je savais que vous le seriez aussi envers lui, puisqu'il est naturellement encore plus agréable que les chats et les chiens. »

Miss Polly se laissa retomber dans son fauteuil et porta une main tremblante à sa gorge. L'ancien sentiment d'impuissance menaçait de nouveau de la submerger. Au prix d'un effort visible, toutefois, elle se redressa brusquement.

« Cela suffit, Pollyanna. C'est de loin la chose la plus absurde que vous ayez faite jusqu'ici. Comme si les chats errants et les chiens galeux n'étaient pas déjà assez pénibles, il faut que vous rameniez aussi de la rue de petits mendiants en haillons qui... »

Le garçon eut un brusque mouvement. Ses yeux lancèrent un éclair et son menton se releva. En deux enjambées de ses robustes petites jambes, il se planta courageusement devant Miss Polly.

« J’suis pas un mendiant, m’dame, et j’veux rien de vous. J’comptais travailler, bien sûr, pour gagner ma nourriture et mon logement. Je serais pas venu dans votre vieille maison, de toute façon, si cette fille m’y avait pas obligé, en me racontant que vous étiez si bonne et si gentille que vous mourriez d’envie de me prendre. Voilà ! »

Il fit volte-face et sortit d’un pas majestueux, avec une dignité qui aurait été ridicule si elle n’avait été si pitoyable.

« Oh ! Tante Polly », dit Pollyanna d’une voix étranglée. « Mais je pensais que vous seriez *heureuse* de l’avoir ici ! J’aurais vraiment pensé que vous seriez heureuse... »

Miss Polly leva la main en un geste impérieux qui commandait le silence. Les nerfs de Miss Polly venaient enfin de céder. Les mots « bonne et gentille » prononcés par le garçon résonnaient encore à ses oreilles, et elle savait que l’ancien sentiment d’impuissance était presque revenu. Pourtant, elle rassembla ses forces grâce au dernier reste de sa volonté.

« Pollyanna, cria-t-elle sèchement, *voulez-vous* cesser d’employer sans arrêt cet éternel mot “heureuse” ! “Heureuse” — “heureuse” — “heureuse”, du matin jusqu’au soir, au point que je crois que je vais devenir folle ! »

Sous le coup de la stupéfaction, Pollyanna en resta bouche bée.

« Mais, Tante Polly, souffla-t-elle, j’aurais pensé que vous seriez heureuse que je sois heu... Oh ! »

Elle s’interrompit, plaqua la main sur sa bouche et sortit de la pièce en courant, sans voir où elle allait.

Avant que le garçon eût atteint le bout de l’allée, Pollyanna le rattrapa.

« Garçon ! Garçon ! Jimmy Bean, je veux que vous sachiez combien... combien je suis désolée », s'écria-t-elle, hors d'haleine, en posant une main sur son bras pour le retenir.

« Désolée, rien du tout ! J'vous reproche rien », répondit le garçon d'un ton sombre. « Mais j'suis pas un mendiant ! » ajouta-t-il avec un brusque élan de fierté.

« Naturellement que vous ne l'êtes pas ! Mais vous ne devez pas en vouloir à tante », supplia Pollyanna. « Après tout, je n'ai probablement pas fait correctement les présentations ; et je crois que je ne lui ai pas beaucoup expliqué qui vous étiez. Elle est vraiment bonne et gentille — elle l'a toujours été ; mais je n'ai probablement pas su lui raconter comme il fallait. J'aimerais tellement pouvoir trouver un endroit pour vous ! »

Le garçon haussa les épaules et se détourna à demi.

« Laissez tomber. J'crois que j'peux en trouver un moi-même. J'suis pas un mendiant, vous savez. »

Pollyanna fronça les sourcils en réfléchissant. Soudain, elle se retourna, le visage illuminé.

« Dites, je vais vous expliquer ce que *je vais* faire ! La Société de secours des dames se réunit cet après-midi. J'ai entendu tante Polly le dire. Je leur exposerai votre cas. C'est toujours ce que faisait père lorsqu'il voulait quelque chose — pour instruire les païens ou acheter de nouveaux tapis, vous savez. »

Le garçon se retourna avec véhémence.

« Eh bien, j'suis ni un païen ni un tapis neuf. Et puis... qu'est-ce que c'est, une Société de secours des dames ? »

Pollyanna le regarda avec une réprobation consternée.

« Mais, Jimmy Bean, où avez-vous bien pu être élevé — pour ne pas savoir ce qu'est une Société de secours des dames !

— Bon, d'accord — si vous voulez pas le dire », grogna le garçon en se détournant et en recommençant à marcher d'un air indifférent.

Pollyanna bondit aussitôt à ses côtés.

« C'est... c'est... mais enfin, c'est simplement un groupe de dames qui se réunissent, cousent, organisent des soupers, récoltent de l'argent et... et parlent ; voilà ce qu'est une Société de secours. Elles sont terriblement bonnes — du moins, la plupart des miennes l'étaient, chez moi. Je n'ai pas encore vu celles d'ici, mais elles sont toujours bonnes, je suppose. Je vais leur parler de vous cet après-midi. »

Le garçon se retourna de nouveau avec colère.

« Certainement pas ! Vous croyez peut-être que je vais rester là à écouter *tout un tas* de femmes me traiter de mendiant, au lieu d'*une seule* ! Certainement pas !

— Oh ! mais vous ne seriez pas présent », argumenta vivement Pollyanna. « Naturellement, j'irais toute seule leur raconter.

— Vous le feriez ?

— Oui ; et cette fois, je le raconterais mieux », poursuivit rapidement Pollyanna, qui avait aussitôt aperçu que le garçon semblait fléchir sur le visage du garçon. « Et je sais qu'il y en aurait parmi elles qui seraient heureuses de vous donner une maison.

— Je travaillerais — oubliez pas de le dire », recommanda le garçon.

« Naturellement », promit Pollyanna avec bonheur, certaine désormais d'avoir gagné la partie. « Alors je vous donnerai la réponse demain.

— Où ça ?

— Au bord de la route — là où je vous ai trouvé aujourd'hui ; près de la maison de Mrs. Snow.

— D'accord. J'y serai. »

Le garçon s'arrêta, puis reprit lentement :

« Peut-être que j'ferais mieux de retourner à l'orphelinat pour cette nuit. Voyez-vous, j'ai pas d'autre endroit où dormir ; et... et je suis parti seulement ce matin. Je me suis sauvé. J'leur ai pas dit que je reviendrais pas, autrement ils auraient prétendu que j'avais pas le droit de partir —

même si je pense qu'ils se feront aucun souci si je reviens pas un jour ou l'autre. C'est pas comme des *gens À soi*, vous savez. Ils s'en *fichent* !

— Je sais », acquiesça Pollyanna, les yeux pleins de compréhension. « Mais je suis certaine que, lorsque je vous verrai demain, j'aurai trouvé pour vous une maison tout à fait ordinaire et des gens qui se soucieront de vous. Au revoir ! » lança-t-elle gaiement en se retournant vers la maison.

À cet instant, dans la fenêtre du salon, Miss Polly, qui observait les deux enfants, suivit le garçon d'un regard sombre jusqu'à ce qu'un tournant de la route le dérobat à sa vue. Puis elle soupira, se retourna et monta lentement l'escalier — or Miss Polly ne se mouvait pas d'ordinaire avec cette lassitude. À ses oreilles résonnait encore le méprisant « vous étiez si bonne et si gentille » du garçon. Un étrange sentiment de désolation lui pesait sur le cœur — comme si quelque chose avait été perdu.



CHAPITRE XII — DEVANT LA SOCIÉTÉ DE SECOURS DES DAMES



Le dîner, qui était servi à midi dans la demeure Harrington, fut un repas silencieux le jour où se réunissait la Société de secours. Pollyanna essaya bien de parler ; mais elle n'y réussit guère, principalement parce qu'à quatre reprises elle fut obligée d'ravaler à quatre reprises le mot « heureuse » qui allait lui échapper, rougissant de confusion. La cinquième fois, Miss Polly secoua la tête avec lassitude.

« Allons, allons, mon enfant, dites-le si vous le souhaitez, soupira-t-elle. Je préfère encore que vous le disiez plutôt que de vous voir faire tout ce tapage pour l'éviter. »

Le petit visage crispé de Pollyanna s'éclaira.

« Oh ! merci. J'ai peur que ce soit très difficile — de ne pas le dire. Voyez-vous, je joue depuis si longtemps.

— Vous... quoi ? » demanda tante Polly.

« Je joue — au jeu, vous savez, celui que père... »

Pollyanna s'interrompit en rougissant jusqu'aux oreilles de se retrouver si vite sur un terrain interdit.

Tante Polly fronça les sourcils et ne répondit pas. Le reste du repas se déroula en silence.

Un peu plus tard, Pollyanna ne fut pas mécontente d'entendre tante Polly annoncer par téléphone à la femme du pasteur qu'elle n'assisterait pas à la réunion de la Société de secours cet après-midi-là, à cause d'un mal de tête. Lorsque tante Polly monta dans sa chambre et referma la porte, Pollyanna essaya d'être désolée de ce mal de tête ; mais elle ne put s'empêcher d'être heureuse que sa tante ne dût pas être présente cet après-midi-là, lorsqu'elle exposerait le cas de Jimmy Bean à la Société de secours. Elle ne pouvait oublier que tante Polly avait appelé Jimmy Bean

un petit mendiant ; et elle ne voulait pas que tante Polly le qualifiât ainsi — devant les dames de la Société de secours.

Pollyanna savait que la Société se réunissait à deux heures dans la chapelle voisine de l'église, à moins d'un demi-mile de la maison. Elle calcula donc son départ de manière à arriver un peu avant trois heures.

« Je veux qu'elles soient toutes présentes, se dit-elle ; autrement, celle qui manquerait pourrait justement être celle qui désirerait donner une maison à Jimmy Bean ; et, naturellement, deux heures finit toujours par vouloir dire trois heures — pour les dames de la Société de secours. »

Calmement, mais avec une assurance courageuse, Pollyanna gravit les marches de la chapelle, poussa la porte et entra dans le vestibule. Un doux brouhaha de bavardages et de rires féminins lui parvint de la grande salle. Après une très courte hésitation, Pollyanna poussa l'une des portes intérieures.

Les conversations cessèrent, laissant place à un silence surpris. Pollyanna s'avança avec une légère timidité. Maintenant que l'instant était venu, elle se sentait plus réservée qu'à l'ordinaire. Après tout, ces visages à demi étrangers et à demi familiers qui l'entouraient n'étaient pas ceux de sa chère Société de secours.

« Bonjour, mesdames de la Société de secours », balbutia-t-elle poliment. « Je suis Pollyanna Whittier. Je... je suppose que certaines d'entre vous me connaissent peut-être ; en tout cas, moi, je *vous* connais — seulement je ne vous connais pas toutes réunies ainsi. »

Le silence était à présent presque palpable. Certaines dames connaissaient effectivement cette nièce assez extraordinaire de leur collègue, et presque toutes avaient entendu parler d'elle ; mais aucune ne trouva quoi que ce fût à dire sur le moment.

« Je... je suis venue... vous exposer le cas », balbutia Pollyanna après un instant, reprenant inconsciemment la formule habituelle de son père.

Un léger bruissement parcourut l'assemblée.

« Est-ce... est-ce votre tante qui vous envoie, ma chère ? » demanda Mrs. Ford, la femme du pasteur.

Pollyanna rougit un peu.

« Oh non. Je suis venue toute seule. Voyez-vous, j'ai l'habitude des Sociétés de secours des dames. C'est une Société de secours qui m'a élevée — avec père. »

Quelqu'un eut un petit rire nerveux, et la femme du pasteur fronça les sourcils.

« Oui, ma chère. De quoi s'agit-il ?

— Eh bien, c'est... c'est Jimmy Bean », soupira Pollyanna. « Il n'a pas de maison, sauf celle de l'orphelinat ; et ils sont au complet, et puis il pense qu'ils ne veulent pas de lui. Alors il en cherche une autre. Il en veut une du genre ordinaire, avec une mère au lieu d'une directrice — des gens à lui, vous savez, qui se soucieront de lui. Il a dix ans, bientôt onze. J'ai pensé que l'une de vous aimerait peut-être l'avoir — pour qu'il vive auprès d'elle, vous savez.

— Eh bien, en voilà une chose ! » murmura une voix, rompant le silence stupéfait qui suivit les paroles de Pollyanna.

Avec anxiété, Pollyanna promena son regard sur le cercle des visages.

« Oh ! j'ai oublié de le dire : il travaillera », ajouta-t-elle avec empressement.

Il y eut encore un silence ; puis une ou deux femmes commencèrent à l'interroger d'un ton froid. Au bout d'un moment, toutes connurent l'histoire et se mirent à en discuter entre elles avec animation — et sans grande aménité.

Pollyanna écoutait avec une inquiétude croissante. Elle ne comprenait pas certaines paroles. Elle finit toutefois par saisir qu'aucune femme présente n'avait une maison à lui donner, bien que chacune semblât penser que plusieurs autres pourraient le prendre, puisque certaines n'avaient pas déjà de petit garçon chez elles. Mais aucune ne consentit elle-même à l'accueillir. Elle entendit alors la femme du

pasteur proposer timidement qu'en tant que société elles pussent peut-être se charger de son entretien et de son éducation, au lieu d'envoyer cette année une aussi forte somme aux petits garçons de la lointaine Inde.

Beaucoup de dames parlèrent alors, plusieurs à la fois, et d'un ton encore plus fort et plus déplaisant qu'auparavant. Leur Société, apprit Pollyanna, était réputée pour son offrande aux missions hindoues ; plusieurs déclarèrent qu'elles mourraient de honte si la somme était moins élevée cette année.

Une fois encore, Pollyanna pensa avoir mal compris. Les dames donnaient presque l'impression de se soucier moins de ce que l'argent permettrait d'*accomplir* que de voir la somme inscrite en regard du nom de leur Société, dans un certain « rapport », « arriver en tête de la liste ». Naturellement, elles ne pouvaient pas vouloir dire cela !

Tout était si confus et si peu agréable que Pollyanna fut soulagée de se retrouver dehors, dans l'air doux et silencieux. Elle était néanmoins très triste : il ne serait ni facile ni joyeux d'annoncer le lendemain à Jimmy Bean que la Société de secours préférerait consacrer tout son argent aux petits garçons de l'Inde plutôt que d'en réserver une partie pour un enfant de sa propre ville — car cela ne lui vaudrait « aucun crédit dans le rapport », selon la grande dame aux lunettes.

« Ce n'est pas que ce ne soit pas bien, naturellement, d'envoyer de l'argent aux païens, et je ne voudrais pas qu'elles n'en envoient *pas du tout* », soupira Pollyanna en cheminant tristement. « Mais elles se comportaient comme si les petits garçons d'*ici* n'avaient aucune importance — seulement ceux qui sont très loin. Pourtant, j'aurais pensé qu'elles préféreraient voir Jimmy Bean grandir — plutôt qu'un simple rapport ! »



CHAPITRE XIII — DANS LES BOIS DE PENDLETON



En quittant la chapelle, Pollyanna ne prit pas le chemin de la maison. Elle prit plutôt la direction de la colline de Pendleton. La journée avait été pénible, bien qu'elle fût « une journée de vacances » — ainsi appelait-elle les rares jours où elle n'avait ni leçon de couture ni leçon de cuisine —, et Pollyanna était certaine que rien ne lui ferait autant de bien qu'une promenade dans le calme verdoyant des bois de Pendleton. Elle gravit donc la colline de Pendleton d'un pas régulier, malgré la chaleur du soleil dans son dos.

« De toute façon, je ne suis pas obligée d'être rentrée avant cinq heures et demie, se disait-elle ; et ce sera tellement plus agréable de faire le détour par les bois, même si je dois monter pour y arriver. »

Pollyanna savait par expérience combien les bois de Pendleton étaient beaux. Ce jour-là pourtant, ils lui parurent plus enchanteurs que jamais, malgré la déception causée par ce qu'elle devrait annoncer le lendemain à Jimmy Bean.

« J'aimerais qu'elles soient ici — toutes ces dames qui parlaient si fort », soupira Pollyanna en levant les yeux vers les taches d'un bleu éclatant qui apparaissaient entre le vert ensoleillé des cimes. « En tout cas, si elles étaient ici, je suis certaine qu'elles changeraient d'avis et prendraient Jimmy Bean pour leur petit garçon », conclut-elle, fermement convaincue, mais incapable d'en donner la raison, même à elle-même.

Soudain, Pollyanna releva la tête et écouta. Un chien venait d'aboyer quelque part devant elle. Un instant plus tard, il déboula vers elle, toujours en aboyant.

« Bonjour, petit chien — bonjour ! »

Pollyanna claquait des doigts à son intention et scruta le chemin dans l'attente. Elle était certaine d'avoir déjà vu ce chien. Il accompagnait

alors l'Homme, Mr. John Pendleton. Elle espérait l'apercevoir à présent. Elle observa avec impatience pendant plusieurs minutes, mais il ne parut pas. Elle reporta donc son attention sur le chien.

Même Pollyanna pouvait voir qu'il se comportait étrangement. Il aboyait toujours, poussant de petits jappements courts et aigus, comme s'il était alarmé. Il courait également en avant et en arrière sur le chemin. Ils atteignirent bientôt un sentier latéral ; le petit chien s'y précipita à toute vitesse, puis revint aussitôt, gémissant et aboyant.

« Oh ! Ce n'est pas le chemin de la maison », dit Pollyanna en riant, qui continuait à suivre l'allée principale.

Le petit chien semblait maintenant frénétique. Il courait sans cesse entre Pollyanna et le sentier latéral, aboyant et gémissant pitoyablement. Chaque frémissement de son petit corps brun, chaque regard de ses yeux bruns suppliants exprimaient un appel — un appel si éloquent que Pollyanna finit par comprendre, se détourna et le suivit.

Le petit chien fila désormais droit devant lui avec une ardeur folle ; et Pollyanna ne tarda pas à découvrir la raison de toute cette agitation : un homme était étendu sans mouvement au pied d'un escarpement rocheux, à quelques mètres du sentier.



John Pendleton blessé au pied de la corniche du Petit-Aigle

Une brindille craqua sèchement sous le pied de Pollyanna, et l'homme tourna la tête. Avec un cri de consternation, elle courut jusqu'à lui.

« Mr. Pendleton ! Oh ! êtes-vous blessé ? »

— Blessé ? Oh non ! Je fais simplement la sieste au soleil », répliqua l'homme avec irritation. « Écoutez, qu'est-ce que vous savez ? Qu'est-ce que vous êtes capable de faire ? Avez-vous un peu de bon sens ? »

Pollyanna eut un petit hoquet de surprise mais, comme elle en avait l'habitude, répondit littéralement aux questions, l'une après l'autre.

« Eh bien, Mr. Pendleton, je... je ne sais pas énormément de choses et je ne suis pas capable d'en faire beaucoup ; mais presque toutes les dames de la Société de secours, sauf Mrs. Rawson, disaient que j'avais beaucoup de bon sens. Je les ai entendues le dire un jour — seulement elles ne savaient pas que je les entendais. »

L'homme sourit d'un air sombre.

« Allons, allons, petite, je vous demande pardon ; c'est seulement cette maudite jambe. Maintenant, écoutez. »

Il s'interrompit et, non sans peine, glissa la main dans la poche de son pantalon pour en tirer un trousseau de clefs. Il en isola une entre le pouce et l'index.

« En suivant ce chemin tout droit, à environ cinq minutes de marche, vous trouverez ma maison. Cette clef ouvre la porte latérale sous la porte cochère. Savez-vous ce qu'est une porte cochère ? »

— Oh oui, monsieur. Tante Polly en a une, surmontée d'un jardin d'hiver. C'est le toit sur lequel j'ai dormi — seulement je n'ai pas vraiment dormi, vous savez. Ils m'ont trouvée.

— Hein ? Oh ! Bien. Une fois dans la maison, traversez le vestibule et le couloir, puis allez droit jusqu'à la porte du fond. Sur le grand bureau plat au milieu de la pièce, vous trouverez un téléphone. Savez-vous vous servir d'un téléphone ?

— Oh oui, monsieur ! Une fois, lorsque tante Polly...

— Laissez tante Polly de côté pour l’instant », coupa l’homme en fronçant les sourcils tandis qu’il essayait de déplacer légèrement son corps.

« Cherchez le numéro du Dr. Thomas Chilton sur la fiche que vous trouverez quelque part dans les environs — elle devrait être suspendue au crochet, sur le côté, mais elle ne le sera probablement pas. Vous savez reconnaître une liste téléphonique quand vous en voyez une, je suppose !

— Oh oui, monsieur ! J’adore celle de tante Polly. Il y a tant de noms étranges, et...

— Dites au Dr. Chilton que John Pendleton se trouve au pied de la corniche du Petit-Aigle, dans les bois de Pendleton, avec une jambe cassée, et qu’il doit venir immédiatement avec une civière et deux hommes. Il saura ce qu’il faut faire en plus de cela. Dites-lui de suivre le sentier depuis la maison.

— Une jambe cassée ? Oh ! Mr. Pendleton, comme c’est absolument affreux ! » s’écria Pollyanna en frissonnant. « Mais je suis si heureuse d’être venue ! Est-ce que *je* ne pourrais pas...

— Si, vous le pourriez — mais manifestement vous ne le ferez pas ! *Voulez-vous aller faire ce que je vous demande et cesser de parler ?* » gémit faiblement l’homme.

Avec un petit cri étranglé de sanglots, Pollyanna partit.

Cette fois, elle ne s’arrêta pas pour regarder les taches de ciel bleu entre les cimes ensoleillées. Elle garda les yeux fixés sur le sol afin de s’assurer qu’aucune brindille ni aucune pierre ne ferait trébucher ses pieds pressés.

Elle ne tarda pas à apercevoir la maison. Elle l’avait déjà vue auparavant, mais jamais d’aussi près. Elle fut presque intimidée par la masse imposante du vaste édifice de pierre grise, avec ses vérandas à colonnes et son entrée solennelle. Elle ne s’arrêta pourtant qu’un instant, traversa à toute vitesse la grande pelouse négligée, contourna la

maison et atteignit la porte latérale sous la porte cochère. Ses doigts, raidis pour avoir serré si fort le trousseau de clefs, n'étaient guère habiles à tourner la clef dans la serrure ; mais enfin la lourde porte sculptée pivota lentement sur ses gonds.

Pollyanna retint son souffle. Malgré son impatience, elle s'arrêta un instant et regarda avec appréhension par-delà le vestibule, vers le large couloir sombre qui s'étendait derrière, l'esprit en tumulte. C'était la maison de John Pendleton ; la maison du mystère ; celle dans laquelle personne, sauf son maître, n'entrait jamais ; celle qui abritait quelque part... un squelette. Et elle, Pollyanna, était censée pénétrer seule dans ces pièces terrifiantes et téléphoner au médecin pour lui annoncer que le maître de la maison gisait à présent...

Avec un petit cri, Pollyanna, sans regarder ni à droite ni à gauche, traversa presque en courant le couloir, atteignit la porte du fond et l'ouvrit.

La pièce était vaste et sombre, garnie comme le couloir de bois foncé et de lourdes tentures ; mais, par la fenêtre occidentale, le soleil lançait sur le plancher un long rayon d'or, faisait briller d'un éclat mat les chenets de cuivre ternis dans la cheminée et touchait le nickel du téléphone posé sur le grand bureau au milieu de la pièce. C'est vers ce bureau que Pollyanna se dirigea à pas rapides, presque sur la pointe des pieds.

La liste téléphonique n'était pas suspendue à son crochet ; elle se trouvait par terre. Pollyanna la ramassa, fit descendre son index tremblant parmi les noms commençant par C jusqu'à « Chilton » et parvint enfin à joindre Dr. Chilton lui-même au bout du fil. D'une voix tremblante, elle transmit son message et répondit aux questions brèves et précises du médecin. Puis elle raccrocha et poussa un long soupir de soulagement.

Pollyanna ne jeta qu'un rapide coup d'œil autour d'elle ; puis, avec dans les yeux une vision confuse de tentures cramoisies, de murs

couverts de livres, d'un plancher encombré, d'un bureau en désordre, d'innombrables portes fermées — dont chacune pouvait dissimuler un squelette — et, partout, de la poussière, encore de la poussière, elle s'enfuit à travers le couloir jusqu'à la grande porte sculptée qu'elle avait laissée entrouverte.

Dans un délai qui parut incroyablement bref même à l'homme blessé, Pollyanna fut de retour dans les bois, à ses côtés.

« Eh bien, quel est le problème ? Vous n'avez pas réussi à entrer ? » exigea-t-il.

Pollyanna ouvrit de grands yeux.

« Mais naturellement que j'ai réussi ! Je suis *ici* », répondit-elle. « Comme si je pouvais être ici sans être entrée ! Et le médecin viendra aussi vite que possible avec les hommes et toutes les choses nécessaires. Il a dit qu'il savait exactement où vous vous trouviez, alors je ne suis pas restée pour lui montrer. Je voulais être auprès de vous.

— Vraiment ? » sourit sombrement l'homme. « Eh bien, je ne peux pas dire que j'admire vos goûts. Vous pourriez, me semble-t-il, trouver une compagnie plus agréable.

— Vous voulez dire... parce que vous êtes si... grognon ?

— Merci de votre franchise. Oui. »

Pollyanna eut un petit rire.

« Mais vous êtes seulement grognon *au-dehors* — vous ne l'êtes pas du tout au-dedans !

— Vraiment ! Et comment le savez-vous ? » demanda l'homme en essayant de modifier la position de sa tête sans bouger le reste de son corps.

« De toutes sortes de façons ; par exemple... par la façon dont vous vous comportez avec le chien », ajouta-t-elle en montrant la longue main mince qui reposait sur la tête lisse de l'animal, tout près de lui. « C'est étrange comme les chiens et les chats connaissent mieux le

dedans des gens que les autres personnes, n'est-ce pas ? Dites, je vais tenir votre tête », acheva-t-elle brusquement.

L'homme tressaillit plusieurs fois et gémit doucement pendant le déplacement ; mais, en définitive, les genoux de Pollyanna offrirent un appui bien plus confortable pour le creux rocheux sur lequel sa tête reposait auparavant.

« Oui, c'est... mieux », murmura-t-il faiblement.

Il ne parla plus pendant un long moment. Pollyanna, qui observait son visage, se demanda s'il dormait. Elle ne le pensait pas. Il semblait serrer les lèvres pour empêcher des gémissements de douleur de s'en échapper. Pollyanna elle-même faillit pleurer tout haut en regardant ce corps grand et puissant étendu là, si impuissant. Une main, les doigts crispés, reposait à l'écart, immobile. L'autre, ouverte sans force, demeurait sur la tête du chien. Le chien, les yeux, pleins d'inquiétude et d'espoir, fixés sur le visage de son maître, restait immobile lui aussi.

Les minutes passèrent l'une après l'autre. Le soleil descendit dans l'ouest et les ombres devinrent plus profondes sous les arbres. Pollyanna se tenait si tranquille qu'elle semblait à peine respirer. Un oiseau se posa sans crainte à portée de sa main, et un écureuil agita sa queue touffue sur une branche presque sous son nez — tout en gardant constamment ses petits yeux vifs fixés sur le chien immobile.

Enfin, le chien dressa les oreilles et gémit doucement ; puis il poussa un aboiement court et aigu. L'instant d'après, Pollyanna entendit des voix. Très bientôt apparurent ceux à qui elles appartenaient : trois hommes portant une civière et leur matériel.

Le plus grand du groupe — un homme rasé de près, aux yeux bienveillants, que Pollyanna connaissait de vue comme le Dr. Chilton — s'avança gaiement.

« Eh bien, jeune demoiselle, vous jouez à l'infirmière ?

— Oh non, monsieur », répondit Pollyanna en souriant. « J'ai seulement tenu sa tête — je ne lui ai pas donné la moindre goutte de médicament. Mais je suis heureuse d'avoir été ici.

— Moi aussi », acquiesça le médecin en reportant toute son attention sur le blessé.



CHAPITRE XIV — UNE SIMPLE QUESTION DE GELÉE



Le soir de l'accident de John Pendleton, Pollyanna arriva un peu en retard pour le souper ; mais, par bonheur, elle échappa à toute réprimande.

Nancy vint à sa rencontre à la porte.

« Eh bien, je suis heureuse de vous revoir de mes deux yeux », soupira-t-elle avec un soulagement évident. « Il est six heures et demie !

— Je le sais », reconnut Pollyanna avec inquiétude ; « mais ce n'est pas ma faute — vraiment. Et je ne crois même pas que tante Polly dira que ce l'est.

— Elle n'en aura pas l'occasion », répondit Nancy avec une immense satisfaction. « Elle est partie.

— Partie ! » suffoqua Pollyanna. « Vous ne voulez pas dire que je l'ai chassée ? »

Dans son esprit défilèrent alors, avec remords, les souvenirs de la matinée : le garçon, le chat et le chien dont on ne voulait pas, le mot « heureuse » mal accueilli, et le nom interdit de son père qui revenait toujours sur sa petite langue oublieuse.

« Oh ! je ne l'ai pas chassée ?

— Certainement pas », railla Nancy. « Sa cousine est morte brusquement à Boston, et elle a dû partir. Elle a reçu un de ces télégrammes jaunes après votre départ cet après-midi, et elle reviendra pas avant trois jours. Maintenant, je crois bien que nous sommes heureuses. Nous allons tenir la maison ensemble, vous et moi, pendant tout ce temps. Oui, nous allons le faire ! »

Pollyanna parut choquée.

« Heureuses ! Oh ! Nancy, alors qu'il s'agit d'un enterrement ?

— Oh ! mais c'est pas de l'enterrement que je suis heureuse, Miss Pollyanna. C'est... »

Nancy s'interrompit brusquement. Une lueur malicieuse passa dans ses yeux.

« Mais, Miss Pollyanna, comme si c'était pas vous qui m'aviez appris le jeu de la joie », lui reprocha-t-elle gravement.

Pollyanna plissa le front avec perplexité.

« Je n'y peux rien, Nancy, protesta-t-elle en secouant la tête. Il doit exister certaines choses auxquelles il n'est pas juste d'appliquer le jeu — et je suis certaine que les enterrements en font partie. Il n'y a aucune raison de se réjouir d'un enterrement. »

Nancy gloussa.

« On peut être heureuse que ce soit pas le nôtre », observa-t-elle avec modestie.

Mais Pollyanna ne l'entendit pas. Elle avait commencé à raconter l'accident ; et, un instant plus tard, Nancy l'écoutait, bouche bée.

Le lendemain après-midi, à l'endroit convenu, Pollyanna retrouva Jimmy Bean. Comme on pouvait naturellement s'y attendre, Jimmy manifesta une vive déception en apprenant que la Société de secours des dames préférait à lui un petit garçon de l'Inde.

« Eh bien, c'est peut-être naturel », soupira-t-il. « Les choses qu'on connaît pas ont toujours l'air plus belles que celles qu'on connaît, comme la pomme de terre de l'autre côté de l'assiette paraît toujours la plus grosse. Mais j'aimerais paraître aussi intéressant à quelqu'un qui habite très loin. Ce serait pas merveilleux si quelqu'un, en Inde, *voulait de moi* ? »

Pollyanna battit des mains.

« Mais naturellement ! Voilà exactement ce qu'il faut, Jimmy ! J'écrirai à mes dames de la Société de secours pour leur parler de vous. Elles ne sont pas en Inde ; elles sont seulement dans l'Ouest — mais c'est tout de même terriblement loin. Vous le penseriez, je suppose, si vous aviez fait tout le voyage jusqu'ici comme moi ! »

Le visage de Jimmy s'éclaira.

« Vous croyez qu'elles voudraient... vraiment... me prendre ?

— Naturellement ! Est-ce qu'elles ne prennent pas de petits garçons en Inde pour les élever ? Eh bien, cette fois-ci, elles n'auront qu'à faire semblant que vous êtes le petit garçon de l'Inde. Je crois que vous êtes assez loin pour figurer convenablement dans un rapport. Attendez. Je vais leur écrire. J'écirai à Mrs. White. Non, à Mrs. Jones. Mrs. White a le plus d'argent, mais Mrs. Jones donne le plus — ce qui est assez étrange, n'est-ce pas, quand on y pense ? Mais je suis certaine qu'une des dames vous prendra.

— D'accord — mais oubliez pas de dire que j'travaillerai pour payer ma nourriture et mon logement », ajouta Jimmy. « J'suis pas un mendiant, et les affaires sont les affaires, même avec les dames de la Société de secours, je pense. »

Il hésita, puis ajouta :

« Et j'crois que j'ferais mieux de rester encore quelque temps là où je suis — jusqu'à ce que vous ayez une réponse.

— Naturellement », acquiesça énergiquement Pollyanna. « Ainsi, je saurai exactement où vous trouver. Et elles vous prendront — je suis certaine que vous êtes assez loin pour cela. Tante Polly ne m'a-t-elle pas prise... Dites ! » s'interrompit-elle soudain. « *Croyez-vous* que j'étais le petit garçon de l'Inde de tante Polly ?

— Eh bien, si vous êtes pas la gamine la plus étrange ! » répondit Jimmy avec un sourire en s'éloignant.

Environ une semaine après l'accident dans les bois de Pendleton, Pollyanna dit un matin à sa tante :

« Tante Polly, est-ce que cela vous dérangerait énormément si, cette semaine, j'apportais la gelée de pied de veau de Mrs. Snow à quelqu'un d'autre ? Je suis certaine que cela ne dérangerait pas Mrs. Snow — cette fois seulement.

— Mon Dieu, Pollyanna, qu'est-ce que vous inventez encore ? » soupira sa tante. « Vous *êtes* vraiment l'enfant la plus extraordinaire ! »

Pollyanna fronça les sourcils avec une légère inquiétude.

« Tante Polly, s'il vous plaît, qu'est-ce que veut dire "extraordinaire" ? Quand on est *extraordinaire*, on ne peut pas être ordinaire, n'est-ce pas ?

— Certainement pas.

— Oh ! alors tout va bien. Je suis heureuse d'être *extraordinaire* », soupira Pollyanna, le visage éclairci. « Voyez-vous, Mrs. White disait toujours que Mrs. Rawson était une femme très ordinaire — et elle détestait terriblement Mrs. Rawson. Elles étaient toujours en train de se disput... je veux dire, père avait... enfin, je veux dire que *nous* avions davantage de difficultés à maintenir la paix entre elles qu'entre toutes les autres dames », se corrigea Pollyanna, un peu essoufflée par l'effort nécessaire pour naviguer entre la Scylla des anciennes consignes de son père au sujet des querelles de paroisse et la Charybde des ordres actuels de sa tante concernant toute mention de son père.

« Oui, oui ; eh bien, peu importe », intervint tante Polly avec impatience. « Vous parlez sans arrêt, Pollyanna, et, quel que soit le sujet dont nous discutons, vous finissez toujours par revenir à ces dames de la Société de secours !

— Oui, m'dame », répondit gaiement Pollyanna. « Je crois que c'est vrai. Mais voyez-vous, elles ont passé tant de temps à m'élever, et...

— Cela suffira, Pollyanna », interrompit une voix froide. « Maintenant, qu'en est-il de cette gelée ?

— Rien, Tante Polly, vraiment, qui puisse vous déranger, j'en suis certaine. Vous me permettez d'en apporter à *elle*, alors j'ai pensé que vous me permettriez d'en donner à *lui* — cette fois seulement. Voyez-vous, une jambe cassée, ce n'est pas comme... comme une maladie qui dure toute la vie. La sienne ne durera donc pas toujours comme celle de Mrs. Snow, et elle pourra avoir tout le reste après seulement une ou deux fois.

— “Lui” ? “Il” ? “Une jambe cassée” ? De quoi parlez-vous, Pollyanna ? »

Pollyanna la regarda ; puis son visage se détendit.

« Oh ! j’avais oublié. Je suppose que vous ne savez pas. Voyez-vous, cela s’est produit pendant votre absence. C’est le jour même de votre départ que je l’ai trouvé dans les bois ; et j’ai dû ouvrir sa maison, téléphoner aux hommes et au médecin, tenir sa tête et tout le reste. Naturellement, je suis ensuite repartie et je ne l’ai pas revu depuis. Mais, lorsque Nancy a préparé cette semaine la gelée de Mrs. Snow, j’ai pensé qu’il serait tellement gentil de pouvoir la lui apporter à lui, plutôt qu’à elle, rien que cette fois. Tante Polly, est-ce que je peux ?

— Oui, oui, je suppose », consentit Miss Polly d’un ton un peu las.
« Qui avez-vous dit que c’était ?

— L’Homme. Je veux dire Mr. John Pendleton. »

Miss Polly faillit bondir de son fauteuil.

« *John Pendleton* !

— Oui. Nancy m’a appris son nom. Peut-être que vous le connaissez. »

Miss Polly ne répondit pas. Elle demanda plutôt :

« Est-ce que *vous* le connaissez ? »

Pollyanna acquiesça.

« Oh oui. Il me parle et me sourit toujours — maintenant. Il est seulement grognon *au-dehors*, vous savez. Je vais chercher la gelée. Nancy l’avait presque terminée lorsque je suis entrée », acheva Pollyanna, déjà à mi-chemin de la porte.

« Pollyanna, attendez ! »

La voix de Miss Polly était soudain très sévère.

« J’ai changé d’avis. Je préfère que Mrs. Snow reçoive cette gelée aujourd’hui — comme d’habitude. Ce sera tout. Vous pouvez partir maintenant. »

Le visage de Pollyanna s’assombrit.

« Oh ! mais, Tante Polly, *elle* restera malade. Elle pourra toujours être malade et recevoir des choses, vous savez ; tandis que la sienne à lui n'est qu'une jambe cassée, et une jambe cassée ne dure pas — je veux dire, elle ne reste pas cassée. Voilà déjà une semaine qu'il l'a.

— Oui, je m'en souviens. J'ai entendu dire que Mr. John Pendleton avait eu un accident », répondit Miss Polly avec raideur ; « mais... je ne souhaite pas envoyer de gelée à John Pendleton, Pollyanna.

— Je sais, il est grognon — au-dehors », reconnut tristement Pollyanna, « alors je suppose que vous ne l'aimez pas. Mais je ne dirais pas que c'est vous qui l'avez envoyée. Je dirais que c'est moi. Moi, je l'aime bien. Je serais heureuse de lui envoyer de la gelée. »

Miss Polly commença de nouveau à secouer la tête. Puis, soudain, elle s'arrêta et demanda d'une voix étrangement calme :

« Sait-il qui vous... êtes, Pollyanna ? »

La fillette soupira.

« Je ne crois pas. Je lui ai dit mon nom une fois, mais il ne m'appelle jamais ainsi — jamais.

— Sait-il où vous... vivez ?

— Oh non. Je ne le lui ai jamais dit.

— Alors il ne sait pas que vous êtes ma... nièce ?

— Je ne le pense pas. »

Il y eut un instant de silence. Miss Polly regardait Pollyanna avec des yeux qui ne semblaient pas la voir. La fillette, qui passait avec impatience d'un petit pied sur l'autre, poussa un soupir audible. Alors Miss Polly sursauta comme si elle s'éveillait.

« Très bien, Pollyanna, déclara-t-elle enfin, toujours de cette voix singulière si différente de la sienne ; vous pouvez... vous pouvez apporter la gelée à Mr. Pendleton comme un cadeau venant de vous. Mais comprenez bien : je ne l'envoie pas. Veillez surtout à ce qu'il ne pense pas que c'est moi !

— Oui, m'dame — non, m'dame — merci, Tante Polly ! » s'exclama Pollyanna en franchissant la porte comme une flèche.



CHAPITRE XV — DR. CHILTON



La grande bâtisse de pierre grise parut très différente à Pollyanna lors de sa seconde visite à la maison de Mr. John Pendleton. Les fenêtres étaient ouvertes, une femme âgée étendait du linge dans la cour arrière et le cabriolet du médecin se trouvait sous la porte cochère.

Comme la première fois, Pollyanna se rendit à la porte latérale. Cette fois, elle sonna — ses doigts n'étaient pas raidis par la pression d'un trousseau de clefs.

Un petit chien à l'air familier bondit sur les marches pour l'accueillir, mais il s'écoula un moment avant que la femme qui étendait le linge vînt ouvrir.

« S'il vous plaît, j'ai apporté de la gelée de pied de veau pour Mr. Pendleton », dit Pollyanna avec un sourire.

« Merci », dit la femme en tendant la main vers le bol que tenait la fillette. « De la part de qui dois-je dire qu'elle vient ? Et c'est de la gelée de pied de veau ? »

Le médecin, qui entra dans le couloir à cet instant, entendit les paroles de la femme et aperçut la déception sur le visage de Pollyanna. Il s'avança rapidement.

« Ah ! de la gelée de pied de veau ? » demanda-t-il avec cordialité. « Ce sera parfait ! Peut-être aimeriez-vous voir notre malade, n'est-ce pas ? »

— Oh oui, monsieur », répondit Pollyanna, rayonnante.

Obéissant à un signe du médecin, la femme ouvrit aussitôt la marche dans le couloir, bien que son visage exprimât une immense surprise.

Derrière le médecin, un jeune homme — un infirmier diplômé venu de la ville la plus proche — laissa échapper une exclamation inquiète.

« Mais, docteur, Mr. Pendleton n'avait-il pas ordonné qu'on ne laissât entrer... personne ? »

— Oh si », acquiesça tranquillement le médecin. « Mais c'est moi qui donne les ordres maintenant. J'en prends le risque. »

Puis il ajouta sur le ton de la plaisanterie :

« Naturellement, vous ne pouvez pas le savoir ; mais cette petite fille vaut, tous les jours de la semaine, mieux qu'un énorme flacon de fortifiant. Si quelque chose ou quelqu'un peut chasser l'humeur noire de Pendleton cet après-midi, c'est elle. Voilà pourquoi je l'ai fait entrer.

— Qui est-elle ? »

Pendant un très bref instant, le médecin hésita.

« C'est la nièce de l'une de nos habitantes les plus connues. Elle s'appelle Pollyanna Whittier. Je... je ne peux pas dire que je connaisse encore très bien la jeune demoiselle ; mais un grand nombre de mes patients la connaissent — Dieu merci ! »

L'infirmier sourit.

« Vraiment ! Et quels sont les ingrédients particuliers de ce... fortifiant miraculeux ? »

Le médecin secoua la tête.

« Je ne sais pas. D'après ce que je parviens à comprendre, il s'agit d'une faculté irrésistible et inépuisable de se réjouir de tout ce qui arrive ou pourrait arriver. En tout cas, on me répète constamment ses propos singuliers et, autant que je puisse en juger, "être simplement heureuse" en constitue le thème principal. Tout ce que je sais, ajouta-t-il avec un nouveau sourire amusé en sortant sur le perron, c'est que j'aimerais pouvoir la prescrire — et l'acheter — comme une boîte de pilules ; quoique, si beaucoup de personnes comme elle apparaissent dans le monde, vous et moi pourrions aussi bien nous reconvertir dans la mercerie ou le terrassement, car il n'y aurait bientôt plus un sou à gagner dans les soins et la médecine ! »

Il éclata de rire, saisit les rênes et monta dans le cabriolet.

Pendant ce temps, conformément aux ordres du médecin, Pollyanna était conduite aux appartements de John Pendleton.

Son chemin traversait la grande bibliothèque au fond du couloir et, si rapide que fût son passage, Pollyanna vit immédiatement que de grands changements s'y étaient produits. Les murs couverts de livres et les rideaux cramoisis étaient les mêmes ; mais il n'y avait plus aucun objet éparpillé sur le plancher, aucun désordre sur le bureau, et pas même un grain de poussière en vue. La liste du téléphone était suspendue à sa place et les chenets de cuivre avaient été astiqués. L'une des portes mystérieuses se trouvait ouverte, et c'est vers elle que la servante se dirigea. Un instant plus tard, Pollyanna se trouvait dans une chambre somptueusement meublée, tandis que la femme disait d'une voix effrayée :

« S'il vous plaît, monsieur, voici... voici une petite fille avec de la gelée. Le docteur a dit que je devais... que je devais la faire entrer. »

L'instant d'après, Pollyanna se retrouva seule avec un homme à l'air fort grognon, étendu à plat sur le dos dans son lit.

« Écoutez, n'avais-je pas dit... » commença une voix irritée. « Oh ! c'est vous ! »

Elle s'interrompit sans grande amabilité lorsque Pollyanna s'avança vers le lit.

« Oui, monsieur », répondit Pollyanna en souriant. « Oh ! je suis si heureuse qu'ils m'aient laissée entrer ! Voyez-vous, au début, la dame allait presque prendre ma gelée, et j'avais très peur de ne pas pouvoir vous voir du tout. Puis le médecin est arrivé et a dit que je pouvais. N'était-ce pas merveilleux de sa part de me laisser vous rendre visite ? »

Malgré lui, les lèvres de l'homme frémirent en un sourire ; mais il se contenta de répondre :

« Hum !

— Et je vous ai apporté de la gelée, poursuivit Pollyanna ; de la gelée de pied de veau. J'espère que vous l'aimez ? »

Sa voix s'éleva en une intonation interrogative.

« Je n'en ai jamais mangé. »

Le sourire fugitif avait disparu, et le visage de l'homme s'était de nouveau assombri.

Pendant un bref instant, le visage de Pollyanna exprima la déception ; puis il s'éclaira tandis qu'elle posait le bol.

« Vraiment ? Eh bien, si vous n'en avez jamais mangé, vous ne pouvez pas savoir que vous ne l'aimez *pas*, n'est-ce pas ? Après tout, je crois donc que je suis heureuse que vous n'en ayez jamais goûté. Maintenant, si vous saviez...

— Oui, oui ; eh bien, il existe une chose que je sais parfaitement : je suis étendu sur le dos ici même, à cet instant, et je risque d'y rester — jusqu'au Jugement dernier, je suppose. »

Pollyanna parut consternée.

« Oh non ! Cela ne pourrait pas durer jusqu'au Jugement dernier, vous savez, lorsque l'ange Gabriel sonnera de la trompette, à moins qu'il n'arrive plus vite que nous ne le pensons — oh ! naturellement, je sais que la Bible dit qu'il peut arriver plus vite que nous ne le pensons, mais je ne crois pas qu'il arrivera tellement plus vite que si cela se produisait maintenant, et... enfin, naturellement, je crois la Bible ; mais je veux dire que je ne pense pas qu'il arrivera aussi vite qu'il le faudrait pour arriver maintenant, et... »

John Pendleton éclata soudain d'un rire sonore. L'infirmier, qui entra à ce moment-là, entendit le rire et battit une retraite rapide — mais parfaitement silencieuse. Il avait l'air d'un cuisinier effrayé qui, apercevant le danger qu'un courant d'air froid ne frappe un gâteau à demi cuit, referme précipitamment la porte du four.

« Ne commencez-vous pas à vous embrouiller un peu ? » demanda John Pendleton à Pollyanna.

La fillette rit.

« Peut-être. Mais ce que je veux dire, c'est que les jambes cassées ne durent pas — pas comme les maladies qui durent toute la vie, comme

celle de Mrs. Snow. La vôtre ne durera donc pas du tout jusqu'au Jugement dernier. Vous pourriez au moins vous en réjouir, il me semble.

— Oh ! je le suis », répliqua sombrement l'homme.

« Et vous n'en avez cassé qu'une. Vous pouvez être heureux que ce ne soient pas les deux. »

Pollyanna s'animait dans son entreprise.

« Naturellement ! Quelle chance », renifla l'homme en relevant les sourcils. « En considérant les choses de ce point de vue, je suppose que je pourrais être heureux de ne pas être un centipède et de ne pas en avoir cassé cinquante ! »

Pollyanna gloussa.

« Oh ! celle-là est la meilleure de toutes ! » s'écria-t-elle, triomphante. « Je sais ce qu'est un centipède ; ils ont énormément de jambes. Et vous pouvez être heureux...

— Oh ! bien sûr », interrompit sèchement l'homme, toute son ancienne amertume revenue dans la voix. « Je peux aussi être heureux de tout le reste, je suppose — de l'infirmier, du médecin et de cette maudite femme qui règne dans la cuisine !

— Mais oui, monsieur — imaginez seulement comme ce serait affreux si vous ne les *aviez pas* !

— Eh bien, je... hein ? » exigea-t-il brusquement.

« Je disais : imaginez seulement comme ce serait affreux si vous ne les aviez pas — alors que vous êtes étendu ici de cette façon !

— Mais c'est justement parce que je suis étendu ici dans cet état que tout cela m'arrive ! répliqua l'homme avec irritation. Et pourtant vous vous attendez à ce que je me réjouisse d'avoir une femme stupide qui met toute la maison sens dessus dessous et appelle cela “remettre de l'ordre”, et d'un homme qui l'aide et l'encourage en appelant cela “soigner”, sans parler du médecin qui les pousse tous deux — tandis que toute la bande attend que je les paie, et que je les paie généreusement, par-dessus le marché ! »

Pollyanna fronça les sourcils avec compassion.

« Oui, je sais. *Cette* partie est vraiment regrettable — cette histoire d'argent — alors que vous l'avez économisé pendant tout ce temps.

— Lorsque... hein ?

— Économisé — en achetant des haricots et des boulettes de poisson, vous savez. Dites, est-ce que vous *aimez* les haricots ? — ou préférez-vous la dinde, mais seulement à cause des soixante cents ?

— Écoutez, petite, de quoi parlez-vous ? »

Pollyanna sourit avec éclat.

« De votre argent, vous savez — de votre renoncement à vous-même et de l'argent que vous économisez pour les païens. Voyez-vous, je l'ai appris. Mr. Pendleton, c'est même l'une des raisons pour lesquelles je savais que vous n'étiez pas grognon au-dedans. Nancy me l'a dit. »

La mâchoire de l'homme s'abaissa.

« Nancy vous a dit que j'économisais de l'argent pour les... Puis-je savoir qui est Nancy ?

— Notre Nancy. Elle travaille pour tante Polly.

— Tante Polly ! Eh bien, qui est tante Polly ?

— Miss Polly Harrington. Je vis auprès d'elle. »

L'homme eut un mouvement brusque.

« Miss... Polly... Harrington ! » souffla-t-il. « Vous vivez auprès... d'elle !

— Oui ; je suis sa nièce. Elle m'a recueillie pour m'élever — à cause de ma mère, vous savez », balbutia Pollyanna à voix basse. « C'était sa sœur. Et, lorsque père... est allé la rejoindre avec tous les autres au Ciel, il ne me restait plus personne ici-bas que la Société de secours des dames ; alors elle m'a prise. »

L'homme ne répondit pas. Son visage, maintenant qu'il reposait de nouveau sur l'oreiller, était très blanc — si blanc que Pollyanna eut peur. Elle se leva avec incertitude.

« Je crois que je ferais peut-être mieux de partir maintenant, proposa-t-elle. Je... j'espère que vous aimerez... la gelée. »

L'homme tourna soudain la tête et ouvrit les yeux. Dans leurs profondeurs sombres brillait une étrange expression de désir que Pollyanna elle-même remarqua d'un air étonné.

« Ainsi, vous êtes... la nièce de Miss Polly Harrington », dit-il doucement.

« Oui, monsieur. »

Les yeux noirs de l'homme restèrent encore fixés sur son visage, jusqu'à ce que Pollyanna, vaguement mal à l'aise, murmure :

« Je... je suppose que vous la connaissez. »

Les lèvres de John Pendleton se courbèrent en un sourire singulier.

« Oh oui ; je la connais. »

Il hésita, puis poursuivit, toujours avec cet étrange sourire :

« Mais... vous ne voulez pas dire... vous ne pouvez pas vouloir dire que c'est Miss Polly Harrington qui m'a envoyé cette gelée ? » demanda-t-il lentement.

Pollyanna parut embarrassée.

« N-non, monsieur ; ce n'est pas elle. Elle a dit que je devais être absolument certaine de ne pas vous laisser croire qu'elle l'avait envoyée. Mais moi...

— C'est bien ce que je pensais », répondit brièvement l'homme en détournant la tête.

Et Pollyanna, plus troublée encore, sortit de la pièce sur la pointe des pieds.

Sous la porte cochère, elle trouva le médecin qui l'attendait dans son cabriolet. L'infirmier se tenait sur les marches.

« Eh bien, Miss Pollyanna, puis-je avoir le plaisir de vous reconduire chez vous ? » demanda le médecin avec un sourire. « J'allais repartir il y a quelques minutes ; puis il m'est venu à l'esprit que je pourrais vous attendre.

— Merci, monsieur. Je suis heureuse que vous l'ayez fait. J'adore rouler en voiture », dit Pollyanna avec un sourire radieux tandis qu'il lui tendait la main pour l'aider à monter.

« Vraiment ? » répondit le médecin en souriant et en adressant un signe d'adieu au jeune homme resté sur les marches. « Eh bien, d'après ce que je peux voir, il existe un grand nombre de choses que vous "adorez" faire, n'est-ce pas ? » ajouta-t-il lorsque le cabriolet s'éloigna vivement.

Pollyanna rit.

« Ma foi, je ne sais pas. Je crois que c'est peut-être vrai, reconnut-elle. J'aime faire presque tout ce qui consiste à *vivre*. Naturellement, je n'aime pas tellement les autres choses — coudre, lire à voix haute et tout cela. Mais *ces* choses ne sont pas *vivre*.

— Non ? Que sont-elles donc ?

— Tante Polly dit qu'elles servent à "apprendre à vivre" », soupira Pollyanna avec un soupetit rire contrit.

Le médecin sourit à son tour — d'une façon un peu étrange.

« Vraiment ? Eh bien, je conçois qu'elle puisse dire... exactement cela.

— Oui », répondit Pollyanna. « Mais je ne le vois pas du tout de cette manière. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'*apprendre* à vivre. Moi, en tout cas, je ne l'ai pas appris. »

Le médecin poussa un long soupir.

« Après tout, je crains que certains d'entre nous... ne soient obligés de l'apprendre, petite », dit-il.

Puis il resta silencieux pendant un moment. Pollyanna, qui jeta un regard furtif vers son visage, éprouva pour lui une vague tristesse. Il semblait si malheureux. Elle souhaita avec inquiétude pouvoir « faire quelque chose ». Ce fut peut-être ce qui la poussa à dire timidement :

« Dr. Chilton, je trouve que le métier de médecin est le métier le plus heureux qui puisse exister.

— Le plus “heureux” ! — alors que je vois tant de souffrance, toujours, partout où je vais ? » s’écria le médecin, surpris.

Elle acquiesça.

« Je sais ; mais vous l'*aidez* — vous ne voyez pas ? — et naturellement vous êtes heureux de l'aider ! Cela fait donc de vous le plus heureux de nous tous, tout le temps. »

Les yeux du médecin s’emplirent soudain de larmes brûlantes. Sa vie était singulièrement solitaire. Il n’avait ni femme ni foyer, hormis son cabinet de deux pièces dans une pension de famille. Il aimait profondément sa profession. En regardant à présent les yeux brillants de Pollyanna, il eut l’impression qu’une main aimante venait soudain de se poser sur sa tête pour le bénir. Il sut aussi que jamais plus une longue journée de travail ou la fatigue d’une longue nuit ne seraient tout à fait dépourvues de cette exaltation nouvelle qui venait de lui être accordée à travers les yeux de Pollyanna.

« Que Dieu vous bénisse, petite », dit-il d’une voix mal assurée.

Puis, avec le sourire lumineux que ses patients connaissaient et aimaient si bien, il ajouta :

« Et je commence à penser, après tout, que le médecin avait besoin d’une dose de ce fortifiant tout autant que ses malades ! »

Tout cela plongea Pollyanna dans la plus grande perplexité — jusqu’à ce qu’un tamia traversât la route et chassât entièrement l’affaire de son esprit.

Le médecin déposa Pollyanna devant sa porte, sourit à Nancy, qui balayait le perron, puis s’éloigna rapidement.

« J’ai fait une promenade absolument merveilleuse avec le médecin, annonça Pollyanna en bondissant sur les marches. Il est adorable, Nancy !

— Vraiment ?

— Oui. Et je lui ai dit que je pensais que son métier devait être le plus heureux de tous.

— Quoi ! Aller voir des malades — et des gens qui sont pas malades mais qui croient l'être, ce qui est pire ? »

Le visage de Nancy exprimait un scepticisme franc.

Pollyanna éclata d'un rire ravi.

« Oui. C'est presque exactement ce qu'il a dit, lui aussi ; mais il existe une manière d'être heureux même dans ce cas. Devinez ! »

Nancy fronça les sourcils en réfléchissant. Nancy commençait à se débrouiller assez bien au jeu de la joie, pensait-elle. Elle prenait même plaisir à résoudre les « énigmes » de Pollyanna, comme elle appelait certaines des questions de la fillette.

« Oh ! je sais », gloussa-t-elle. « C'est exactement le contraire de ce que vous avez dit à Mrs. Snow.

— Le contraire ? » répéta Pollyanna, visiblement perplexe.

« Oui. Vous lui avez dit qu'elle pouvait être heureuse parce que les autres gens étaient pas comme elle — tous malades, vous savez.

— Oui », acquiesça Pollyanna.

« Eh bien, le médecin peut être heureux parce qu'il est pas comme les autres gens — les malades, je veux dire, ceux qu'il soigne », conclut Nancy avec triomphe.

Ce fut au tour de Pollyanna de froncer les sourcils.

« Mais... o-oui, reconnut-elle. Naturellement, c'est une manière de faire, mais ce n'est pas celle que j'ai indiquée ; et... d'une certaine façon, je n'aime pas beaucoup la façon dont cela sonne. Ce n'est pas exactement comme s'il disait qu'il était heureux qu'ils *soient* malades, mais... Vous jouez vraiment étrangement au jeu, quelquefois, Nancy », soupira-t-elle en entrant dans la maison.

Pollyanna trouva sa tante dans le salon.

« Qui était cet homme — celui qui est entré en voiture dans la cour, Pollyanna ? » demanda la dame brusquement.

« Mais, Tante Polly, c'était le Dr. Chilton ! Vous ne le connaissez pas ?

— Le Dr. Chilton ! Que faisait-il... ici ?

— Il m'a reconduite. Oh ! et j'ai donné la gelée à Mr. Pendleton, et... »

Miss Polly releva rapidement la tête.

« Pollyanna, il n'a pas cru que c'était moi qui l'avais envoyée ?

— Oh non, Tante Polly. Je lui ai dit que ce n'était pas vous. »

Miss Polly devint soudain d'un rose vif.

« Vous lui *avez dit* que ce n'était pas moi ! »

Pollyanna ouvrit de grands yeux devant la consternation réprobatrice qui vibrait dans la voix de sa tante.

« Mais, Tante Polly, vous me l'*aviez demandé* ! »

Tante Polly soupira.

« J'ai *dit*, Pollyanna, que je ne l'avais pas envoyée, et que vous deviez veiller tout particulièrement à ce qu'il ne pense pas que *je* l'avais fait — ce qui est très différent de lui *annoncer* sans détour que je ne l'ai pas envoyée. »

Et elle se détourna avec irritation.

« Mon Dieu ! Eh bien, je ne vois pas où est la différence », soupira Pollyanna en allant suspendre son chapeau à l'unique patère de la maison à laquelle tante Polly avait déclaré qu'il devait être accroché.



CHAPITRE XVI — UNE ROSE ROUGE ET UN CHÂLE DE DENTELLE



Ce fut par un jour de pluie, environ une semaine après la visite de Pollyanna à Mr. John Pendleton, que Timothy conduisit Miss Polly à une réunion de comité de la Société de secours des dames, prévue au début de l'après-midi. Lorsqu'elle rentra à trois heures, ses joues étaient d'un joli rose vif, et ses cheveux, fouettés par le vent humide, formaient boucles et frisettes partout où des épingles desserrées leur en avaient laissé la liberté.

Pollyanna n'avait encore jamais vu sa tante ainsi.

« Oh ! oh ! oh ! Mais, Tante Polly, vous en avez, vous aussi ! » s'écria-t-elle avec ravissement en dansant autour d'elle tandis que celle-ci entraînait dans le salon.

« J'ai quoi, impossible enfant ? »

— Je ne savais même pas que vous en aviez ! Est-ce qu'on peut en avoir sans savoir qu'on en a ? Vous croyez que ça pourrait m'arriver, à moi aussi ?... avant d'aller au Ciel, je veux dire », demanda-t-elle en tirant avec ardeur sur les mèches raides qui lui encadraient les oreilles. « Mais alors, elles ne seraient pas noires, même si elles venaient. On ne peut pas cacher le noir.

— Pollyanna, que signifie tout cela ? » exigea tante Polly en retirant vivement son chapeau et en essayant de lisser ses cheveux en désordre.

« Non, non... s'il vous plaît, Tante Polly ! » La voix jubilante de Pollyanna prit un accent de détresse suppliante. « Ne les lissez pas ! C'est justement d'elles que je parle... de ces adorables petites boucles noires. Oh ! Tante Polly, qu'elles sont jolies ! »

— Allons donc ! Qu'avez-vous voulu faire, Pollyanna, en vous présentant l'autre jour devant la Société de secours avec cette histoire absurde de garçon mendiant ?

— Mais ce n'est pas absurde », insista Pollyanna, ne répondant qu'à la première remarque de sa tante. « Vous ne savez pas comme vous êtes jolie coiffée ainsi ! Oh ! Tante Polly, je vous en prie, est-ce que je peux arranger vos cheveux comme ceux de Mrs. Snow et y mettre une fleur ? J'aimerais tant vous voir ainsi ! Vous seriez encore bien plus jolie qu'elle !

— Pollyanna ! » Miss Polly parla très sèchement — d'autant plus sèchement que les paroles de Pollyanna venaient de lui causer un étrange élancement de joie. Quand quelqu'un s'était-il soucié pour la dernière fois de son apparence ou de sa coiffure ? Quand quelqu'un avait-il « tant aimé » la voir « jolie » ? « Pollyanna, vous n'avez pas répondu à ma question. Pourquoi êtes-vous allée à la Société de secours avec cette histoire absurde ?

— Oui, madame, je sais ; mais, je vous en prie, je ne savais pas que c'était absurde avant d'y aller et de découvrir que ces dames préféreraient voir grossir leur rapport plutôt que Jimmy. Alors j'ai écrit à *mes* dames de la Société de secours... parce que Jimmy habite très loin d'elles, vous savez ; et j'ai pensé qu'il pourrait être leur petit garçon de l'Inde, comme... Tante Polly, est-ce que j'étais votre petite fille de l'Inde ? Et, Tante Polly, vous allez bien me laisser arranger vos cheveux, n'est-ce pas ? »

Tante Polly porta la main à sa gorge. Elle reconnaissait l'ancien sentiment d'impuissance qui s'emparait d'elle.

« Mais, Pollyanna, lorsque ces dames m'ont raconté cet après-midi comment vous étiez venue les trouver, j'ai eu tellement honte ! Je...

— Vous n'avez pas dit que je ne *pouvais pas* vous coiffer ! » Pollyanna se mit à sautiller sur la pointe des pieds. « Alors je suis sûre que ça veut dire plus ou moins le contraire... comme l'autre jour avec la gelée de Mr. Pendleton, que vous n'aviez pas envoyée, mais dont vous ne

vouliez pas que je dise que vous ne l'aviez pas envoyée, vous savez. Attendez-moi juste ici. Je vais chercher un peigne.

— Mais, Pollyanna, Pollyanna ! » protesta tante Polly en suivant la petite fille hors de la pièce et en gravissant l'escalier derrière elle, tout essoufflée.

« Oh ! vous êtes montée jusque-là ? » l'accueillit Pollyanna à la porte de la chambre de Miss Polly. « Ce sera encore mieux ! J'ai le peigne. Asseyez-vous, je vous en prie, juste ici. Oh ! je suis si contente que vous me laissiez faire !

— Mais, Pollyanna, je... je... »

Miss Polly n'acheva pas sa phrase. À son impuissante stupéfaction, elle se retrouva assise sur la chaise basse devant la coiffeuse, ses cheveux retombant déjà autour de ses oreilles sous dix doigts impatients, mais très doux.

« Oh là là ! comme vos cheveux sont beaux ! » bavardait Pollyanna. « Et vous en avez tellement plus que Mrs. Snow ! Mais, naturellement, il vous en faut davantage, puisque vous êtes bien portante et que vous pouvez aller dans des endroits où les gens les voient. Oh là là ! je parie que les gens seront contents quand ils les verront... et surpris aussi, parce que vous les avez cachés si longtemps. Mais, Tante Polly, je vais vous rendre si jolie que tout le monde adorera vous regarder !

— Pollyanna ! » s'écria une voix étouffée, mais scandalisée, derrière un voile de cheveux. « Je... je ne sais vraiment pas pourquoi je vous laisse faire cette sottise.

— Mais, Tante Polly, je pensais que vous seriez heureuse que les gens aiment vous regarder ! Vous n'aimez pas regarder les jolies choses ? Moi, je suis bien plus heureuse quand je regarde de jolies personnes, parce que, quand je regarde les autres, j'ai tellement de peine pour elles.

— Mais... mais...

— Et j'adore coiffer les gens », poursuivit Pollyanna d'un ton satisfait. « J'ai coiffé pas mal de dames de la Société de secours... mais

aucune n'avait des cheveux aussi beaux que les vôtres. Ceux de Mrs. White étaient assez jolis, tout de même, et elle était vraiment ravissante le jour où je l'ai habillée avec... Oh ! Tante Polly, je viens justement de penser à quelque chose ! Mais c'est un secret, et je ne vous le dirai pas. Votre coiffure est presque finie ; dans une seconde je vais vous laisser seule juste une minute, et vous devez promettre... promettre... *Promettre* de ne pas bouger ni même regarder avant mon retour. Souvenez-vous-en ! » acheva-t-elle en courant hors de la pièce.

À haute voix, Miss Polly ne dit rien. En elle-même, elle déclara que, bien entendu, elle allait aussitôt défaire l'ouvrage absurde des doigts de sa nièce et relever convenablement ses cheveux. Quant à « regarder », comme si elle se souciait de savoir comment...

À cet instant — sans qu'elle pût s'expliquer pourquoi — Miss Polly aperçut son reflet dans le miroir de la coiffeuse. Et ce qu'elle vit fit monter à ses joues une telle rougeur qu'elle rougit davantage encore en la voyant.

Elle découvrit un visage — qui n'était certes plus jeune —, mais qu'éclairaient en cet instant l'excitation et la surprise. Les joues avaient un joli teint rose. Les yeux étincelaient. Les cheveux, sombres et encore humides de l'air extérieur, ondulaient librement autour du front et se recourbaient au-dessus des oreilles en lignes étonnamment flatteuses, adoucies çà et là par de petites boucles.

Miss Polly était si étonnée et si absorbée par ce qu'elle voyait dans la glace qu'elle oublia tout à fait sa résolution de refaire sa coiffure.

Lorsqu'elle entendit Pollyanna rentrer, il était trop tard : avant qu'elle eût pu bouger, elle sentit qu'on lui passait sur les yeux une étoffe pliée et qu'on la nouait derrière sa tête.

« Pollyanna, Pollyanna ! Que faites-vous ? » s'écria-t-elle.

Pollyanna gloussa.

« C'est justement ce que je ne veux pas que vous sachiez, Tante Polly ; et comme j'avais peur que vous regardiez, je vous ai mis le

mouchoir. Maintenant, ne bougez pas. Ça ne prendra qu'une minute, et ensuite je vous laisserai voir.

— Mais, Pollyanna... » commença Miss Polly en se levant à tâtons, « vous devez enlever cela ! Vous... enfant, enfant ! Qu'est-ce que vous *faites* ? » s'écria-t-elle en sentant quelque chose de doux se poser sur ses épaules.

Pollyanna ne fit que rire plus gaiement encore. De ses doigts tremblants, elle drapait autour des épaules de sa tante les plis vaporeux d'un magnifique châle de dentelle, jauni par de longues années passées dans une malle et embaumé de lavande. Pollyanna avait trouvé le châle la semaine précédente, pendant que Nancy mettait de l'ordre au grenier ; et l'idée lui était venue ce jour-là qu'il n'existait aucune raison pour que sa tante, tout comme Mrs. White chez elle, dans l'Ouest, ne fût pas « parée ».

Sa tâche achevée, Pollyanna contempla son œuvre avec approbation, mais elle jugea qu'il manquait encore quelque chose. Sans hésiter, elle entraîna donc sa tante vers le jardin d'hiver, où elle avait aperçu sur le treillage une rose rouge tardive, à portée de sa main.

« Pollyanna, que faites-vous ? Où m'emmenez-vous ? » se récria tante Polly en essayant vainement de résister. « Pollyanna, je ne veux pas...

— C'est seulement jusqu'au jardin d'hiver... une minute ! J'aurai fini en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire », souffla Pollyanna en cueillant la rose et en la glissant dans les cheveux souples, au-dessus de l'oreille gauche de Miss Polly. « Voilà ! » s'écria-t-elle, triomphante, en dénouant le mouchoir et en lançant au loin le petit carré de toile. « Oh ! Tante Polly, maintenant je parie que vous serez contente que je vous aie parée ! »



Une rose rouge et un châle de dentelle

Pendant une seconde, interdite, Miss Polly contempla sa toilette, puis ce qui l'entourait ; soudain elle poussa un faible cri et s'enfuit dans sa chambre. Suivant la direction de son dernier regard consterné, Pollyanna aperçut, par les fenêtres ouvertes du jardin d'hiver, un cheval et un cabriolet qui s'engageaient dans l'allée. Elle reconnut aussitôt l'homme qui tenait les rênes. Ravie, elle se pencha au-dehors.

« Dr. Chilton ! Dr. Chilton ! C'est moi que vous vouliez voir ? Je suis ici, en haut.

— Oui », répondit le médecin avec un sourire un peu grave.
« Voulez-vous descendre, je vous prie ? »

Dans la chambre, Pollyanna trouva une femme au visage empourpré et aux yeux irrités, occupée à arracher les épingles qui maintenaient le châle de dentelle en place.

« Pollyanna, comment avez-vous pu ? » gémit-elle. « Me fagoter de cette manière, puis me laisser... *Être vue* !

— Mais vous étiez ravissante... tout à fait ravissante, Tante Polly ; et...

— “Ravissante” ! » railla la femme en jetant le châle de côté et en arrachant ses épingles d'une main tremblante.

« Oh ! Tante Polly, je vous en prie, laissez au moins votre coiffure comme elle est !

— La laisser ? Ainsi ? Comme si j'allais faire une chose pareille ! » Et Miss Polly tira si fortement ses mèches en arrière que la dernière boucle mourut, étirée au bout de ses doigts.

« Oh, mon Dieu ! Et vous étiez si jolie », sanglota presque Pollyanna en trébuchant vers la porte.

Au rez-de-chaussée, elle trouva le médecin qui l'attendait dans son cabriolet.

« Je vous ai prescrite à un malade, et il m'a envoyé faire exécuter l'ordonnance », annonça-t-il. « Voulez-vous venir ?

— Vous voulez dire... faire une commission... à la pharmacie ? » demanda Pollyanna avec quelque incertitude. « J’y allais quelquefois... pour les dames de la Société de secours. »

Le médecin secoua la tête en souriant.

« Pas exactement. Il s’agit de Mr. John Pendleton. Il aimerait vous voir aujourd’hui, si vous voulez bien venir. Comme la pluie a cessé, je suis passé vous chercher. Acceptez-vous ? Je vous ramènerai avant six heures.

— J’adorerais ! » s’écria Pollyanna. « Laissez-moi demander à tante Polly. »

Quelques instants plus tard, elle revint, son chapeau à la main, mais l’air plutôt sombre.

« Votre tante... ne voulait-elle pas que vous veniez ? » demanda le médecin avec une légère hésitation lorsqu’ils se furent mis en route.

« S-si », soupira Pollyanna. « Elle... elle voulait *trop* que je vienne, j’en ai peur.

— Elle voulait *trop* que vous veniez !

— Oui. Je crois qu’elle voulait dire qu’elle ne voulait pas de moi auprès d’elle. Vous voyez, elle a dit : “Oui, oui, allez-vous-en, allez-vous-en donc ! J’aurais voulu que vous soyez partie plus tôt.” »

Le médecin sourit — mais seulement des lèvres. Ses yeux demeuraient très graves. Il ne dit rien pendant un moment ; puis il demanda, avec quelque hésitation :

« N’était-ce pas... votre tante que j’ai vue avec vous il y a quelques minutes, près de la fenêtre du jardin d’hiver ? »

Pollyanna prit une longue inspiration.

« Si ; je suppose que tout le malheur vient de là. Vous voyez, je lui avais mis un châle de dentelle absolument ravissant que j’avais trouvé au grenier, j’avais arrangé ses cheveux et ajouté une rose, et elle était si jolie. Vous ne trouviez pas, *vous*, qu’elle était ravissante ? »

Pendant un instant, le médecin ne répondit pas. Quand il parla, sa voix était si basse que Pollyanna entendit à peine ses paroles.

« Si, Pollyanna, j'ai... j'ai trouvé qu'elle était... ravissante.

— Vraiment ? Je suis si contente ! Je le lui dirai », répondit la petite fille en hochant la tête, satisfaite.

À sa grande surprise, le médecin poussa une exclamation soudaine.

« Jamais ! Pollyanna, je... je crains de devoir vous demander de ne pas lui dire... cela.

— Mais, Dr. Chilton ! Pourquoi ? Je pensais que vous seriez heureux...

— Mais elle ne le serait peut-être pas », interrompit le médecin.

Pollyanna réfléchit un instant.

« C'est vrai... peut-être qu'elle ne le serait pas », soupira-t-elle. « Je me souviens maintenant : c'est parce qu'elle vous a vu qu'elle s'est enfuie. Et ensuite elle... elle a dit qu'on l'avait vue dans cet accoutrement.

— C'est bien ce que je pensais », murmura le médecin.

« Tout de même, je ne comprends pas pourquoi », maintint Pollyanna, « puisqu'elle était si jolie ! »

Le médecin ne répondit rien. En vérité, il ne parla plus avant qu'ils fussent presque arrivés à la grande maison de pierre où John Pendleton gisait, la jambe cassée.



CHAPITRE XVII — « TOUT À FAIT COMME DANS UN LIVRE »



Ce jour-là, John Pendleton accueillit Pollyanna avec un sourire.

« Eh bien, Miss Pollyanna, je me dis que vous devez être une petite personne bien indulgente ; sans quoi vous ne seriez pas revenue me voir aujourd'hui.

— Mais, Mr. Pendleton, j'étais vraiment contente de venir, et je ne vois pas du tout pourquoi je ne l'aurais pas été.

— Oh ! vous savez, j'ai été assez désagréable avec vous, j'en ai peur, aussi bien l'autre jour, lorsque vous avez eu la bonté de m'apporter cette gelée, que la première fois, lorsque vous m'avez trouvé la jambe cassée. À propos, je ne crois même pas vous en avoir remerciée. Je suis certain que vous-même reconnaîtrez qu'il vous a fallu beaucoup d'indulgence pour revenir me voir après un accueil aussi ingrat ! »

Pollyanna remua avec embarras.

« Mais j'étais contente de vous trouver... enfin, naturellement, je ne veux pas dire que j'étais contente que votre jambe soit cassée », rectifia-t-elle à la hâte.

John Pendleton sourit.

« Je comprends. Votre langue va parfois plus vite que votre pensée, n'est-ce pas, Miss Pollyanna ? Je vous remercie tout de même ; et je vous trouve très courageuse d'avoir fait ce que vous avez fait ce jour-là. Je vous remercie aussi pour la gelée », ajouta-t-il d'un ton plus léger.

« Elle vous a plu ? » demanda Pollyanna avec intérêt.

« Beaucoup. Je suppose qu'il n'y en a pas aujourd'hui que... que tante Polly N'A *pas* envoyée ? » demanda-t-il avec un étrange sourire.

Sa visiteuse parut peinée.

« N-non, monsieur. » Elle hésita, puis poursuivit en rougissant davantage : « Je vous en prie, Mr. Pendleton, je ne voulais pas être impolie l'autre jour, lorsque j'ai dit que tante Polly n'avait *pas* envoyé la gelée. »

Il ne répondit pas. John Pendleton ne souriait plus. Il regardait droit devant lui, le regard perdu bien au-delà de ce qui se trouvait devant lui. Au bout d'un moment, il poussa un long soupir et se tourna vers Pollyanna. Quand il parla, sa voix avait retrouvé son ancienne irritation nerveuse.

« Allons, allons, cela ne va pas du tout ! Je ne vous ai pas fait venir pour que vous me regardiez broyer du noir. Écoutez ! Dans la bibliothèque — la grande pièce où se trouve le téléphone, vous savez —, vous trouverez une boîte sculptée sur la tablette inférieure de la grande armoire vitrée, dans le coin, non loin de la cheminée. Enfin, elle y sera si cette maudite femme ne l'a pas “rangée” ailleurs ! Apportez-la-moi. Elle est lourde, mais pas trop pour que vous puissiez la porter, je crois.

— Oh ! je suis terriblement forte », déclara gaiement Pollyanna en bondissant sur ses pieds. Une minute plus tard, elle revenait avec la boîte.

Pollyanna passa alors une merveilleuse demi-heure. La boîte était pleine de trésors — des curiosités que John Pendleton avait recueillies au cours de ses années de voyage —, et chacune avait son histoire divertissante, qu'il s'agît d'un jeu d'échecs chinois aux pièces délicatement sculptées ou d'une petite idole de jade venue de l'Inde.



La boîte aux merveilles de John Pendleton

Après avoir entendu l'histoire de l'idole, Pollyanna murmura avec regret :

« Eh bien, je suppose qu'il *vaut* mieux recueillir et élever un petit garçon de l'Inde — un enfant qui ne sait pas mieux que de croire que Dieu se trouve dans cette chose qui ressemble à une poupée — plutôt que Jimmy Bean, qui sait que Dieu est là-haut, dans le ciel. Tout de même, je ne peux pas m'empêcher de regretter qu'elles n'aient pas voulu de Jimmy Bean en plus des garçons de l'Inde. »

John Pendleton ne parut pas entendre. De nouveau, ses yeux regardaient droit devant lui sans rien voir. Mais il se ressaisit bientôt et prit une autre curiosité pour en raconter l'histoire.

La visite fut délicieuse ; pourtant, avant qu'elle ne prît fin, Pollyanna s'aperçut qu'ils parlaient d'autre chose que des objets merveilleux enfermés dans la belle boîte sculptée. Ils parlaient d'elle, de Nancy, de tante Polly et de sa vie quotidienne. Ils parlaient même de la vie et de la maison d'autrefois, dans la lointaine ville de l'Ouest.

Ce ne fut que peu avant l'heure de son départ que l'homme lui dit, d'une voix que Pollyanna n'avait encore jamais entendue chez le sévère John Pendleton :

« Petite fille, je veux que vous reveniez souvent me voir. Le voulez-vous ? Je suis seul, et j'ai besoin de vous. Il y a une autre raison — et je vais vous la dire aussi. L'autre jour, lorsque j'ai découvert qui vous étiez, j'ai d'abord pensé que je ne voulais plus que vous reveniez. Vous me rappeliez... quelque chose que j'ai essayé d'oublier pendant de longues années. Je me suis donc juré que je ne voulais jamais vous revoir ; et chaque jour, lorsque le médecin me demandait s'il pouvait vous amener, je répondais non.

« Mais, au bout d'un certain temps, je me suis aperçu que j'avais tellement envie de vous voir que... que *ne pas* vous voir me rappelait plus vivement encore la chose que je désirais tant oublier. Alors, maintenant, je veux que vous veniez. Acceptez-vous... petite fille ?

— Mais oui, Mr. Pendleton », souffla Pollyanna, les yeux rayonnants de compassion pour l'homme au triste visage étendu devant elle. « J'adorerais venir !

— Merci », dit doucement John Pendleton.

Après le souper, ce soir-là, Pollyanna, assise sur le perron de derrière, raconta à Nancy tout ce qu'il y avait à savoir sur la merveilleuse boîte sculptée de Mr. John Pendleton et sur les choses plus merveilleuses encore qu'elle renfermait.

« Dire qu'il vous a *montré* toutes ces choses et qu'il vous en a raconté les histoires comme ça... lui qui est si revêche qu'il ne parle à personne... à personne ! » soupira Nancy.

« Oh ! mais il n'est pas revêche, Nancy, sauf en apparence », protesta vivement Pollyanna, avec loyauté. « Je ne comprends pas non plus pourquoi tout le monde le croit si méchant. Ils ne le croiraient pas s'ils le connaissaient. Mais même tante Polly ne l'aime pas beaucoup. Elle n'a pas voulu lui envoyer la gelée, vous savez, et elle avait tellement peur qu'il pense que c'était elle qui l'avait envoyée !

— Probablement qu'elle ne l'a pas rangé parmi ses devoirs », répondit Nancy en haussant les épaules. « Mais ce qui me dépasse, c'est comment il a pu s'attacher à vous comme ça, Miss Pollyanna — sans vouloir vous offenser, bien sûr —, mais c'est pas le genre d'homme qui s'attache d'ordinaire aux enfants ; non, c'est pas son genre. »

Pollyanna sourit avec bonheur.

« Pourtant, il s'est attaché à moi, Nancy, seulement je crois que même lui n'en avait pas envie... *Tout* le temps. Mais aujourd'hui, il m'a avoué qu'à un moment il avait cru ne plus jamais vouloir me revoir, parce que je lui rappelais quelque chose qu'il voulait oublier. Mais ensuite...

— Qu'est-ce que vous dites ? » l'interrompit Nancy, tout excitée. « Il a dit que vous lui rappeliez quelque chose qu'il voulait oublier ?

— Oui. Mais ensuite...

— Quoi donc ? » insista avidement Nancy.

« Il ne me l'a pas dit. Il a seulement dit que c'était quelque chose.

— *Le mystère !* » souffla Nancy d'une voix pleine de respect. « Voilà pourquoi il s'est attaché à vous dès le début. Oh ! Miss Pollyanna ! Mais c'est tout à fait comme dans un livre... j'en ai lu des tas : *Le Secret de Lady Maud*, *L'Héritier perdu*, *Caché pendant des années*... dans tous, il y avait des mystères et des choses exactement pareilles. Nom d'un bonnet et de mes bas ! Pensez donc : un livre qui se vit juste sous votre nez, et moi qui ne savais rien depuis tout ce temps ! Maintenant, racontez-moi tout... tout ce qu'il a dit, Miss Pollyanna, soyez gentille ! Pas étonnant qu'il se soit attaché à vous ; pas étonnant... pas étonnant !

— Mais il ne s'est pas attaché à moi », s'écria Pollyanna, « pas avant que *moi*, je lui parle la première. Et il ne savait même pas qui j'étais avant que je lui apporte la gelée de pied de veau et que je sois obligée de lui faire comprendre que tante Polly ne l'avait pas envoyée, et... »

Nancy bondit sur ses pieds et joignit brusquement les mains.

« Oh ! Miss Pollyanna, je sais, je sais... *Je sais* que je sais ! » s'écria-t-elle avec ravissement. La minute suivante, elle était de nouveau accroupie près de Pollyanna. « Dites-moi... maintenant, réfléchissez et répondez-moi franchement », la pressa-t-elle avec agitation. « C'est après avoir découvert que vous étiez la nièce de Miss Polly qu'il a dit qu'il ne voulait plus jamais vous revoir, pas vrai ?

— Oh oui. Je le lui ai appris la dernière fois que je l'ai vu, et c'est aujourd'hui qu'il m'a raconté cela.

— Je m'en doutais ! » s'écria Nancy, triomphante. « Et Miss Polly n'a pas voulu envoyer elle-même la gelée, hein ?

— Non.

— Et vous lui avez dit qu'elle ne l'avait pas envoyée ?

— Mais oui, je...

— Et il s'est mis à agir bizarrement et à pousser un cri dès qu'il a appris que vous étiez sa nièce. Il a bien fait ça, non ?

— Eh bien, o-oui ; il s'est conduit un peu bizarrement... à cause de cette gelée », admit Pollyanna en fronçant pensivement les sourcils.

Nancy poussa un long soupir.

« Alors, cette fois, je tiens l'affaire, c'est sûr ! Écoutez-moi bien. *Mr. John Pendleton était L'amoureux de Miss Polly Harrington !* » annonçait-elle d'un ton solennel, non sans jeter un regard furtif par-dessus son épaule.

« Mais, Nancy, ce n'est pas possible ! Elle ne l'aime pas », objecta Pollyanna.

Nancy lui lança un regard dédaigneux.

« Évidemment qu'elle ne l'aime pas ! *C'est ça, leur querelle !* »

Pollyanna semblait encore incrédule ; et, après une autre longue inspiration, Nancy s'installa avec bonheur pour raconter l'histoire.

« Voilà comment ça s'est passé. Juste avant votre arrivée, Mr. Tom m'a raconté que Miss Polly avait eu un amoureux autrefois. Je ne l'ai pas cru. J'arrivais pas à le croire... elle et un amoureux ! Mais Mr. Tom a juré que c'était vrai et que cet homme vivait encore dans cette ville. Et *maintenant*, bien sûr, je sais. C'est John Pendleton. Est-ce qu'il a pas un mystère dans sa vie ? Est-ce qu'il s'enferme pas tout seul dans sa grande maison sans jamais parler à personne ? Est-ce qu'il a pas été bizarre quand il a appris que vous étiez la nièce de Miss Polly ? Et maintenant, est-ce qu'il a pas reconnu que vous lui rappelez une chose qu'il veut oublier ? N'importe qui verrait bien que c'était Miss Polly !... et elle qui dit qu'elle ne lui enverra pas de gelée, en plus. Mais, Miss Pollyanna, c'est aussi clair que le nez au milieu de votre figure ; oui, aussi clair que ça !

— Oh ! » souffla Pollyanna, les yeux agrandis par la stupéfaction.
« Mais, Nancy, je me serais imaginé que, s'ils s'aimaient, ils auraient fini par se réconcilier. Tous les deux seuls comme ça, pendant toutes ces années. Je pensais qu'ils seraient heureux de se réconcilier ! »

Nancy renifla avec mépris.

« Je suppose que vous connaissez pas grand-chose aux amoureux, Miss Pollyanna. Vous êtes pas encore assez grande, de toute façon. Mais, s'il y a une sorte de gens au monde qui n'aurait que faire de votre jeu de la joie, ce serait bien deux amoureux brouillés ; et c'est exactement ce qu'ils sont. Est-ce qu'il est pas revêche comme un fagot d'épines, la plupart du temps ?... et est-ce qu'elle est pas... »

Nancy s'interrompt brusquement, se rappelant juste à temps à qui elle parlait et de qui. Soudain, pourtant, elle gloussa.

« Je dis pas, Miss Pollyanna, que ce serait pas une fameuse affaire si vous pouviez *les* faire jouer... de manière qu'ils soient heureux de se réconcilier. Mais, bonté divine ! les gens ouvriraient de grands yeux... Miss Polly et lui ! Je suppose tout de même qu'il y a pas beaucoup de chances, pas beaucoup de chances ! »

Pollyanna ne répondit rien ; mais, lorsqu'elle rentra dans la maison un peu plus tard, son visage était très pensif.



CHAPITRE XVIII — LES PRISMES



À mesure que s'écoulaient les chaudes journées d'août, Pollyanna se rendit très souvent dans la grande maison de la colline de Pendleton. Pourtant, elle n'avait pas le sentiment que ses visites eussent vraiment l'effet espéré. Ce n'était pas que l'homme ne semblât pas désirer sa présence — en vérité, il la faisait appeler fréquemment —, mais, lorsqu'elle se trouvait auprès de lui, il ne paraissait guère plus heureux de l'avoir là ; du moins Pollyanna le croyait-elle.

Il lui parlait, certes, et lui montrait quantité de choses étranges et belles — des livres, des tableaux et des curiosités. Mais il continuait à se plaindre de son impuissance et supportait fort mal les règles et les « rangements » imposés par le personnel de la maison. Il semblait néanmoins aimer entendre Pollyanna parler ; et Pollyanna, elle, ne demandait pas mieux.

Mais elle ne savait jamais si, en levant les yeux, elle n'allait pas le trouver rejeté sur son oreiller, avec cette expression blanche et blessée qui lui faisait toujours mal. Elle ignorait aussi laquelle de ses paroles — si même elle en était responsable — avait fait naître cette expression.

Quant à lui expliquer le jeu de la joie et à l'amener à y jouer, elle n'avait encore jamais trouvé le bon moment. Elle avait tenté deux fois de commencer ; mais, dès qu'elle rapportait les paroles de son père, John Pendleton détournait brusquement la conversation.

Pollyanna ne doutait plus que John Pendleton eût autrefois été l'amoureux de tante Polly ; et, de toute la force de son cœur aimant et loyal, elle souhaitait pouvoir apporter de quelque manière du bonheur dans leurs vies, qu'elle jugeait misérablement solitaires.

Mais elle ne voyait pas comment s'y prendre. Elle parlait de sa tante à Mr. Pendleton ; il l'écoutait, tantôt poliment, tantôt avec irritation, et souvent avec un sourire moqueur sur ses lèvres d'ordinaire sévères. Elle

parlait de Mr. Pendleton à sa tante — ou plutôt, elle essayait de lui en parler. Mais Miss Polly refusait généralement d'écouter longtemps. Elle trouvait toujours autre chose à dire. Elle le faisait d'ailleurs souvent lorsque Pollyanna parlait d'autres personnes — de Dr. Chilton, par exemple. Pollyanna attribuait toutefois cette attitude au fait que Dr. Chilton l'avait vue dans le jardin d'hiver, une rose dans les cheveux et le châle de dentelle drapé autour des épaules. Tante Polly semblait en vérité particulièrement irritée contre Dr. Chilton, ainsi que Pollyanna le découvrit un jour où un gros rhume la retint à la maison.

« Si vous n'allez pas mieux ce soir, je ferai chercher le médecin », dit tante Polly.

« Vraiment ? Alors, je vais aller plus mal », gazouilla Pollyanna. « J'adorerais que Dr. Chilton vienne me voir ! »

Elle s'étonna alors de l'expression qui passa sur le visage de sa tante.

« Ce ne sera pas Dr. Chilton, Pollyanna », déclara sévèrement Miss Polly. « Dr. Chilton n'est pas notre médecin de famille. Je ferai appeler Dr. Warren... si vous allez plus mal. »

Mais Pollyanna n'alla pas plus mal, et l'on ne fit pas venir Dr. Warren.

« Et j'en suis si contente », dit Pollyanna à sa tante ce soir-là. « Naturellement, j'aime bien Dr. Warren et tout cela ; mais j'aime mieux Dr. Chilton, et j'aurais peur qu'il ait de la peine si je ne le choisisais pas. Vous voyez, après tout, ce n'était pas vraiment sa faute s'il vous a aperçue le jour où je vous avais rendue si jolie, Tante Polly », acheva-t-elle avec regret.

« Cela suffit, Pollyanna. Je ne souhaite vraiment pas parler de Dr. Chilton... ni de ses sentiments », répliqua fermement Miss Polly.

Pollyanna la regarda un instant avec un intérêt attristé, puis elle soupira :

« J'adore vous voir lorsque vos joues sont roses comme cela, Tante Polly ; mais j'aimerais tellement arranger vos cheveux. Si... Mais, Tante Polly ! »

Sa tante avait déjà disparu au bout du corridor.

Vers la fin du mois d'août, Pollyanna, venue de bon matin rendre visite à John Pendleton, trouva sur son oreiller une bande flamboyante de bleu, d'or et de vert, bordée de rouge et de violet. Elle s'arrêta net, émerveillée.

« Mais, Mr. Pendleton, c'est un petit arc-en-ciel... un véritable arc-en-ciel qui est entré pour vous rendre visite ! » s'écria-t-elle en frappant doucement des mains. « Oh ! oh ! oh ! qu'il est joli ! Mais comment est-il *entré* ? »

L'homme eut un petit rire amer. Ce matin-là, John Pendleton était particulièrement mécontent du monde entier.

« Eh bien, je suppose qu'il est "entré" par le bord biseauté du thermomètre au verre biseauté qui se trouve près de la fenêtre », répondit-il avec lassitude. « Le soleil ne devrait pas l'atteindre, mais il le fait le matin.

— Oh ! mais il est si joli, Mr. Pendleton ! Et c'est seulement le soleil qui fait cela ? Oh là là ! s'il était à moi, je le laisserais suspendu au soleil toute la journée !

— Et votre thermomètre vous serait d'une fameuse utilité », répondit l'homme en riant. « Comment sauriez-vous s'il fait chaud ou froid, s'il restait toute la journée au soleil ?

— Ça ne me ferait rien », souffla Pollyanna, les yeux fascinés par la brillante bande de couleurs posée sur l'oreiller. « Comme si quelqu'un pouvait s'en soucier, quand il vit tout le temps dans un arc-en-ciel ! »

L'homme rit. Il observait avec une curiosité amusée le visage ravi de Pollyanna. Soudain, une idée nouvelle lui vint. Il toucha la sonnette placée à son côté.

« Nora, dit-il lorsque la servante âgée parut sur le seuil, apportez-moi l'un des grands chandeliers de cuivre posés sur la cheminée du salon de devant.

— Oui, monsieur », murmura la femme, qui semblait un peu ahurie. Une minute plus tard, elle revenait. Un tintement cristallin l'accompagna dans la pièce tandis qu'elle avançait, étonnée, vers le lit. Il provenait des pendeloques de cristal qui entouraient le chandelier à l'ancienne qu'elle portait à la main.

« Merci. Vous pouvez le poser ici, sur la table », ordonna l'homme. « Maintenant, prenez une ficelle et fixez-la aux supports du petit rideau de cette fenêtre. Enlevez le rideau et tendez la ficelle tout droit d'un côté à l'autre de la fenêtre. Ce sera tout. Merci », ajouta-t-il lorsqu'elle eut exécuté ses instructions.

Dès qu'elle eut quitté la pièce, il tourna des yeux souriants vers Pollyanna, qui l'observait d'un air étonné.

« Apportez-moi maintenant le chandelier, je vous prie, Pollyanna. »

Elle le lui apporta des deux mains ; et, un instant plus tard, il en détachait les pendeloques une à une, jusqu'à ce qu'une bonne douzaine fussent alignées sur le lit.

« Maintenant, ma chère, accrochez-les donc à la petite ficelle que Nora a tendue devant la fenêtre. Puisque vous voulez *vraiment* vivre dans un arc-en-ciel... il semble bien que nous devions vous procurer un arc-en-ciel où vivre ! »

Pollyanna n'avait pas encore suspendu trois pendeloques dans la fenêtre ensoleillée qu'elle comprit un peu ce qui allait se produire. Elle fut alors si excitée qu'elle eut du mal à maîtriser suffisamment ses doigts tremblants pour accrocher les autres. Mais enfin sa tâche fut achevée, et elle recula en poussant un faible cri de joie.



Les prismes et l'arc-en-ciel

Cette chambre somptueuse mais morne était devenue un pays de fées. Partout dansaient des éclats rouges et verts, violets et orangés, bleus et dorés. Le mur, le plancher et les meubles — jusqu'au lit lui-même — s'enflammaient de petites taches de couleur frémissante.

« Oh ! oh ! oh ! comme c'est beau ! » souffla Pollyanna ; puis elle se mit soudain à rire. « Je crois vraiment que le soleil lui-même essaie de jouer au jeu de la joie, vous ne trouvez pas ? » s'écria-t-elle, oubliant un instant que Mr. Pendleton ne pouvait pas comprendre ce dont elle parlait. « Oh ! comme j'aimerais avoir beaucoup de ces choses ! Je voudrais en donner à tante Polly, à Mrs. Snow et... à quantité de gens. Je crois qu'*alors* ils seraient heureux, c'est sûr ! Mais je pense que même tante Polly deviendrait si heureuse qu'elle ne pourrait pas s'empêcher de claquer les portes, si elle vivait dans un arc-en-ciel comme celui-ci. Vous ne croyez pas ? »

Mr. Pendleton rit.

« Eh bien, d'après le souvenir que j'ai de votre tante, Miss Pollyanna, je dois dire qu'il lui faudrait sans doute un peu plus que quelques prismes suspendus au soleil pour... pour lui faire claquer beaucoup de portes de joie. Mais voyons, sérieusement, que voulez-vous dire ? »

Pollyanna ouvrit légèrement les yeux, puis prit une longue inspiration.

« Oh ! j'avais oublié. Vous ne connaissez pas le jeu. Je m'en souviens maintenant.

— Alors racontez-le-moi. »

Cette fois, Pollyanna le lui raconta. Elle lui raconta toute l'histoire depuis le commencement — depuis les béquilles qui auraient dû être une poupée. Tout en parlant, elle ne regardait pas son visage. Ses yeux ravis demeuraient fixés sur les éclats de couleur dansante que projetaient les pendeloques de cristal balancées devant la fenêtre ensoleillée.

« Et voilà tout », soupira-t-elle lorsqu'elle eut fini. « Maintenant, vous savez pourquoi j'ai dit que le soleil essayait d'y jouer... à ce jeu. »

Un silence suivit. Puis une voix basse et mal assurée s'éleva du lit :

« Peut-être ; mais je crois que le plus beau de tous les prismes, c'est vous, Pollyanna.

— Oh ! mais je ne montre pas de beau rouge, de vert et de violet lorsque le soleil me traverse, Mr. Pendleton !

— Vraiment ? » répondit l'homme avec un sourire.

Et Pollyanna, regardant son visage, se demanda pourquoi il avait des larmes dans les yeux.

« Non », répondit-elle. Puis, au bout d'une minute, elle ajouta d'un air triste : « J'ai peur que le soleil ne fasse de moi que des taches de rousseur, Mr. Pendleton. Tante Polly dit qu'il en *fait* ! »

L'homme eut un petit rire ; et Pollyanna le regarda encore : ce rire avait presque ressemblé à un sanglot.



CHAPITRE XIX — CE QUI EST ASSEZ SURPRENANT



Pollyanna entra à l'école en septembre. Les examens préliminaires montrèrent qu'elle était très avancée pour une enfant de son âge, et elle s'intégra bientôt avec bonheur à une classe de garçons et de filles de son âge.

L'école, à certains égards, fut une surprise pour Pollyanna ; et Pollyanna, assurément, fut à bien des égards une grande surprise pour l'école. Toutes deux firent bientôt bon ménage, cependant, et Pollyanna avoua à sa tante qu'aller à l'école, après tout, *C'était* vivre — bien qu'elle en eût douté auparavant.

Malgré le plaisir que lui procurait son nouveau travail, Pollyanna n'oublia pas ses anciens amis. Il est vrai qu'elle ne pouvait plus leur consacrer autant de temps ; mais elle leur donnait tout celui dont elle disposait. De tous, John Pendleton était peut-être le plus mécontent.

Un samedi après-midi, il lui en parla.

« Dites-moi, Pollyanna, aimeriez-vous venir vivre avec moi ? » demanda-t-il avec impatience. « Je ne vous vois plus, ces temps-ci. »

Pollyanna éclata de rire — Mr. Pendleton était vraiment un homme amusant !

« Je croyais que vous n'aimiez pas avoir des gens autour de vous », dit-elle.

Il fit la grimace.

« Oh ! mais c'était avant que vous m'appreniez à jouer à votre merveilleux jeu. Maintenant, je suis heureux qu'on soit aux petits soins pour moi ! Peu importe, je me tiendrai de nouveau sur mes deux pieds un de ces jours ; alors on verra qui fera courir les autres », acheva-t-il en saisissant l'une des béquilles placées à son côté et en la brandissant avec malice vers la petite fille. Ce jour-là, ils étaient assis dans la grande bibliothèque.

« Oh ! mais vous ne trouvez pas vraiment de raisons d'être heureux ; vous *Dites* seulement que vous l'êtes », bouda Pollyanna, les yeux fixés sur le chien qui somnolait devant le feu. « Vous savez bien que vous ne jouez *jamais* correctement, Mr. Pendleton... vous le savez ! »

Le visage de l'homme devint soudain très grave.

« C'est pour cela que je vous veux, petite fille... pour m'aider à jouer. Viendrez-vous ? »

Pollyanna se tourna vers lui avec surprise.

« Mr. Pendleton, vous ne voulez pas vraiment dire... cela ? »

— Mais si. J'ai besoin de vous. Viendrez-vous ? »

Pollyanna parut peinée.

« Mais, Mr. Pendleton, je ne peux pas... vous savez que je ne peux pas. Mais je suis... à tante Polly ! »

Quelque chose passa rapidement sur le visage de l'homme, sans que Pollyanna pût bien comprendre quoi. Il releva la tête d'un air presque farouche.

« Vous ne lui appartenez pas plus que... Peut-être vous permettrait-elle de venir chez moi », acheva-t-il d'une voix plus douce. « Viendriez-vous... si elle vous le permettait ? »

Pollyanna fronça les sourcils, plongée dans une profonde réflexion.

« Mais tante Polly a été si... bonne pour moi », commença-t-elle lentement ; « elle m'a recueillie lorsque je n'avais plus personne, sauf les dames de la Société de secours, et... »

De nouveau, cette contraction passa sur le visage de l'homme ; mais, cette fois, lorsqu'il parla, sa voix était basse et très triste.

« Pollyanna, il y a bien des années, j'ai beaucoup aimé quelqu'un. J'espérais l'amener un jour dans cette maison. Je m'imaginais combien nous serions heureux ici, chez nous, pendant toutes les longues années à venir.

— Oui », murmura Pollyanna avec pitié, les yeux brillants de compassion.

« Mais... eh bien, je ne l'ai pas amenée ici. Peu importe pourquoi. Je ne l'ai tout simplement pas fait, voilà tout. Et, depuis lors, ce grand amas de pierres grises est une maison — jamais un foyer. Il faut la main et le cœur d'une femme, ou la présence d'un enfant, pour faire un foyer, Pollyanna ; et je n'ai eu ni l'un ni l'autre. Maintenant, viendrez-vous, ma chère ? »

Pollyanna bondit sur ses pieds. Son visage s'illumina tout entier.

« Mr. Pendleton, vous... vous voulez dire que vous auriez voulu avoir la main et le cœur de cette femme pendant toutes ces années ?

— Eh bien, o-oui, Pollyanna.

— Oh ! je suis si contente ! Alors tout va bien », soupira la petite fille. « Maintenant, vous pouvez nous prendre toutes les deux, et tout sera merveilleux.

— Vous prendre... toutes les deux ? » répéta l'homme, abasourdi.

Une légère inquiétude passa sur le visage de Pollyanna.

« Bien sûr, Tante Polly n'est pas encore convaincue ; mais je suis sûre qu'elle le sera si vous lui parlez comme vous venez de me parler, et alors nous viendrons toutes les deux, naturellement.

— Tante Polly... venir *ici* ! »

Une véritable terreur surgit dans les yeux de l'homme.

Pollyanna ouvrit un peu plus grands les siens.

« Vous préféreriez aller *là-bas* ? » demanda-t-elle. « Naturellement, la maison n'est pas aussi jolie, mais elle est plus proche...

— Pollyanna, de quoi *parlez*-vous ? » demanda l'homme, très doucement à présent.

« Mais de l'endroit où nous allons vivre, naturellement », répondit Pollyanna, prise de court. « J'ai d'abord *cru* que vous vouliez dire ici. Vous avez dit que c'était ici que vous aviez voulu, pendant toutes ces années, la main et le cœur de tante Polly pour en faire un foyer, et... »

Un cri inarticulé s'échappa de la gorge de l'homme. Il leva la main et commença à parler ; mais, l'instant suivant, il la laissa retomber sans force à son côté.

« Le médecin, monsieur », annonça la servante sur le seuil.

Pollyanna se leva aussitôt.

John Pendleton se tourna fébrilement vers elle.

« Pollyanna, pour l'amour du Ciel, ne dites encore rien de ce que je vous ai demandé », la supplia-t-il à voix basse.

Le sourire de Pollyanna creusa deux fossettes radieuses.

« Bien sûr que non ! Comme si je ne savais pas que vous préférez le lui dire vous-même ! » lança-t-elle gaiement par-dessus son épaule.

John Pendleton s'affaissa dans son fauteuil.

« Mais qu'est-ce qui se passe ? » demanda le médecin une minute plus tard, les doigts posés sur le pouls galopant de son patient.

Un sourire malicieux trembla sur les lèvres de John Pendleton.

« Une trop forte dose de votre... fortifiant, je suppose », répondit-il en riant, tandis qu'il remarquait le regard du médecin suivre la petite silhouette de Pollyanna le long de l'allée.



CHAPITRE XX — CE QUI EST PLUS SURPRENANT ENCORE



Le dimanche matin, Pollyanna assistait d'ordinaire à l'office et à l'école du dimanche. Le dimanche après-midi, elle allait souvent se promener avec Nancy. Elle en avait prévu une pour le lendemain de sa visite du samedi après-midi chez Mr. John Pendleton ; mais, sur le chemin du retour de l'école du dimanche, Dr. Chilton la rattrapa dans son cabriolet et arrêta son cheval.

« Laissez-moi vous reconduire, Pollyanna », proposa-t-il. « Je voudrais vous parler un instant. J'allais précisément chez vous pour vous prévenir », poursuivit-il lorsque Pollyanna se fut installée à son côté. « Mr. Pendleton a expressément demandé que vous alliez le voir cet après-midi, *sans faute*. Il dit que c'est très important. »

Pollyanna hocha joyeusement la tête.

« Oui, je le sais. J'irai. »

Le médecin la considéra avec surprise.

« Je ne suis plus tout à fait certain de vous y autoriser », déclara-t-il, les yeux pétillants. « Vous avez paru davantage l'agiter que le calmer hier, jeune demoiselle. »

Pollyanna rit.

« Oh ! ce n'était pas moi, vraiment... pas exactement, vous savez ; pas autant que tante Polly. »

Le médecin se retourna brusquement.

« Votre... tante ! » s'exclama-t-il.

Pollyanna eut un petit bond heureux sur son siège.

« Oui. Et c'est si passionnant et si merveilleux, tout à fait comme une histoire, vous savez. Je... je vais vous le raconter », décida-t-elle soudain. « Il m'a demandé de ne pas en parler ; mais il ne verra sûrement aucun inconvénient à ce que vous le sachiez. Il voulait dire de ne pas en parler à *elle*. »

— *Elle ?*

— Oui ; tante Polly. Et naturellement, il voudra le lui dire lui-même, plutôt que de me laisser le faire... les amoureux sont ainsi !

— Les amoureux ! »

Au moment où le médecin prononça ce mot, le cheval fit un violent écart, comme si la main qui tenait les rênes leur avait imprimé une brusque secousse.

« Oui », acquiesça gaiement Pollyanna. « C'est la partie qui ressemble à une histoire, vous voyez. Je ne le savais pas avant que Nancy me le dise. Elle m'a raconté que tante Polly avait eu un amoureux il y a des années et qu'ils s'étaient querellés. Au début, elle ne savait pas qui c'était. Mais maintenant nous avons découvert la vérité. C'est Mr. Pendleton, vous savez. »

Le médecin se détendit soudain. La main qui tenait les rênes retomba mollement sur ses genoux.

« Oh ! Non, je... je ne le savais pas », dit-il tranquillement.

Pollyanna se hâta de poursuivre — ils approchaient de la propriété des Harrington.

« Oui ; et maintenant je suis si contente. Tout s'est arrangé merveilleusement. Mr. Pendleton m'a demandé de venir vivre avec lui, mais naturellement je ne pouvais pas quitter tante Polly comme cela... après qu'elle a été si bonne pour moi. Alors il m'a parlé de la main et du cœur de la femme qu'il désirait autrefois, et j'ai découvert qu'il les désirait encore ; et j'étais si heureuse ! Parce que, naturellement, s'il veut mettre fin à leur querelle, tout ira bien désormais, et tante Polly et moi irons vivre toutes les deux chez lui, à moins que ce ne soit lui qui vienne vivre chez nous. Bien sûr, Tante Polly ne sait encore rien, et nous n'avons pas tout réglé ; je suppose donc que c'est pour cela qu'il tient tant à me voir cet après-midi. »

Le médecin se redressa brusquement. Un sourire étrange se dessinait sur ses lèvres.

« Oui ; je conçois fort bien que Mr. John Pendleton... tienne à vous voir, Pollyanna », répondit-il en arrêtant son cheval devant la porte.

« Voilà tante Polly près de la fenêtre ! » s'écria Pollyanna ; puis, une seconde plus tard : « Mais non, elle n'y est pas... pourtant, j'ai cru la voir !

— Non ; elle n'y est pas... maintenant », dit le médecin.

Le sourire avait soudain disparu de ses lèvres.

Cet après-midi-là, Pollyanna trouva un John Pendleton extrêmement nerveux qui l'attendait.

« Pollyanna, commença-t-il aussitôt, j'ai passé la nuit à essayer de comprendre ce que vous vouliez dire hier... lorsque vous avez parlé de mon désir d'avoir ici, pendant toutes ces années, la main et le cœur de votre tante Polly. Qu'avez-vous voulu dire ?

— Mais parce que vous étiez amoureux autrefois, vous savez ; et j'étais si contente que vous éprouviez toujours la même chose aujourd'hui.

— Amoureux !... votre tante Polly et moi ? »

À l'évidente surprise qui perçait dans sa voix, Pollyanna ouvrit de grands yeux.

« Mais, Mr. Pendleton, Nancy a dit que vous l'étiez ! »

L'homme eut un petit rire bref.

« Vraiment ! Eh bien, je crains de devoir dire que Nancy... ne savait pas.

— Alors vous... vous n'étiez pas amoureux ? » La voix de Pollyanna était tragique de consternation.

« Jamais !

— Et tout ne *va pas* s'arranger comme dans un livre ? »

Il ne répondit pas. Les yeux de l'homme demeuraient sombrement fixés au-dehors.

« Oh, mon Dieu ! Et tout marchait si merveilleusement », sanglota presque Pollyanna. « J'aurais été si heureuse de venir... avec tante Polly.

— Et vous ne viendrez pas... maintenant ? » demanda l'homme sans tourner la tête.

« Naturellement que non ! J'appartiens à tante Polly. »

L'homme se retourna alors, presque farouchement.

« Avant de lui appartenir, Pollyanna, vous étiez... à votre mère. Et... c'était la main et le cœur de votre mère que je désirais il y a de longues années.

— Ma mère !

— Oui. Je n'avais pas l'intention de vous le dire, mais il vaut peut-être mieux, après tout, que je le fasse... maintenant. » Le visage de John Pendleton était devenu très blanc. Il parlait avec peine. Pollyanna, les yeux grands ouverts et effrayés, les lèvres entrouvertes, le fixait. « J'aimais votre mère ; mais elle... ne m'aimait pas. Et, au bout d'un certain temps, elle est partie avec... votre père. Je ne savais pas, jusque-là, combien je tenais... à elle. Le monde entier m'a soudain paru sombrer dans les ténèbres, et... Mais peu importe. Pendant de longues années, j'ai été un vieil homme revêche, grincheux, impossible à aimer et que personne n'aimait — bien que je n'aie pas encore tout à fait soixante ans, Pollyanna. Puis, un jour, comme l'un de ces prismes que vous aimez tant, petite fille, vous avez dansé jusque dans ma vie et parsemé mon vieux monde morne d'éclats violets, dorés et écarlates nés de votre lumineuse gaieté. Au bout d'un certain temps, j'ai découvert qui vous étiez, et... et j'ai cru alors ne plus jamais vouloir vous revoir. Je ne voulais pas qu'on me rappelât... votre mère. Mais... vous savez ce qu'il en est advenu. Il fallait absolument que vous reveniez. Et maintenant, je vous veux toujours auprès de moi. Pollyanna, ne viendrez-vous pas *maintenant* ?

— Mais, Mr. Pendleton, je... Il y a tante Polly ! » Les yeux de Pollyanna s'emplissaient de larmes.

L'homme fit un geste impatient.

« Et moi ? Comment voulez-vous que je sois “heureux” de quoi que ce soit... sans vous ? Mais, Pollyanna, c’est seulement depuis votre arrivée que je suis un peu heureux de vivre ! Si je vous avais pour petite fille, je pourrais être heureux de... tout ; et j’essaierais de vous rendre heureuse, vous aussi, ma chère. Aucun de vos désirs ne resterait insatisfait. Tout mon argent, jusqu’au dernier cent, servirait à vous rendre heureuse. »

Pollyanna eut l’air scandalisé.

« Mais, Mr. Pendleton, comme si je vous laissais tout dépenser pour moi... tout cet argent que vous avez économisé pour les païens ! »

Une rougeur sourde monta au visage de l’homme. Il voulut parler, mais Pollyanna poursuivait déjà.

« D’ailleurs, quelqu’un qui possède autant d’argent que vous n’a pas besoin de moi pour trouver des raisons de se réjouir. Vous rendez tant d’autres gens heureux en leur donnant des choses que vous ne pouvez pas vous empêcher d’être heureux vous-même ! Regardez les prismes que vous avez donnés à Mrs. Snow et à moi, et la pièce d’or que vous avez offerte à Nancy pour son anniversaire, et...

— Oui, oui... inutile de parler de tout cela », l’interrompit l’homme. Son visage était devenu très, très rouge — et peut-être n’était-ce pas étonnant : dans le passé, John Pendleton n’avait pas précisément été célèbre pour « donner des choses ». « Tout cela n’a aucun sens. Ce n’était presque rien, de toute façon... mais le peu que j’ai fait, je l’ai fait à cause de vous. C’est vous qui avez donné ces choses, pas moi ! Si, vous », répéta-t-il en voyant sa mine scandalisée. « Et cela prouve seulement davantage encore combien j’ai besoin de vous, petite fille », ajouta-t-il, sa voix se faisant de nouveau tendre et suppliante. « Si je dois jamais, jamais jouer au jeu de la joie, Pollyanna, il faudra que vous veniez y jouer avec moi. »

Le front de la petite fille se plissa dans une expression de regret.

« Tante Polly a été si bonne pour moi », commença-t-elle ; mais l'homme l'interrompit brusquement. Son ancienne irritabilité avait reparu sur son visage. John Pendleton supportait depuis trop longtemps mal la moindre opposition pour maîtriser aisément son impatience.

« Naturellement qu'elle a été bonne pour vous ! Mais je parierais qu'elle ne tient pas à vous garder auprès d'elle moitié autant que moi », répliqua-t-il.

« Mais, Mr. Pendleton, je sais qu'elle est heureuse de...

— Heureuse ! » l'interrompit l'homme, perdant maintenant tout à fait patience. « Je parierais que Miss Polly ne sait pas être heureuse... de quoi que ce soit ! Oh ! elle accomplit son devoir, je le sais. C'est une femme très *conscientieuse*. J'ai déjà eu affaire à son "devoir". Je reconnais que nous n'avons pas été les meilleurs amis du monde depuis quinze ou vingt ans. Mais je la connais. Tout le monde la connaît... et elle n'est pas de ceux qui savent être "heureux", Pollyanna. Elle ne sait pas comment faire. Quant à venir chez moi... demandez-le-lui seulement, et vous verrez si elle ne vous laissera pas venir. Oh ! petite fille, petite fille, j'ai tellement besoin de vous ! » acheva-t-il d'une voix brisée.

Pollyanna se leva en poussant un long soupir.

« Très bien. Je le lui demanderai », répondit-elle avec regret. « Naturellement, je ne veux pas dire que je n'aimerais pas vivre ici avec vous, Mr. Pendleton, mais... » Elle n'acheva pas sa phrase. Un silence suivit, puis elle ajouta : « Enfin, je suis tout de même contente de ne rien lui avoir dit hier ; parce qu'alors je croyais qu'elle était désirée aussi. »

John Pendleton eut un sourire amer.

« Oui, Pollyanna ; je crois qu'il vaut mieux que vous n'en ayez rien dit... hier.

— Je ne l'ai dit qu'au médecin ; et naturellement, lui, ça ne compte pas.

— Au médecin ! » s'écria John Pendleton en se retournant vivement. « Pas... à Dr... Chilton ?

— Si ; lorsqu'il est venu me dire que vous vouliez me voir aujourd'hui, vous savez.

— Eh bien, de toutes les... » marmonna l'homme en retombant dans son fauteuil. Puis il se redressa avec un intérêt soudain. « Et qu'a dit Dr. Chilton ? » demanda-t-il.

Pollyanna fronça pensivement les sourcils.

« Mais je ne me souviens pas. Pas grand-chose, je crois. Oh ! il a dit qu'il comprenait très bien que vous vouliez me voir.

— Ah ! vraiment ? » répondit John Pendleton.

Et Pollyanna se demanda pourquoi il avait laissé échapper ce brusque petit rire étrange.



CHAPITRE XXI — UNE QUESTION RÉSOLUE



Le ciel s'assombrissait rapidement sous la menace d'un orage lorsque Pollyanna descendit en hâte la colline depuis la maison de John Pendleton. À mi-chemin, elle rencontra Nancy, munie d'un parapluie. Cependant, à ce moment-là, les nuages avaient changé de direction et l'averse ne paraissait plus aussi imminente.

« Je crois que ça va contourner par le nord », annonça Nancy en examinant le ciel d'un œil critique. « C'est ce que j'ai pensé tout le temps, mais Miss Polly voulait que je vienne avec ça. Elle était *inquiète* pour vous !

— Vraiment ? » murmura distraitemment Pollyanna en considérant les nuages à son tour.

Nancy renifla légèrement.

« Vous avez pas l'air de remarquer ce que je viens de dire », observa-t-elle d'un ton offensé. « J'ai dit que votre tante était *inquiète* pour vous !

— Oh ! » soupira Pollyanna, se rappelant soudain la question qu'elle devait bientôt poser à sa tante. « Je suis désolée. Je ne voulais pas lui faire peur.

— Eh bien, moi, j'en suis contente », répliqua Nancy contre toute attente. « Oui, j'en suis contente. »

Pollyanna la regarda fixement.

« *Contente* que tante Polly ait eu peur pour moi ! Mais, Nancy, ce n'est *pas* ainsi qu'on joue au jeu... on ne doit pas être heureux de choses pareilles !

— Le jeu avait rien à voir là-dedans », rétorqua Nancy. « J'y ai même pas pensé. Vous avez pas l'air de comprendre ce que ça veut dire que Miss Polly soit *inquiète* pour vous, mon enfant !

— Mais cela veut dire qu'elle était inquiète... et c'est affreux de se sentir inquiète », maintint Pollyanna. « Qu'est-ce que cela pourrait vouloir dire d'autre ? »

Nancy releva la tête.

« Eh bien, je vais vous le dire. Ça veut dire qu'elle commence enfin à devenir quelque chose qui ressemble à un être humain... comme tout le monde ; et qu'elle ne se contente plus d'accomplir son devoir envers vous tout le temps.

— Mais, Nancy ! » protesta Pollyanna, scandalisée. « Tante Polly accomplit toujours son devoir. C'est... c'est une femme très consciencieuse ! »

Sans s'en rendre compte, Pollyanna répétait les paroles que John Pendleton avait prononcées une demi-heure plus tôt.

Nancy gloussa.

« Ça, vous avez raison... elle l'est, et je suppose qu'elle l'a toujours été ! Mais elle est quelque chose de plus, maintenant, depuis que vous êtes arrivée. »

Le visage de Pollyanna changea. Ses sourcils se froncèrent avec inquiétude.

« Voilà justement ce que je voulais vous demander, Nancy », soupira-t-elle. « Croyez-vous que tante Polly aime m'avoir ici ? Est-ce que cela lui ferait quelque chose... si... si je n'étais plus ici ? »

Nancy jeta un rapide regard au petit visage absorbé. Elle s'était attendue depuis longtemps à cette question, et elle la redoutait. Elle s'était demandé comment y répondre — comment y répondre honnêtement sans blesser cruellement celle qui la posait. Mais maintenant, *maintenant*, devant les nouveaux soupçons que l'envoi du parapluie cet après-midi avait changés en convictions, Nancy accueillit la question à bras ouverts. Elle était certaine qu'elle pouvait, en toute conscience, apaiser aujourd'hui le cœur affamé d'amour de la petite fille.

« Si elle aime vous avoir ici ? Si vous lui manqueriez si vous partiez ? » s'écria Nancy avec indignation. « Mais c'est exactement ce que je suis en train de vous dire ! Est-ce qu'elle m'a pas envoyée à toute vitesse avec un parapluie parce qu'elle a vu un petit nuage dans le ciel ? Est-ce qu'elle m'a pas fait descendre toutes vos affaires pour que vous ayez la jolie chambre que vous vouliez ? Mais, Miss Pollyanna, quand on se rappelle qu'au début elle détestait tellement avoir... »

Une toux étranglée permit à Nancy de s'arrêter juste à temps.

« Et c'est pas seulement des choses sur lesquelles je peux mettre le doigt », poursuivit-elle précipitamment, presque sans reprendre haleine. « Ce sont ses petites manières, qui montrent comment vous l'avez attendrie et adoucie... le chat, le chien, la façon dont elle me parle, et oh ! des tas de choses. Mais, Miss Pollyanna, on peut pas savoir combien vous lui manqueriez... si vous n'étiez plus ici », conclut Nancy avec une certitude enthousiaste destinée à dissimuler l'aveu dangereux qui avait failli lui échapper.

Même ainsi, elle n'était pas tout à fait préparée à la joie soudaine qui illumina le visage de Pollyanna.

« Oh ! Nancy, je suis si heureuse... heureuse... heureuse ! Vous ne savez pas combien je suis heureuse que tante Polly... me veuille auprès d'elle ! »

« Comme si j'allais la quitter maintenant ! » pensa Pollyanna lorsqu'elle monta un peu plus tard l'escalier qui conduisait à sa chambre. « J'ai toujours su que je voulais vivre avec tante Polly... mais je crois que je ne savais pas exactement combien je voulais que tante Polly... veuille vivre avec *moi* ! »

Pollyanna savait que la tâche de faire part de sa décision à John Pendleton ne serait pas aisée, et elle la redoutait. Elle aimait beaucoup John Pendleton et avait beaucoup de peine pour lui — parce qu'il paraissait avoir tellement de peine pour lui-même. Elle plaignait aussi la longue vie solitaire qui l'avait rendu si malheureux ; et elle était désolée

que sa mère fût la cause des années lugubres qu'il avait traversées. Elle imaginait la grande maison grise telle qu'elle serait lorsque son maître serait rétabli, avec ses pièces silencieuses, ses planchers encombrés et son bureau en désordre ; son cœur se serrait devant sa solitude. Elle souhaitait que, quelque part, on pût trouver quelqu'un qui...

À cet instant, une idée soudaine la fit bondir sur ses pieds avec un petit cri de joie.

Dès qu'elle le put, elle gravit en hâte la colline jusqu'à la maison de John Pendleton ; et, peu après, elle se retrouva dans la grande bibliothèque obscure, John Pendleton assis près d'elle, ses longues mains maigres inertes sur les bras de son fauteuil et son fidèle petit chien à ses pieds.

« Eh bien, Pollyanna, jouerons-nous ensemble au “jeu de la joie” pour tout le reste de ma vie ? » demanda doucement l'homme.

« Oh oui ! » s'écria Pollyanna. « J'ai trouvé la meilleure raison que vous puissiez avoir de vous réjouir, et...

— Avec... *Vous* ? » demanda John Pendleton, tandis que les coins de sa bouche se durcissaient un peu.

« N-non ; mais...

— Pollyanna, vous n'allez pas répondre non ! » interrompit une voix chargée d'émotion.

« Je... je le dois, Mr. Pendleton ; vraiment, je le dois. Tante Polly...

— A-t-elle *refusé*... de vous laisser... venir ?

— Je... je ne le lui ai pas demandé », balbutia misérablement la petite fille.

« Pollyanna ! »

Pollyanna détourna les yeux. Elle ne pouvait soutenir le regard blessé et douloureux de son ami.

« Ainsi, vous ne le lui avez même pas demandé !

— Je ne le pouvais pas, monsieur... vraiment », hésita Pollyanna.
« Vous voyez, je l'ai découvert... sans demander. Tante Polly *veut* que je

reste auprès d'elle, et... et moi aussi, je veux rester », avoua-t-elle courageusement. « Vous ne savez pas combien elle a été bonne pour moi ; et... et je crois vraiment que, quelquefois, elle commence à trouver des raisons de se réjouir... beaucoup de raisons. Vous savez qu'elle ne l'était jamais autrefois. Vous l'avez dit vous-même. Oh ! Mr. Pendleton, je ne *pourrais pas* quitter tante Polly... maintenant ! »

Un long silence suivit. Seul le crépitement des bûches dans l'âtre le rompait. Enfin, l'homme parla.

« Non, Pollyanna ; je comprends. Vous ne pourriez pas la quitter... maintenant », dit-il. « Je ne vous le demanderai... plus. »

Le dernier mot fut si bas qu'il en devint presque inaudible ; mais Pollyanna l'entendit.

« Oh ! mais vous ne connaissez pas la suite », lui rappela-t-elle avec ardeur. « Il y a une chose qui peut vous rendre plus heureux que tout... vraiment !

— Pas moi, Pollyanna.

— Si, monsieur, vous. C'est *vous* qui l'avez dit. Vous avez dit que seule la main et le cœur d'une femme, ou la présence d'un enfant, pouvaient faire un foyer. Et je peux vous la procurer... la présence d'un enfant ; pas la mienne, vous savez, mais celle d'un autre.

— Comme si j'en voulais une autre que vous ! » protesta une voix indignée.

« Mais vous la voudrez... lorsque vous saurez ; vous êtes si bon et si généreux ! Pensez aux prismes, aux pièces d'or, à tout cet argent que vous économisez pour les païens, et...

— Pollyanna ! » interrompit sauvagement l'homme. « Mettons fin une fois pour toutes à cette sottise ! J'ai déjà essayé une demi-douzaine de fois de vous le dire. Il n'y a pas d'argent pour les païens. Je ne leur ai jamais envoyé un seul cent de ma vie. Voilà ! »

Il releva le menton et se prépara à affronter ce qu'il attendait : la déception douloureuse dans les yeux de Pollyanna. À son étonnement,

pourtant, il ne découvrit ni douleur ni déception. Il n'y avait que de la joie surprise.

« Oh ! oh ! » s'écria-t-elle en frappant des mains. « Je suis si contente ! Enfin », rectifia-t-elle en rougissant avec embarras, « je ne veux pas dire que je ne suis pas désolée pour les païens, mais, juste maintenant, je ne peux pas m'empêcher d'être heureuse que vous ne vouliez pas des petits garçons de l'Inde, puisque tous les autres les ont voulus. Et je suis donc heureuse que vous préférerez Jimmy Bean. Maintenant, je sais que vous allez le recueillir !

— Recueillir... *Qui* ?

— Jimmy Bean. C'est la "présence d'un enfant", vous savez ; et il sera si heureux de l'être. La semaine dernière, j'ai dû lui dire que même les dames de *ma* Société de secours, dans l'Ouest, ne voulaient pas de lui, et il était si déçu. Mais maintenant... lorsqu'il apprendra cela... il sera si heureux !

— Le sera-t-il ? Eh bien, moi, non », déclara l'homme d'un ton décisif. « Pollyanna, tout cela est de la pure sottise !

— Vous ne voulez pas dire... que vous ne le recueillerez pas ?

— C'est exactement ce que je veux dire.

— Mais sa présence serait ravissante », hésita Pollyanna. Elle était presque en larmes à présent. « Et vous ne *pourriez pas* être seul... avec Jimmy dans les environs.

— Je n'en doute pas », répliqua l'homme ; « mais... je crois que je préfère la solitude. »

Ce fut alors que Pollyanna, pour la première fois depuis des semaines, se rappela soudain quelque chose que Nancy lui avait dit autrefois. Elle releva le menton d'un air offensé.

« Peut-être pensez-vous qu'un gentil petit garçon bien vivant ne vaudrait pas mieux que ce vieux squelette mort que vous gardez quelque part ; mais moi, je le pense !

— *Un squelette* ?

— Oui. Nancy a dit que vous en aviez un dans un placard, quelque part.

— Mais qu'est-ce que... »

Soudain, l'homme rejeta la tête en arrière et éclata de rire. Il rit de très bon cœur — si fort que Pollyanna se mit à pleurer par pure nervosité. Lorsqu'il s'en aperçut, John Pendleton se redressa très vite. Son visage redevint aussitôt grave.

« Pollyanna, je soupçonne que vous avez raison... plus raison que vous ne le savez », dit-il doucement. « En vérité, je *sais* qu'un “gentil petit garçon bien vivant” vaudrait beaucoup mieux que... mon squelette dans le placard ; seulement... nous n'acceptons pas toujours volontiers l'échange. Nous sommes portés à rester attachés à... nos squelettes, Pollyanna. Cependant, racontez-moi donc un peu plus de choses sur ce gentil petit garçon. »

Et Pollyanna lui raconta son histoire.

Peut-être le rire avait-il dissipé la tension ; peut-être le pathétique de l'histoire de Jimmy Bean, racontée par les lèvres ardentes de Pollyanna, avait-il touché un cœur déjà étrangement attendri. Quoi qu'il en fût, lorsque Pollyanna rentra ce soir-là, elle emportait une invitation pour Jimmy Bean lui-même : il devait se présenter à la grande maison avec elle le samedi après-midi suivant.

« Et je suis si heureuse, et je suis sûre que vous l'aimerez », soupira Pollyanna au moment de prendre congé. « Je veux tellement que Jimmy Bean ait un foyer... et des gens qui tiennent à lui, vous savez. »



CHAPITRE XXII — DES SERMONS ET DES CAISSES À BOIS



L'après-midi où Pollyanna parla de Jimmy Bean à John Pendleton, le révérend Paul Ford gravit la colline et pénétra dans les bois de Pendleton, avec l'espoir que la beauté recueillie du monde créé par Dieu calmerait le tumulte provoqué par Ses enfants parmi les hommes.

Le révérend Paul Ford avait le cœur malade. De mois en mois, depuis un an, la situation de sa paroisse s'aggravait ; si bien que, de quelque côté qu'il se tournât désormais, il semblait ne rencontrer que disputes, médisances, scandales et jalousies. Tour à tour, il avait argumenté, supplié, réprimandé et feint d'ignorer ; et, toujours, à travers tout cela, il avait prié — avec ferveur et avec espoir. Mais, ce jour-là, il était misérablement contraint de reconnaître que les choses n'allaient pas mieux : elles allaient plutôt plus mal.

Deux de ses diacres étaient à couteaux tirés pour une sottise à laquelle seule une rumination sans fin avait donné de l'importance. Trois de ses collaboratrices les plus actives avaient quitté la Société de secours des dames parce qu'une étincelle de commérage, attisée par des langues trop promptes, était devenue un incendie dévorant de scandale. Le chœur s'était divisé à propos du nombre de solos accordés à une chanteuse que l'on croyait favorisée. Même la Société de l'Action chrétienne — le groupe de jeunesse de la paroisse — était en pleine agitation en raison des critiques ouvertes dirigées contre deux de ses responsables. Quant à l'école du dimanche, la démission de son directeur et de deux de ses maîtres avait été la goutte de trop — celle qui avait envoyé le pasteur harassé chercher dans le calme des bois la prière et la méditation.

Sous la voûte verte des arbres, le révérend Paul Ford considéra la situation en face. À ses yeux, la crise était arrivée. Il fallait faire quelque chose — et sans délai. Toute l'œuvre de l'Église était au point mort. Les

offices du dimanche, la réunion de prière de la semaine, les thés missionnaires, et même les soupers et les rencontres amicales étaient de moins en moins fréquentés. Certes, il restait encore quelques travailleurs consciencieux. Mais ils tiraient généralement chacun de leur côté ; et tous se montraient douloureusement conscients des regards critiques braqués sur eux et des langues qui n'avaient rien d'autre à faire que commenter ce que les yeux avaient vu.

Et, à cause de tout cela, le révérend Paul Ford comprenait fort bien que lui-même — ministre de Dieu —, son Église, la ville et jusqu'au christianisme souffraient ; et souffriraient davantage encore, à moins que...

Il fallait agir, et sans délai. Mais comment ?

Lentement, le pasteur tira de sa poche les notes préparées pour son sermon du dimanche suivant. Il les examina en fronçant les sourcils. Ses lèvres se durcirent tandis qu'il lisait à haute voix, avec une impressionnante gravité, les versets sur lesquels il avait décidé de prêcher :

« “Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux ; vous n'y entrez pas vous-mêmes, et vous n'y laissez pas entrer ceux qui veulent entrer.”

« “Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! parce que vous dévorez les maisons des veuves, et que vous faites pour l'apparence de longues prières ; à cause de cela, vous serez jugés plus sévèrement.”

« “Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! parce que vous payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, et que vous laissez ce qui est plus important dans la loi, la justice, la miséricorde et la fidélité : c'est là ce qu'il fallait pratiquer, sans négliger les autres choses.” »

C'était une dénonciation amère. Dans les allées vertes de la forêt, la voix profonde du pasteur retentit avec une puissance cinglante. Même les oiseaux et les écureuils parurent se taire, saisis de respect. Le pasteur comprit soudain de la manière dont ces paroles résonneraient le

dimanche suivant, lorsqu'il les prononcerait devant ses fidèles, dans le silence sacré de l'église.

Ses fidèles !... ils *étaient* ses fidèles. Pouvait-il faire cela ? Osait-il le faire ? Osait-il ne pas le faire ? C'était une terrible dénonciation, même sans les paroles qui suivraient — ses propres paroles. Il avait prié et prié encore. Il avait ardemment demandé de l'aide et une direction. Il désirait — oh ! combien ardemment ! — prendre, dans cette crise, la bonne décision. Mais était-ce là... la bonne décision ?

Lentement, le pasteur replia les feuilles et les remit dans sa poche. Puis, avec un soupir qui ressemblait presque à un gémissement, il se laissa tomber au pied d'un arbre et couvrit son visage de ses mains.

Ce fut ainsi que Pollyanna le trouva, alors qu'elle rentrait de la maison des Pendleton. Avec un petit cri, elle courut vers lui.

« Oh ! oh ! Mr. Ford ! Vous... *Vous* ne vous êtes pas cassé la jambe, ou... ou quelque chose, n'est-ce pas ? » s'écria-t-elle, hors d'haleine.

Le pasteur laissa retomber ses mains et releva vivement les yeux. Il essaya de sourire.

« Non, ma chère... non, certainement ! Je ne fais que... me reposer.

— Oh ! » soupira Pollyanna en reculant un peu. « Alors tout va bien. Vous voyez, Mr. Pendleton *S'était* cassé la jambe lorsque je l'ai trouvé... mais il était couché, lui. Et vous, vous êtes assis.

— Oui, je suis assis ; et je ne me suis rien cassé... que les médecins puissent réparer. »

Les derniers mots furent prononcés très bas, mais Pollyanna les entendit. Son visage changea aussitôt. Ses yeux brillèrent d'une tendre compassion.

« Je comprends ce que vous voulez dire... quelque chose vous tourmente. Mon père se sentait souvent ainsi. Je crois que cela arrive... le plus souvent aux pasteurs. Vous voyez, il y a tant de choses qui dépendent d'eux, d'une certaine manière. »

Le révérend Paul Ford se tourna vers elle avec un peu d'étonnement.

« Votre père était pasteur, Pollyanna ?

— Oui, monsieur. Vous ne le saviez pas ? Je croyais que tout le monde le savait. Il a épousé la sœur de tante Polly, et elle était ma mère.

— Oh ! je comprends. Mais, vous voyez, je ne suis ici que depuis quelques années ; je ne connais donc pas toute l'histoire des familles.

— Oui, monsieur... je veux dire, non, monsieur », répondit Pollyanna avec un sourire.

Un long silence suivit. Toujours assis au pied de l'arbre, le pasteur semblait avoir oublié la présence de Pollyanna. Il avait sorti des papiers de sa poche et les avait dépliés ; mais il ne les regardait pas. À la place, il fixait une feuille posée sur le sol, un peu plus loin — et ce n'était même pas une jolie feuille. Elle était brune et morte. En le regardant, Pollyanna éprouva pour lui une vague compassion.

« Il... il fait beau », commença-t-elle avec espoir.

Il ne répondit pas tout de suite ; puis le pasteur releva la tête en sursaut.

« Quoi ? Oh !... oui, c'est une très belle journée.

— Et il ne fait pas froid du tout, même si nous sommes en octobre », observa Pollyanna avec plus d'espoir encore. « Mr. Pendleton avait du feu, mais il a dit qu'il n'en avait pas besoin. C'était seulement pour le regarder. J'aime regarder les feux, pas vous ? »

Cette fois, elle n'obtint aucune réponse, bien qu'elle eût attendu patiemment avant de tenter une autre approche.

« Est-ce que vous aimez être pasteur ? »

Le révérend Paul Ford releva alors les yeux très vivement.

« Est-ce que j'aime... Mais quelle étrange question ! Pourquoi me demandez-vous cela, ma chère ?

— Pour rien... seulement à cause de votre expression. Elle m'a fait penser à mon père. Il avait quelquefois le même air.

— Vraiment ? »

La voix du pasteur était polie, mais ses yeux étaient revenus à la feuille desséchée.

« Oui, et je lui demandais alors, comme je viens de vous le demander, s'il était heureux d'être pasteur.

— Et que répondait-il ? » demanda l'homme sous l'arbre avec un petit sourire triste.

« Oh ! il répondait toujours que oui, naturellement ; mais presque toujours, il ajoutait qu'il ne resterait *pas* pasteur une minute si ce n'était à cause des textes de la joie.

— Des... *Quoi ?* »

Les yeux du révérend Paul Ford quittèrent la feuille et contemplèrent d'un air étonné le joyeux petit visage de Pollyanna.

« Eh bien, c'est comme cela que mon père les appelait », rit-elle. « Naturellement, la Bible ne leur donnait pas ce nom. Mais ce sont tous ceux qui commencent par : “Réjouissez-vous dans le Seigneur”, ou “Soyez dans l'allégresse”, ou “Poussez des cris de joie”, et toutes ces choses, vous savez... il y en a tellement. Une fois, lorsque mon père se sentait particulièrement malheureux, il les a comptés. Il y en avait huit cents.

— Huit cents !

— Oui... huit cents qui vous disent de vous réjouir et d'être heureux, vous savez ; c'est pour cela que mon père les appelait “les textes de la joie”.

— Oh ! »

Une expression étrange passa sur le visage du pasteur. Ses yeux étaient tombés sur les mots inscrits en haut de la première feuille qu'il tenait : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! »

« Ainsi, votre père... aimait ces “textes de la joie” », murmura-t-il.

« Oh oui ! » acquiesça énergiquement Pollyanna. « Il a dit qu'il s'était senti mieux dès le premier jour, lorsqu'il a eu l'idée de les compter. Il disait que, si Dieu avait pris la peine de nous répéter huit cents fois

d'être heureux et de nous réjouir, Il devait vouloir que nous le fassions... *Au moins un peu*. Et mon père avait honte de ne pas l'avoir fait davantage. Après cela, ils lui apportaient tant de réconfort, vous savez, lorsque les choses allaient mal ; lorsque les dames de la Société de secours se mettaient à se battre... je veux dire, lorsqu'elles *N'étaient pas D'accord* sur quelque chose », rectifia précipitamment Pollyanna. « Mais c'étaient aussi ces textes, disait mon père, qui lui avaient donné l'idée du jeu... il l'a commencé avec *moi*, à cause des béquilles... mais il disait que ce sont les textes de la joie qui l'y avaient conduit.

— Et quel peut bien être ce jeu ? » demanda le pasteur.

« Celui où l'on trouve dans chaque chose un motif de se réjouir, vous savez. Comme je vous l'ai dit, il l'a commencé avec moi à cause des béquilles. »

Et, une fois encore, Pollyanna raconta son histoire — cette fois à un homme qui l'écoutait avec des yeux tendres et des oreilles capables de comprendre.

Un peu plus tard, Pollyanna et le pasteur descendirent la colline main dans la main. Le visage de Pollyanna rayonnait. Pollyanna aimait parler, et elle parlait depuis un bon moment : le pasteur avait encore tant et tant de choses à apprendre sur le jeu, sur son père et sur leur ancienne vie.

Au pied de la colline, leurs chemins se séparèrent ; Pollyanna prit une route et le pasteur une autre, et chacun poursuivit seul son chemin.

Ce soir-là, dans le cabinet du révérend Paul Ford, le pasteur était assis et réfléchissait. Près de lui, quelques feuilles volantes étaient posées sur le bureau — les notes de son sermon. Sous le crayon qu'il tenait immobile s'étendaient des feuilles blanches — celles du sermon qui restait à écrire. Mais le pasteur ne pensait ni à ce qu'il avait déjà écrit ni à ce qu'il comptait écrire. En imagination, il se trouvait très loin de là, dans une petite ville de l'Ouest, auprès d'un pasteur missionnaire pauvre, malade, inquiet et presque seul au monde — mais qui parcourait la Bible pour

savoir combien de fois son Seigneur et Maître lui avait commandé de « se réjouir et d'être heureux ».

Au bout d'un certain temps, le révérend Paul Ford poussa un long soupir, s'arracha à la lointaine ville de l'Ouest et remit en ordre les feuilles placées sous sa main.

« Matthieu, chapitre vingt-trois, versets 13, 14 et 23 », écrivit-il ; puis, d'un geste impatient, il laissa tomber son crayon et attira vers lui une revue que sa femme avait laissée sur le bureau quelques minutes plus tôt. Ses yeux fatigués passaient sans intérêt d'un paragraphe à l'autre lorsque ces mots retinrent son regard :

« Un père dit un jour à son fils Tom, qui avait refusé le matin même de remplir la caisse à bois de sa mère : “Tom, je suis certain que tu seras heureux d'aller chercher du bois pour ta mère.” Et, sans un mot, Tom y alla. Pourquoi ? Simplement parce que son père lui montrait avec tant d'évidence qu'il s'attendait à le voir bien agir. Supposons qu'il lui eût dit : “Tom, j'ai entendu ce que tu as répondu à ta mère ce matin, et j'ai honte de toi. Va immédiatement remplir cette caisse à bois !” Je vous garantis que, pour ce qui dépendait de Tom, la caisse serait restée vide ! »

Le pasteur poursuivit sa lecture — un mot ici, une ligne là, puis ailleurs un paragraphe :

« Ce dont les hommes et les femmes ont besoin, c'est d'encouragement. Il faut fortifier leurs capacités naturelles de résistance, et non les affaiblir... Au lieu de revenir sans cesse sur les défauts d'un homme, parlez-lui de ses qualités. Essayez de l'arracher à l'ornière de ses mauvaises habitudes. Montrez-lui ce qu'il a de meilleur, son *moi* véritable, capable d'oser, d'agir et de remporter la victoire !... L'influence d'un caractère beau, secourable et plein d'espérance est contagieuse et peut transformer une ville entière... Les gens rayonnent ce qu'ils portent dans l'esprit et dans le cœur. Lorsqu'un homme se sent bienveillant et serviable, ses voisins ne tardent pas à éprouver les mêmes sentiments.

Mais, s'il gronde, se renfroigne et critique, ses voisins lui rendront ses regards renfrognés, et même avec intérêts !... Lorsque vous cherchez le mal en vous attendant à le trouver, vous le trouverez. Lorsque vous savez que vous découvrirez le bien, vous le trouverez également... Dites à votre fils Tom que vous *savez* qu'il sera heureux de remplir la caisse à bois ; puis regardez-le partir, alerte et intéressé ! »

Le pasteur posa la revue et redressa la tête. Un instant plus tard, il était debout et arpentait l'étroite pièce d'un bout à l'autre, encore et encore. Plus tard, bien plus tard, il prit une longue inspiration et se laissa retomber sur la chaise devant son bureau.

« Avec l'aide de Dieu, je le ferai ! » s'écria-t-il à voix basse. « Je dirai à tous mes Tom que je *sais* qu'ils seront heureux de remplir cette caisse à bois ! Je leur donnerai une tâche, et je les rendrai si heureux de l'accomplir qu'ils n'auront pas le *temps* de regarder les caisses à bois de leurs voisins ! »

Il prit alors les notes de son sermon, les déchira d'un trait et en jeta les morceaux loin de lui, si bien que, d'un côté de sa chaise, reposait « Malheur à vous », et de l'autre « scribes et pharisiens hypocrites ! », tandis que son crayon courait sur le papier blanc et lisse posé devant lui — après avoir d'abord tracé un gros trait noir sur « Matthieu, chapitre vingt-trois, versets 13, 14 et 23 ».

Ainsi arriva-t-il que le sermon prononcé par le révérend Paul Ford le dimanche suivant fut un véritable appel de clairon à ce qu'il y avait de meilleur en chaque homme, chaque femme et chaque enfant qui l'entendit ; et son texte était l'un des huit cents textes lumineux de Pollyanna :

« Justes, réjouissez-vous en l'Éternel et soyez dans l'allégresse ! Poussez des cris de joie, vous tous qui êtes droits de cœur ! »



CHAPITRE XXIII — UN ACCIDENT



À la demande de Mrs. Snow, Pollyanna se rendit un jour au cabinet de Dr. Chilton pour obtenir le nom d'un médicament que Mrs. Snow avait oublié. Or Pollyanna n'avait encore jamais vu l'intérieur du cabinet de Dr. Chilton.

« Je ne suis jamais venue chez vous auparavant ! C'est bien ici que vous habitez, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle en regardant autour d'elle avec intérêt.

Le médecin eut un sourire un peu triste.

« Oui... si l'on peut appeler cela habiter », répondit-il tout en écrivant quelque chose sur le bloc qu'il tenait à la main. « Mais c'est un bien piètre semblant de foyer, Pollyanna. Ce ne sont que des pièces, voilà tout... pas un foyer. »

Pollyanna hocha la tête d'un air entendu. Ses yeux brillaient d'une compréhension compatissante.

« Je sais. Il faut la main et le cœur d'une femme, ou la présence d'un enfant, pour faire un foyer », dit-elle.

« Hein ? »

Le médecin se retourna brusquement.

« C'est Mr. Pendleton qui me l'a dit », poursuivit Pollyanna en hochant de nouveau la tête ; « à propos de la main et du cœur d'une femme, ou de la présence d'un enfant, vous savez. Pourquoi ne trouvez-vous pas la main et le cœur d'une femme, Dr. Chilton ? Ou peut-être pourriez-vous prendre Jimmy Bean... si Mr. Pendleton ne veut pas de lui. »

Dr. Chilton eut un petit rire contraint.

« Ainsi, Mr. Pendleton dit qu'il faut la main et le cœur d'une femme pour faire un foyer, n'est-ce pas ? » demanda-t-il pour éluder la question.

« Oui. Il dit que le sien n'est lui aussi qu'une maison. Pourquoi ne le faites-vous pas, Dr. Chilton ?

— Pourquoi ne fais-je pas... quoi ? »

Le médecin s'était retourné vers son bureau.

« Pourquoi ne trouvez-vous pas la main et le cœur d'une femme ? Oh !... et j'oubliais. » Le visage de Pollyanna se teinta soudain de gêne. « Je suppose que je devrais vous le dire. Ce n'était pas tante Polly que Mr. Pendleton aimait autrefois ; et alors nous... nous n'allons pas vivre chez lui. Vous voyez, je vous avais dit que c'était elle... mais je me suis trompée. J'espère que *vous* ne l'avez raconté à personne », acheva-t-elle avec inquiétude.

« Non... je ne l'ai raconté à personne, Pollyanna », répondit le médecin d'un ton un peu étrange.

« Oh ! alors tout va bien », soupira Pollyanna, soulagée. « Vous voyez, vous êtes la seule personne à qui je l'ai dit, et Mr. Pendleton a eu une drôle d'expression lorsque je lui ai appris que je *vous* en avais parlé.

— Vraiment ? »

Les lèvres du médecin frémirent.

« Oui. Et naturellement, il ne voudrait pas que beaucoup de gens le sachent... puisque ce n'était pas vrai. Mais pourquoi ne trouvez-vous pas la main et le cœur d'une femme, Dr. Chilton ? »

Un instant de silence suivit ; puis le médecin répondit avec beaucoup de gravité :

« On ne peut pas toujours les obtenir... simplement en les demandant, petite fille. »

Pollyanna fronça pensivement les sourcils.

« Mais je pensais que vous pourriez les obtenir, vous », argumenta-t-elle.

L'accent flatteur était impossible à méconnaître.

« Merci », répondit le médecin en riant et en relevant les sourcils. Puis il reprit gravement : « Je crains que certaines de vos sœurs aînées ne

se montrent pas tout à fait aussi... confiantes. Du moins, elles... elles ne se sont pas montrées aussi... obligeantes », observa-t-il.

Pollyanna fronça encore les sourcils. Puis ses yeux s'agrandirent de surprise.

« Mais, Dr. Chilton, vous ne voulez pas dire que... que vous avez autrefois essayé d'obtenir la main et le cœur de quelqu'un, comme Mr. Pendleton, et que... que vous n'avez pas pu, n'est-ce pas ? »

Le médecin se leva un peu brusquement.

« Allons, allons, Pollyanna, ne vous occupez pas de cela maintenant. Ne tourmentez pas votre petite tête avec les malheurs des autres. Retournez donc auprès de Mrs. Snow. J'ai écrit le nom du médicament et la manière dont elle doit le prendre. Y avait-il autre chose ? »

Pollyanna secoua la tête.

« Non, monsieur ; merci, monsieur », murmura-t-elle avec sérieux en se dirigeant vers la porte. Du petit vestibule, elle lança en se retournant, le visage soudain illuminé : « Enfin, je suis heureuse que ce ne soit pas la main et le cœur de ma mère que vous vouliez et que vous n'ayez pas pu obtenir, Dr. Chilton. Au revoir ! »

L'accident se produisit le dernier jour d'octobre. Pollyanna, qui se hâtait de rentrer de l'école, traversa la route à ce qui lui parut une distance prudente devant une automobile lancée à vive allure.

Personne ne parut ensuite capable de raconter exactement ce qui s'était passé. On ne trouva pas davantage quelqu'un qui pût expliquer pourquoi cela était arrivé ni à qui en revenait la faute. Toujours est-il qu'à cinq heures Pollyanna fut transportée, inerte et inconsciente, dans la petite chambre qui lui était si chère. Là, tante Polly, le visage blanc, et Nancy, en pleurs, la déshabillèrent avec tendresse et la couchèrent, tandis que Dr. Warren, appelé à la hâte par téléphone depuis le village, arrivait aussi vite qu'une autre automobile pouvait le conduire.

« Et vous aviez qu'à regarder la figure de sa tante », sanglotait Nancy devant le vieux Tom, dans le jardin, après l'arrivée du médecin, enfermé

dans la chambre silencieuse. « Vous aviez qu'à regarder la figure de sa tante pour voir que c'était pas son devoir qui la dévorait. Vos mains tremblent pas, et vos yeux ont pas l'air d'essayer de repousser l'Ange de la Mort lui-même, quand vous faites seulement votre *devoir*, Mr. Tom... non, ils ont pas cet air-là !

— Est-ce qu'elle est... grièvement blessée ? »

La voix du vieil homme tremblait.

« On peut pas savoir », sanglota Nancy. « Elle était couchée, si blanche et si tranquille qu'elle aurait facilement pu être morte ; mais Miss Polly a dit qu'elle était pas morte... et Miss Polly devait le savoir mieux que personne, avec tout le temps qu'elle a passé à écouter et à chercher les battements de son cœur et sa respiration !

— Tu n'as rien pu comprendre de ce que ça lui a fait ?... cette... cette... »

Le visage du vieux Tom se contracta convulsivement.

Les lèvres de Nancy se détendirent un peu.

« J'aimerais que vous lui donniez un nom, Mr. Tom, et un nom bien fort, encore. Maudite chose ! Penser qu'elle a renversé notre petite fille ! J'ai toujours détesté ces machines qui sentent mauvais, de toute façon... oui, je les ai toujours détestées !

— Mais où est-elle blessée ?

— Je sais pas, je sais pas », gémit Nancy. « Il y a une petite coupure sur sa tête bénie, mais elle est pas grave... celle-là, du moins... c'est ce que dit Miss Polly. Elle dit qu'elle a peur qu'elle soit blessée infernalement. »

Une faible lueur passa dans les yeux du vieux Tom.

« Je suppose que tu veux dire intérieurement, Nancy », fit-il sèchement. « Qu'elle soit blessée infernalement, ça, c'est certain... que la peste emporte cette automaboule !... mais je ne crois pas que Miss Polly ait employé ce mot-là. »

« Hein ? Eh bien, je sais pas, je sais pas », gémit Nancy en secouant la tête tandis qu'elle s'éloignait. « J'ai l'impression que je pourrai pas le

supporter tant que le médecin sera pas sorti de là. J'aimerais avoir une lessive à faire... la plus grosse lessive que j'aie jamais vue, oui, je le voudrais ! » se lamenta-t-elle en se tordant les mains, impuissante.

Même après le départ du médecin, Nancy ne sembla pas avoir grand-chose à raconter à Mr. Tom. Aucun os ne paraissait cassé et la coupure avait peu d'importance ; mais le médecin avait pris un air très grave, avait lentement secoué la tête et déclaré que seul le temps permettrait de savoir. Après son départ, Miss Polly avait montré un visage encore plus blanc et plus défait qu'auparavant. La malade n'avait pas entièrement repris connaissance, mais, pour le moment, elle semblait reposer aussi confortablement qu'on pouvait l'espérer. On avait envoyé chercher une infirmière diplômée, qui arriverait dans la nuit. Voilà tout. Et Nancy se détourna en sanglotant pour retourner dans sa cuisine.

Pollyanna reprit conscience au cours de la matinée suivante et comprit où elle se trouvait.

« Mais, Tante Polly, qu'est-ce qui se passe ? Il fait jour, n'est-ce pas ? Pourquoi est-ce que je ne me lève pas ? » s'écria-t-elle. « Mais, Tante Polly, je ne peux pas me lever », gémit-elle en retombant sur l'oreiller après une tentative inutile pour se redresser.

« Non, ma chérie, je n'essaierais pas... pas encore », l'apaisa vivement sa tante, mais d'une voix très calme.

« Mais qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi ne puis-je pas me lever ? »

Les yeux de Miss Polly adressèrent une question angoissée à la jeune femme coiffée de blanc qui se tenait près de la fenêtre, hors du champ de vision de Pollyanna.

La jeune femme hocha la tête.

« Dites-le-lui », articulèrent ses lèvres.

Miss Polly s'éclaircit la gorge et essaya d'avalier la boule qui l'empêchait presque de parler.

« Vous avez été blessée, ma chérie, par l'automobile, hier soir. Mais n'y pensez pas maintenant. Votre tante veut que vous vous reposiez et que vous vous rendormiez.

— Blessée ? Oh oui ; je... j'ai couru. » Les yeux de Pollyanna semblaient égarés. Elle porta la main à son front. « Mais il est... bandé, et il... me fait mal !

— Oui, ma chérie ; mais n'y pensez pas. Reposez-vous seulement...

— Mais, Tante Polly, je me sens si bizarre et si mal ! Mes jambes ont une sensation si... si étrange... seulement, elles ne *sentent*... rien du tout ! »

Avec un regard suppliant vers l'infirmière, Miss Polly se leva avec peine et se détourna. L'infirmière s'avança rapidement.

« Et si vous me laissiez vous parler maintenant ? » commença-t-elle gaiement. « Je pense vraiment qu'il est grand temps que nous fassions connaissance, et je vais me présenter. Je suis Miss Hunt, et je suis venue aider votre tante à prendre soin de vous. La toute première chose que je vais faire, c'est vous demander d'avalier pour moi ces petites pilules blanches. »

Les yeux de Pollyanna prirent une expression un peu affolée.

« Mais je ne veux pas qu'on prenne soin de moi... enfin, pas longtemps ! Je veux me lever. Vous savez que je vais à l'école. Est-ce que je pourrai y aller demain ? »

Près de la fenêtre, tante Polly étouffa un cri.

« Demain ? » répéta l'infirmière avec un sourire lumineux.

« Eh bien, il est possible que je ne vous laisse pas sortir tout à fait aussi vite, Miss Pollyanna. Mais avalez-moi ces petites pilules, je vous prie, et nous verrons ce qu'*elles* feront.

— Très bien », accepta Pollyanna avec quelque hésitation ; « mais il *faut* que j'aille à l'école après-demain... nous avons des examens, vous savez. »

Elle parla encore une minute plus tard. Elle parla de l'école, de l'automobile et du mal qu'elle avait à la tête ; mais bientôt sa voix s'éteignit peu à peu, sous l'influence bienfaisante des petites pilules blanches qu'elle avait avalées.



CHAPITRE XXIV — JOHN PENDLETON



Pollyanna ne retourna à l'école ni « demain » ni « après-demain ». Elle ne s'en rendit toutefois compte que par instants, lorsqu'une brève période de pleine conscience faisait naître sur ses lèvres des questions insistantes. En vérité, Pollyanna ne comprit rien avec netteté avant qu'une semaine se fût écoulée ; alors la fièvre tomba, la douleur diminua, et son esprit retrouva toute sa clarté. Il fallut lui raconter de nouveau tout ce qui s'était passé.

« Ainsi, je suis blessée, et non malade », soupira-t-elle enfin. « Eh bien, j'en suis heureuse.

— H-heureuse, Pollyanna ? » demanda sa tante, assise près du lit.

« Oui. Je préfère tellement avoir les jambes cassées comme Mr. Pendleton plutôt que d'être malade pour toute la vie comme Mrs. Snow, vous savez. Les jambes cassées guérissent, mais les maladies qui durent toute la vie ne guérissent pas. »

Miss Polly — qui n'avait absolument rien dit à propos de jambes cassées — se leva soudain et traversa la pièce jusqu'à la petite coiffeuse. Elle se mit à prendre un objet après l'autre, puis à les reposer, avec une hésitation qui ne lui ressemblait guère. Son visage, en revanche, n'avait rien d'incertain : il était blanc et tiré.

Sur son lit, Pollyanna clignait des yeux en contemplant la bande de couleurs qui dansait au plafond, projetée par l'un des prismes suspendus près de la fenêtre.

« Je suis aussi heureuse que ce ne soit pas la variole », murmura-t-elle avec satisfaction. « Ce serait pire que des taches de rousseur. Et je suis heureuse que ce ne soit pas la coqueluche... je l'ai déjà eue, et c'est affreux... et je suis heureuse que ce ne soit ni l'appendicite ni la rougeole, parce que c'est contagieux... la rougeole, je veux dire... et on ne vous laisserait pas rester ici.

— Vous semblez... trouver beaucoup de raisons d’être heureuse, ma chérie », hésita tante Polly en portant la main à sa gorge, comme si son col l’étranglait.

Pollyanna eut un petit rire.

« Oui. J’y pense... à beaucoup de raisons... depuis tout à l’heure, pendant que je regarde cet arc-en-ciel. J’adore les arcs-en-ciel. Je suis si heureuse que Mr. Pendleton m’ait donné ces prismes ! Et il y a des choses dont je suis heureuse et que je n’ai pas encore dites. Je crois que je suis presque heureuse d’avoir été blessée.

— Pollyanna ! »

Pollyanna eut de nouveau un petit rire. Elle tourna vers sa tante des yeux lumineux.

« Eh bien, vous voyez, depuis que je suis blessée, vous m’avez appelée “ma chérie” beaucoup de fois... et vous ne le faisiez pas avant. J’adore qu’on m’appelle “ma chérie”... par les gens qui vous appartiennent, je veux dire. Certaines dames de la Société de secours m’appelaient ainsi ; et, naturellement, c’était très gentil, mais pas autant que si elles m’avaient appartenu, comme vous. Oh ! Tante Polly, je suis si heureuse que vous m’apparteniez ! »



Pollyanna blessée, mais toujours fidèle au jeu

Tante Polly ne répondit pas. Sa main était de nouveau posée sur sa gorge. Ses yeux étaient pleins de larmes. Elle se détourna et sortit précipitamment par la porte où l'infirmière venait d'entrer.

Ce même après-midi, Nancy courut trouver le vieux Tom, qui nettoyait des harnais dans la grange. Ses yeux étaient affolés.

« Mr. Tom, Mr. Tom, devinez ce qui est arrivé », s'écria-t-elle, hors d'haleine. « Vous pourriez pas le deviner en mille ans... non, vous pourriez pas ! »

— Alors, je suppose que je vais pas essayer », répliqua sombrement l'homme, « surtout qu'il m'en reste probablement pas plus de *dix* à vivre, de toute façon. Tu ferais mieux de me le dire tout de suite, Nancy.

— Eh bien, écoutez. Qui croyez-vous qui est dans le salon en ce moment avec la maîtresse ? Qui, je vous demande ? »

Le vieux Tom secoua la tête.

« Impossible à dire », déclara-t-il.

« Si, c'est possible. Je vous le dis. C'est... John Pendleton ! »

— Allons donc ! Tu plaisantes, ma fille.

— Pas le moins du monde... puisque c'est moi qui l'ai fait entrer, béquilles et tout ! Et l'attelage qui l'a amené attend en ce moment devant la porte, comme s'il était pas ce vieux grincheux revêche qui parle jamais à personne ! Pensez donc, Mr. Tom... *Lui* qui vient rendre visite à *elle* !

— Eh bien, pourquoi pas ? » demanda le vieil homme avec une légère agressivité.

Nancy lui lança un regard méprisant.

« Comme si vous le saviez pas mieux que moi ! » railla-t-elle.

« Hein ? »

— Oh ! prenez pas cet air innocent », répliqua-t-elle avec une indignation feinte, « vous qui m'avez lancée sur une fausse piste pour commencer ! »

— Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Nancy regarda la maison par la porte ouverte de la grange et s'approcha d'un pas du vieil homme.

« Écoutez ! C'est vous qui m'avez raconté au début que Miss Polly avait eu un amoureux, pas vrai ? Eh bien, un jour, j'ai cru avoir fait deux et deux : ça donnait quatre. Mais voilà que ça donne cinq... et pas quatre du tout ! »

Avec un geste indifférent, le vieux Tom se retourna et reprit son travail.

« Si tu veux me parler, faudra parler un langage qu'un cheval comprendrait », déclara-t-il avec irritation. « J'ai jamais été fort en chiffres. »

Nancy rit.

« Eh bien, voilà », expliqua-t-elle. « J'ai entendu quelque chose qui m'a fait croire que lui et Miss Polly avaient été amoureux.

— *Mr. Pendleton !* »

Le vieux Tom se redressa.

« Oui. Oh ! je sais maintenant que c'était pas vrai. C'était la mère de cette enfant bénie qu'il aimait, et c'est pour ça qu'il voulait... mais laissez cette partie-là », ajouta-t-elle précipitamment, se rappelant juste à temps sa promesse de ne pas révéler que Mr. Pendleton avait voulu que Pollyanna vînt vivre chez lui. « Eh bien, depuis, j'ai posé quelques questions à son sujet, et j'ai appris que lui et Miss Polly ne sont plus amis depuis des années, et qu'elle le déteste comme du poison à cause des commérages idiots qui avaient accolé leurs deux noms lorsqu'elle avait dix-huit ou vingt ans.

— Oui, je me souviens », acquiesça le vieux Tom. « C'était trois ou quatre ans après que Miss Jennie l'avait éconduit et était partie avec l'autre homme. Miss Polly le savait, bien sûr, et elle avait de la peine pour lui. Alors elle a essayé d'être gentille. Peut-être qu'elle en a un peu trop fait... elle détestait tellement ce pasteur qui lui avait enlevé sa sœur.

En tout cas, quelqu'un a commencé à faire des histoires. On a dit qu'elle lui courait après.

— Elle, courir après un homme ! » intervint Nancy.

« Je sais ; mais c'est ce qu'on a raconté », assura le vieux Tom, « et naturellement, aucune jeune fille avec un peu de caractère ne supporte ça. Puis, vers cette époque, est arrivé son propre amoureux et les ennuis avec *lui*. Après ça, elle s'est refermée comme une huître et, pendant quelque temps, elle n'a plus voulu avoir affaire à personne. On aurait dit que son cœur était devenu amer jusqu'au noyau.

— Oui, je sais. J'ai entendu parler de ça maintenant », répondit Nancy ; « et c'est pour ça qu'on aurait pu me renverser d'un souffle quand j'ai vu *lui* devant la porte... lui à qui elle a pas parlé depuis des années ! Mais je l'ai fait entrer, puis je suis allée la prévenir.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? »

Le vieux Tom retint son souffle.

« Rien... au début. Elle était si immobile que j'ai cru qu'elle avait pas entendu ; j'allais justement le répéter quand elle a dit tranquillement : "Dites à Mr. Pendleton que je descendrai immédiatement." Alors je suis venue le lui dire. Puis je suis sortie et je vous l'ai raconté », acheva Nancy en jetant encore un coup d'œil vers la maison.

« Hum ! » grogna le vieux Tom avant de se remettre au travail.

Dans le cérémonieux « grand salon » de la demeure des Harrington, Mr. John Pendleton n'attendit pas longtemps avant qu'un pas rapide l'avertît de l'arrivée de Miss Polly. Comme il essayait de se lever, elle fit un geste pour l'en empêcher. Elle ne lui tendit cependant pas la main, et son visage demeurait froidement réservé.

« Je suis venu prendre des nouvelles de... Pollyanna », commença-t-il aussitôt, d'un ton un peu brusque.

« Merci. Son état est à peu près le même », dit Miss Polly.

« Et cela signifie... Ne voulez-vous pas me dire *comment* elle va ? »

Cette fois, sa voix n'était pas tout à fait ferme.

Une vive contraction de douleur passa sur le visage de la femme.

« Je ne le peux pas. Si seulement je le pouvais !

— Vous voulez dire... que vous ne savez pas ?

— Oui.

— Mais... le médecin ?

— Dr. Warren lui-même semble... ne rien comprendre. Il correspond actuellement avec un spécialiste de New York. Ils ont organisé une consultation immédiate.

— Mais... mais quelles blessures avez-vous pu constater avec certitude ?

— Une légère coupure à la tête, une ou deux contusions et... et une lésion de la colonne vertébrale qui semble avoir provoqué... une paralysie à partir des hanches. »

Un faible cri échappa à l'homme. Un bref silence suivit ; puis il demanda d'une voix rauque :

« Et Pollyanna... comment le... supporte-t-elle ?

— Elle ne comprend pas... du tout... la véritable situation. Et je ne *peux pas* la lui expliquer.

— Mais elle doit savoir... quelque chose ! »

Miss Polly porta la main au col de sa robe, dans ce geste devenu si fréquent chez elle au cours des derniers jours.

« Oh oui. Elle sait qu'elle ne peut pas... bouger ; mais elle croit que ses jambes sont... cassées. Elle dit qu'elle est heureuse d'avoir les jambes cassées comme vous plutôt que d'être malade pour toute la vie comme Mrs. Snow ; parce que les jambes cassées guérissent, tandis que l'autre maladie... ne guérit pas. Elle parle ainsi tout le temps, jusqu'à ce qu'il... qu'il me semble que je vais... mourir ! »

À travers le brouillard de ses propres larmes, l'homme vit en face de lui ce visage défait, tordu par l'émotion. Involontairement, ses pensées revinrent aux paroles prononcées par Pollyanna lorsqu'il l'avait suppliée

une dernière fois de venir auprès de lui : « Oh ! je ne pourrais pas quitter tante Polly... maintenant ! »

Ce souvenir le conduisit à demander très doucement, dès qu'il eut repris le contrôle de sa voix :

« Je me demande si vous savez, Miss Harrington, avec quelle insistance j'ai essayé d'obtenir que Pollyanna vienne vivre chez moi.

— Chez *vous* !... Pollyanna ! »

L'homme tressaillit légèrement au ton de sa voix ; mais la sienne demeura impersonnelle et froide lorsqu'il reprit :

« Oui. Je voulais l'adopter... légalement, vous comprenez ; et naturellement faire d'elle mon héritière. »

La femme assise en face de lui se détendit un peu. Elle comprit soudain quel avenir brillant cette adoption aurait assuré à Pollyanna ; et elle se demanda si Pollyanna était assez âgée et assez intéressée pour se laisser tenter par l'argent et la position de cet homme.

« J'aime beaucoup Pollyanna », poursuivait-il. « Je l'aime pour elle-même et pour... sa mère. J'étais prêt à donner à Pollyanna l'amour que j'avais gardé en réserve pendant vingt-cinq ans. »

L'amour. Miss Polly se rappela soudain pourquoi *elle* avait recueilli cette enfant ; et, avec ce souvenir, lui revinrent les paroles que Pollyanna avait prononcées ce matin même : « J'adore qu'on m'appelle "ma chérie" par les gens qui vous appartiennent ! » Ainsi, à cette petite fille affamée d'amour, on avait offert l'affection accumulée pendant vingt-cinq années ; et elle était assez âgée pour être tentée par l'amour ! Le cœur serré, Miss Polly en prit conscience. Et, le cœur serré encore, elle comprit autre chose : combien son propre avenir serait désormais lugubre sans Pollyanna.

« Eh bien ? » demanda-t-elle.

L'homme reconnut la maîtrise de soi qui vibrait sous la dureté de ce ton et sourit tristement.

« Elle n'a pas voulu venir », répondit-il.

« Pourquoi ?

— Elle ne voulait pas vous quitter. Elle a dit que vous aviez été si bonne pour elle. Elle voulait rester avec vous... et elle a dit qu'elle *pensait* que vous désiriez qu'elle reste », acheva-t-il en se levant péniblement.

Il ne regarda pas Miss Polly. Il tourna résolument le visage vers la porte. Mais il entendit aussitôt un pas rapide à son côté et découvrit une main tremblante tendue vers lui.

« Lorsque le spécialiste sera venu et que je saurai quelque chose de certain sur Pollyanna, je vous en informerai », dit une voix tremblante.
« Au revoir... et merci d'être venu. Pollyanna sera heureuse. »



CHAPITRE XXV — UN JEU D'ATTENTE



Le lendemain de la visite de John Pendleton à la demeure des Harrington, Miss Polly entreprit de préparer Pollyanna à la venue du spécialiste.

« Pollyanna, ma chérie, commença-t-elle doucement, nous avons décidé que nous voulions qu'un autre médecin, en plus de Dr. Warren, vous examine. Un autre pourrait nous indiquer quelque chose de nouveau à faire... pour vous aider à guérir plus vite, vous comprenez. »

Une lumière joyeuse illumina le visage de Pollyanna.

« Dr. Chilton ! Oh ! Tante Polly, j'aimerais tellement que ce soit Dr. Chilton ! Je l'ai désiré depuis le début, mais j'avais peur que vous ne le vouliez pas, parce qu'il vous avait vue ce jour-là dans le jardin d'hiver, vous savez ; alors je n'osais rien dire. Mais je suis si heureuse que vous le vouliez ! »

Le visage de tante Polly devint blanc, puis rouge, puis de nouveau blanc. Mais, lorsqu'elle répondit, elle montra très clairement qu'elle s'efforçait de parler d'un ton léger et joyeux.

« Oh non, ma chérie ! Ce n'est pas du tout Dr. Chilton que je voulais dire. C'est un nouveau médecin... un médecin très célèbre de New York, qui... qui connaît énormément de choses sur... sur des blessures comme la vôtre. »

Le visage de Pollyanna s'assombrit.

« Je ne crois pas qu'il en sache moitié autant que Dr. Chilton.

— Mais si, j'en suis certaine, ma chérie.

— Pourtant, c'est Dr. Chilton qui a soigné la jambe cassée de Mr. Pendleton, Tante Polly. Si... si cela ne vous dérange pas *trop*, J'aimerais que ce soit Dr. Chilton... vraiment ! »

Une rougeur gênée envahit le visage de Miss Polly. Pendant un moment, elle ne parla pas ; puis elle répondit doucement, mais avec encore une nuance de son ancienne fermeté sévère :

« Mais cela me dérange, Pollyanna. Cela me dérange beaucoup. Je ferais n'importe quoi... presque n'importe quoi pour vous, ma chérie ; mais je... pour des raisons dont je ne souhaite pas parler maintenant, je ne veux pas que Dr. Chilton soit appelé pour... pour ce cas. Et croyez-moi, il ne *peut pas* en savoir autant sur... sur votre mal que ce grand médecin qui viendra de New York demain. »

Pollyanna semblait toujours peu convaincue.

« Mais, Tante Polly, si vous *aimiez* Dr. Chilton...

— *Quoi*, Pollyanna ? »

La voix de tante Polly était maintenant très vive. Ses joues étaient, elles aussi, très rouges.

« Je dis que, si vous aimiez Dr. Chilton et que vous n'aimiez pas l'autre », soupira Pollyanna, « il me semble que cela ferait une différence dans le bien qu'il pourrait faire ; et moi, j'aime Dr. Chilton. »

L'infirmière entra à cet instant, et tante Polly se leva brusquement, avec une expression de soulagement.

« Je suis désolée, Pollyanna », dit-elle d'un ton un peu raide ; « mais je crains qu'il faille me laisser décider, cette fois. D'ailleurs, tout est déjà organisé. Le médecin de New York arrivera demain. »

Pourtant, le médecin de New York ne vint pas « demain ». Au dernier moment, un télégramme annonça un retard inévitable causé par la maladie soudaine du spécialiste lui-même. Pollyanna recommença alors à supplier que l'on choisît Dr. Chilton à sa place — « ce qui serait si facile maintenant, vous savez ».

Mais, comme auparavant, tante Polly secoua la tête et répondit très fermement : « Non, ma chérie », tout en affirmant avec plus d'inquiétude encore qu'elle ferait n'importe quoi — n'importe quoi sauf cela — pour satisfaire sa chère Pollyanna.

À mesure que les jours d'attente s'écoulaient un à un, il sembla vraiment que tante Polly faisait tout ce qui était en son pouvoir — sauf cela — pour plaire à sa nièce.

« Je l'aurais pas cru... vous auriez pas pu me le faire croire », dit un matin Nancy au vieux Tom. « On dirait qu'il y a pas une minute de la journée où Miss Polly reste pas là, à attendre de pouvoir faire quelque chose pour ce petit agneau béni, ne serait-ce que laisser entrer le chat... elle qui, il y a une semaine, aurait pas laissé Fluff ni Buff monter pour tout l'amour ou tout l'argent du monde ; et maintenant elle les laisse culbuter partout sur le lit, seulement parce que ça plaît à Miss Pollyanna !

« Et quand elle fait rien d'autre, elle déplace ces petites pendeloques de verre d'une fenêtre à l'autre dans la chambre pour que le soleil fasse "danser les arcs-en-ciel", comme dit cette enfant bénie. Elle a envoyé Timothy trois fois à la serre de Cobb chercher des fleurs fraîches... en plus de tous les bouquets qu'on lui apporte déjà. Et l'autre jour, je vous jure, j'ai trouvé Miss Polly assise devant le lit pendant que l'infirmière lui coiffait vraiment les cheveux, et Miss Pollyanna regardait et donnait ses ordres depuis le lit, les yeux tout brillants et heureux. Et, ma parole, Miss Polly porte ses cheveux comme ça tous les jours maintenant... rien que pour faire plaisir à cette enfant bénie !

— Eh bien, il me semble que Miss Polly elle-même est pas moins belle... avec ces boucles autour du front », observa sèchement le vieux Tom.

« Bien sûr que non », répliqua Nancy avec indignation. « Elle ressemble à quelqu'un de vivant, maintenant. Elle est presque vraiment...

— Attention, Nancy ! » l'interrompt le vieil homme avec un lent sourire. « Tu sais ce que tu as dit quand je t'ai raconté qu'elle avait été belle autrefois. »

Nancy haussa les épaules.

« Oh ! elle est pas belle, bien sûr ; mais je reconnais qu'elle a plus l'air de la même femme, avec les rubans et les choses en dentelle que Miss Pollyanna lui fait porter autour du cou.

— Je te l'avais dit », acquiesça l'homme. « Je t'avais dit qu'elle était pas... vieille.

— Eh bien, je reconnais qu'elle ne donne plus aussi bien l'illusion d'être vieille qu'avant l'arrivée de Miss Pollyanna », répondit Nancy en riant. « Dites, Mr. Tom, *qui* était son amoureux ? J'ai toujours pas réussi à le découvrir... non, toujours pas !

— Vraiment ? » demanda le vieil homme avec une étrange expression. « Eh bien, je crois que tu ne le découvriras pas par moi.

— Oh ! Mr. Tom, allons donc », cajola la jeune fille. « Vous voyez bien qu'il y a pas beaucoup de gens à qui je *puis* le demander.

— Peut-être. Mais il y en a au moins un qui répondra pas », répondit le vieux Tom avec un sourire.

Puis, brusquement, la lumière s'éteignit dans ses yeux.

« Comment va-t-elle aujourd'hui... la petite ? »

Nancy secoua la tête. Son visage s'était assombri lui aussi.

« Toujours pareil, Mr. Tom. Il y a pas de différence particulière que je puisse voir... ni personne d'autre, je suppose. Elle reste couchée, elle dort et elle parle un peu, puis elle essaie de sourire et d'être "heureuse" parce que le soleil se couche ou que la lune se lève, ou à cause d'une autre chose pareille, jusqu'à ce que votre cœur soit prêt à se briser de douleur.

— Je sais ; c'est le "jeu"... que Dieu bénisse son doux cœur ! » acquiesça le vieux Tom en clignant un peu des yeux.

« Elle vous a donc parlé, à *vous* aussi, de ce... jeu ?

— Oh oui. Elle me l'a raconté il y a longtemps. »

Le vieil homme hésita, puis poursuivit, les lèvres frémissantes :

« Un jour, je grognais parce que j'étais tout courbé et tordu ; et qu'est-ce que tu crois que la petite m'a répondu ?

— Je pourrais pas le deviner. J'aurais jamais pensé qu'elle pouvait trouver *quoi que ce soit* là-dedans pour être heureuse !

— Elle l'a fait. Elle a dit que je pouvais tout de même être heureux de pas avoir à *me baisser aussi bas pour désherber*, puisque j'étais déjà penché à moitié. »

Nancy eut un rire triste.

« Eh bien, après tout, ça m'étonne pas. On aurait pu savoir qu'elle trouverait quelque chose. Nous avons joué à ce jeu presque depuis le début, parce qu'il y avait personne d'autre avec qui elle pouvait y jouer... même si elle a parlé de... sa tante.

— *Miss Polly* ! »

Nancy gloussa.

« Je crois bien que vous avez pas une opinion si différente de la mienne sur la maîtresse », répliqua-t-elle avec hauteur.

Le vieux Tom se raidit.

« Je pensais seulement que ça lui ferait... une certaine surprise », expliqua-t-il avec dignité.

« Eh bien, oui, je suppose que ça lui en aurait fait une... *Autrefois* », répondit Nancy. « Je dis pas ce que ça ferait *maintenant*. Maintenant, maintenant, plus rien ne m'étonnerait de la part de la maîtresse... même qu'elle se mette à jouer elle-même !

— Mais est-ce que la petite le lui a jamais raconté ? Elle l'a raconté à tout le monde, je crois. Maintenant qu'elle est blessée, j'en entends parler partout », dit Tom.

« Eh bien, elle l'a pas raconté à Miss Polly », répondit Nancy. « Miss Pollyanna m'a dit il y a longtemps qu'elle pouvait pas le lui raconter, parce que sa tante aimait pas qu'elle parle de son père ; et c'était le jeu de son père, alors elle aurait été obligée de parler de lui pour l'expliquer. Voilà pourquoi elle ne le lui a jamais raconté.

— Oh ! je comprends, je comprends. »

Le vieil homme hocha lentement la tête.

« Ils en ont toujours voulu au pasteur... tous, parce qu'il leur avait enlevé Miss Jennie. Et Miss Polly... si jeune qu'elle était... n'a jamais pu lui pardonner ; elle aimait tellement Miss Jennie... en ce temps-là. Je comprends, je comprends. C'était une mauvaise affaire », soupira-t-il en se détournant.

« Oui... mauvaise de tous les côtés, de tous les côtés », soupira Nancy à son tour en retournant dans sa cuisine.

Pour personne ces journées d'attente ne furent faciles. L'infirmière essayait de paraître gaie, mais ses yeux étaient soucieux. Le médecin était ouvertement nerveux et impatient. Miss Polly parlait peu ; mais même les douces ondulations de cheveux autour de son visage et les jolies dentelles à son cou ne pouvaient dissimuler qu'elle maigrissait et pâlisait. Quant à Pollyanna, elle caressait le chien, lissait la tête soyeuse du chat, admirait les fleurs, mangeait les fruits et les gelées qu'on lui envoyait, et répondait par d'innombrables messages joyeux aux nombreuses marques d'affection et demandes de nouvelles apportées auprès de son lit. Mais elle aussi devenait pâle et maigre ; et l'activité nerveuse de ses pauvres petites mains et de ses bras ne faisait que souligner l'immobilité pitoyable de ses pieds et de ses jambes autrefois si actifs, maintenant si douloureusement immobiles sous les couvertures.

Quant au jeu, Pollyanna disait ces jours-là à Nancy combien elle serait heureuse lorsqu'elle pourrait retourner à l'école, voir Mrs. Snow, rendre visite à Mr. Pendleton et se promener en voiture avec Dr. Chilton ; et elle ne semblait pas comprendre que toute cette « joie » appartenait à l'avenir, non au présent.

Nancy, elle, le comprenait — et elle en pleurait lorsqu'elle était seule.



CHAPITRE XXVI — UNE PORTE ENTROUVERTE



Une semaine exactement après la date à laquelle Dr. Mead, le spécialiste, avait d'abord été attendu, il arriva. C'était un homme grand, aux larges épaules, avec de bons yeux gris et un sourire joyeux. Pollyanna l'aima immédiatement, et elle le lui dit.

« Vous ressemblez beaucoup à *mon* médecin, vous voyez », ajouta-t-elle avec charme.

« *Votre* médecin ? »

Dr. Mead regarda avec une surprise manifeste Dr. Warren, qui parlait à l'infirmière à quelques pas de là. Dr. Warren était un homme de petite taille, aux yeux bruns et à la barbe brune taillée en pointe.

« Oh ! *Celui-là* n'est pas mon médecin », dit Pollyanna en souriant, devinant sa pensée. « Dr. Warren est le médecin de tante Polly. Mon médecin, c'est Dr. Chilton.

— Oh ! » fit Dr. Mead d'un ton un peu étrange, tandis que ses yeux se posaient sur Miss Polly, qui rougit vivement et se détourna à la hâte.

« Oui. » Pollyanna hésita, puis poursuivit avec sa sincérité habituelle : « Vous voyez, *moi*, je voulais Dr. Chilton depuis le début, mais tante Polly vous voulait, vous. Elle a dit que vous en saviez davantage que Dr. Chilton, du moins à propos... à propos de jambes cassées comme les miennes. Et, naturellement, si c'est vrai, je peux m'en réjouir. Est-ce que c'est vrai ? »

Quelque chose passa rapidement sur le visage du médecin sans que Pollyanna pût tout à fait l'interpréter.

« Seul le temps pourra le dire, petite fille », répondit-il doucement ; puis il tourna un visage grave vers Dr. Warren, qui venait d'approcher du lit.

Tout le monde déclara ensuite que c'était le chat qui avait provoqué la catastrophe. Il est certain que, si Fluffy n'avait pas poussé de sa patte

et de son museau insistants contre la porte non verrouillée de Pollyanna, celle-ci ne se serait pas ouverte silencieusement sur ses gonds jusqu'à laisser un intervalle d'environ trente centimètres ; et, si la porte n'avait pas été ouverte, Pollyanna n'aurait pas entendu les paroles de sa tante.

Dans le corridor, les deux médecins, l'infirmière et Miss Polly parlaient ensemble. Dans la chambre de Pollyanna, Fluffy venait de sauter sur le lit avec un petit « miaou » ronronnant de joie, lorsque, par la porte ouverte, l'exclamation angoissée de tante Polly retentit avec netteté :

« Pas cela ! Docteur, pas cela ! Vous ne voulez pas dire que... que l'enfant ne *marchera plus jamais* ! »

Tout ne fut plus ensuite que confusion. D'abord s'éleva de la chambre le cri terrifié de Pollyanna : « Tante Polly ! Tante Polly ! » Puis Miss Polly, découvrant la porte ouverte et comprenant que ses paroles avaient été entendues, poussa un faible gémissement et — pour la première fois de sa vie — s'évanouit complètement.

L'infirmière, après avoir étouffé un « Elle a entendu ! », trébucha vers la porte ouverte. Les deux médecins restèrent auprès de Miss Polly. Dr. Mead devait rester : il l'avait reçue dans ses bras lorsqu'elle était tombée. Dr. Warren se tenait près de lui, impuissant. Ce ne fut que lorsque Pollyanna poussa de nouveau un cri aigu et que l'infirmière ferma la porte que les deux hommes, après avoir échangé un regard désespéré, comprirent que leur devoir immédiat était de faire reprendre conscience à Miss Polly, que portait Dr. Mead.

Dans la chambre de Pollyanna, l'infirmière avait découvert sur le lit un chat gris ronronnant, qui essayait vainement d'attirer l'attention d'une petite fille au visage blanc et aux yeux affolés.

« Miss Hunt, je vous en prie, je veux tante Polly. Je la veux tout de suite, vite, je vous en prie ! »

L'infirmière ferma la porte et s'avança précipitamment. Son visage était très pâle.

« Elle... elle ne peut pas venir tout à fait maintenant, ma chérie. Elle viendra... un peu plus tard. De quoi avez-vous besoin ? Est-ce que je ne peux pas... vous le donner ? »

Pollyanna secoua la tête.

« Mais je veux savoir ce qu'elle a dit... à l'instant. Vous l'avez entendue ? Je veux tante Polly... elle a dit quelque chose. Je veux qu'elle me dise que ce n'est pas vrai... que ce n'est pas vrai ! »

L'infirmière essaya de parler, mais aucun mot ne vint. Quelque chose dans son expression ajouta une terreur nouvelle aux yeux de Pollyanna.

« Miss Hunt, vous l'*avez* entendue ! C'est vrai ! Oh ! ce n'est pas vrai ! Vous ne voulez pas dire que je ne pourrai plus jamais... marcher ?

— Là, là, ma chérie... ne faites pas cela, ne faites pas cela ! » suffoqua l'infirmière. « Peut-être ne savait-il pas. Peut-être s'est-il trompé. Il peut arriver tant de choses, vous savez.

— Mais tante Polly a dit qu'il savait ! Elle a dit qu'il en savait plus que n'importe qui sur... sur des jambes cassées comme les miennes !

— Oui, oui, je sais, ma chérie ; mais tous les médecins se trompent quelquefois. Seulement... seulement, n'y pensez plus maintenant... je vous en prie, ma chérie. »

Pollyanna lança désespérément ses bras en avant.

« Mais je ne peux pas m'empêcher d'y penser », sanglota-t-elle. « Il n'y a plus que cela à quoi penser. Mais, Miss Hunt, comment vais-je aller à l'école, ou voir Mr. Pendleton, ou Mrs. Snow, ou... ou n'importe qui ? »

Elle reprit son souffle et sanglota violemment pendant un instant. Soudain, elle se tut et releva les yeux, où brillait une nouvelle terreur.

« Mais, Miss Hunt, si je ne peux pas marcher, comment pourrai-je jamais être heureuse de... *Quoi que ce soit* ? »

Miss Hunt ne connaissait pas « le jeu » ; mais elle savait qu'il fallait calmer sa malade, et sans délai. Malgré son propre bouleversement et son

chagrin, ses mains n'étaient pas demeurées inactives, et elle se tenait maintenant près du lit avec une poudre calmante prête.

« Là, là, ma chérie, prenez seulement ceci », murmura-t-elle avec douceur ; « tout à l'heure, lorsque nous serons plus reposées, nous verrons ce qui pourra être fait. Bien souvent, les choses ne sont pas moitié aussi mauvaises qu'elles en ont l'air, vous savez. »

Docilement, Pollyanna prit le médicament et but une gorgée d'eau dans le verre que tenait Miss Hunt.

« Je sais ; cela ressemble à ce que mon père disait autrefois », hésita Pollyanna en chassant ses larmes d'un battement de paupières. « Il disait qu'il y avait toujours, dans chaque chose, quelque chose qui aurait pu être pire ; mais je crois qu'il n'avait jamais appris qu'il ne pourrait plus jamais marcher. Je ne vois pas comment il *pourrait* y avoir quelque chose de pire que cela... et vous ? »

Miss Hunt ne répondit pas. À cet instant, elle ne pouvait se fier à sa voix.



CHAPITRE XXVII — DEUX VISITES



Ce fut Nancy que l'on envoya annoncer à Mr. John Pendleton le verdict de Dr. Mead. Miss Polly s'était rappelé sa promesse de lui faire transmettre directement les nouvelles de la maison. Aller elle-même chez lui ou écrire une lettre lui paraissaient des solutions presque également impossibles. Elle songea alors à envoyer Nancy.

Il fut un temps où Nancy se serait grandement réjouie de cette occasion extraordinaire d'apercevoir la Maison du Mystère et son maître. Mais, ce jour-là, son cœur était trop lourd pour se réjouir de quoi que ce fût. En vérité, elle regarda à peine autour d'elle pendant les quelques minutes où elle attendit l'arrivée de Mr. John Pendleton.

« Je suis Nancy, monsieur », dit-elle respectueusement en réponse à l'interrogation surprise de son regard lorsqu'il entra dans la pièce. « Miss Harrington m'a envoyée vous parler de... Miss Pollyanna.

— Eh bien ? »

Malgré la sécheresse brusque de ce mot, Nancy comprit parfaitement l'angoisse cachée derrière ce bref « eh bien ? ».

« Ça va pas bien, Mr. Pendleton », étrangla-t-elle.

« Vous ne voulez pas dire... »

Il s'interrompit, et elle inclina misérablement la tête.

« Si, monsieur. Il dit... qu'elle pourra plus marcher... jamais. »

Pendant un instant, un silence absolu régna dans la pièce ; puis l'homme parla d'une voix tremblante d'émotion.

« Pauvre... petite... fille ! Pauvre... petite... fille ! »

Nancy leva les yeux vers lui, puis les baissa aussitôt. Elle n'aurait pas cru que l'aigre, revêche et sévère John Pendleton pût avoir cette expression. Un moment plus tard, il reprit, toujours de cette voix basse et mal assurée :

« C'est cruel... ne plus jamais danser au soleil ! Ma petite fille-prisme ! »

Un autre silence suivit ; puis l'homme demanda brusquement :

« Elle-même ne sait encore rien... naturellement ?

— Mais si, monsieur », sanglota Nancy, « et c'est ça qui rend tout encore plus difficile. Elle l'a découvert... maudit soit ce chat ! Je vous demande pardon », s'excusa précipitamment la jeune fille. « C'est seulement que le chat a poussé la porte, et Miss Pollyanna les a entendus parler. C'est comme ça... qu'elle l'a appris.

— Pauvre... petite... fille ! » soupira de nouveau l'homme.

« Oui, monsieur. Vous le diriez, si vous pouviez la voir », étouffa Nancy. « Je l'ai vue que deux fois depuis qu'elle le sait, et chaque fois ça m'a brisée. Vous voyez, tout est encore si frais et si nouveau pour elle ; elle pense tout le temps à de nouvelles choses qu'elle peut plus faire... *Maintenant*. Et ça la tourmente parce qu'elle arrive pas à être heureuse... peut-être que vous connaissez pas son jeu, pourtant », s'interrompit Nancy avec embarras.

« Le jeu de la joie ? » demanda l'homme. « Oh oui ; elle me l'a raconté.

— Oh ! elle l'a fait ! Eh bien, je suppose qu'elle l'a raconté à presque tout le monde. Mais vous voyez, maintenant, elle... elle peut plus y jouer elle-même, et ça la tourmente. Elle dit qu'elle trouve pas une seule chose... pas une seule dans le fait de ne plus pouvoir marcher... dont elle puisse être heureuse.

— Et pourquoi le devrait-elle ? » répliqua presque sauvagement l'homme.

Nancy remua les pieds avec gêne.

« C'est ce que j'ai pensé aussi... jusqu'à ce que je me dise que... que ce serait plus facile si elle pouvait trouver quelque chose, vous savez. Alors j'ai essayé de... de lui rappeler.

— De lui rappeler ! Quoi ? »

La voix de John Pendleton restait irritée et impatiente.

« Comment elle avait dit aux autres d'y jouer... Mrs. Snow et les autres, vous savez... et ce qu'elle leur disait de faire. Mais ce pauvre petit agneau se met seulement à pleurer et dit que ça paraît pas pareil, d'une certaine façon. Elle dit que c'est facile de *dire* aux malades pour toute la vie comment être heureux, mais que c'est pas la même chose lorsqu'on est soi-même la malade pour toute la vie et qu'on doit essayer de le faire. Elle dit qu'elle se répète encore et encore combien elle est heureuse que les autres gens soient pas comme elle ; mais que, pendant qu'elle le dit, elle *pense* pas vraiment à autre chose qu'au fait qu'elle pourra jamais marcher. »

Nancy s'interrompit, mais l'homme ne parla pas. Il restait assis, une main devant les yeux.

« Alors j'ai essayé de lui rappeler comment elle disait autrefois que le jeu était d'autant plus amusant... qu'il était difficile », reprit Nancy d'une voix sourde. « Mais elle dit que ça aussi, c'est différent... lorsque c'est *vraiment* difficile. Et il faut que je m'en aille maintenant, monsieur », acheva-t-elle brusquement.

À la porte, elle hésita, se retourna et demanda timidement :

« Je pourrais pas dire à Miss Pollyanna que... que vous avez revu Jimmy Bean, je suppose, monsieur ?

— Je ne vois pas comment vous le pourriez... puisque je ne l'ai pas revu », observa l'homme d'un ton un peu sec. « Pourquoi ?

— Pour rien, monsieur, seulement... eh bien, vous voyez, c'est une des choses qui lui faisaient de la peine : elle peut plus l'amener vous voir, maintenant. Elle a dit qu'elle l'avait amené une fois, mais qu'elle croyait qu'il s'était pas montré sous son meilleur jour ce jour-là, et qu'elle avait peur que vous ne pensiez plus qu'il serait un bien gentil enfant à avoir dans la maison. Peut-être que vous comprenez ce qu'elle veut dire ; mais moi, je comprenais pas, monsieur.

— Oui, je sais... ce qu'elle veut dire.

— Très bien, monsieur. C'était seulement qu'elle voulait le ramener, disait-elle, pour vous montrer qu'il serait vraiment un enfant charmant à avoir dans la maison. Et maintenant elle... elle peut pas... maudite soit cette automaboule ! Je vous demande pardon, monsieur. Au revoir ! »

Et Nancy s'enfuit précipitamment.

Il ne fallut pas longtemps pour que toute la ville de Beldingsville apprît que le grand médecin de New York avait déclaré que Pollyanna Whittier ne marcherait plus jamais ; et jamais, assurément, la ville n'avait été aussi bouleversée. Tout le monde connaissait désormais de vue le petit visage piquant et couvert de taches de rousseur, toujours prêt à offrir un sourire de bienvenue ; et presque tout le monde connaissait le « jeu » auquel Pollyanna jouait. Penser que ce visage souriant ne reparaitrait plus jamais dans leurs rues — que cette petite voix joyeuse ne proclamerait plus jamais la joie cachée dans quelque événement quotidien ! Cela semblait incroyable, impossible, cruel.

Dans les cuisines, les salons et par-dessus les clôtures des arrières-cours, les femmes en parlaient et pleuraient sans retenue. Aux coins des rues et dans les endroits où les hommes se réunissaient dans les magasins, eux aussi en parlaient et pleuraient — quoique moins ouvertement. Et les conversations comme les larmes redoublèrent lorsque, presque aussitôt après la nouvelle elle-même, se répandit le récit poignant de Nancy : Pollyanna, placée face à ce qui lui arrivait, déplorait surtout de ne pouvoir jouer au jeu de la joie, de ne plus parvenir à se réjouir de... quoi que ce soit.

Ce fut alors que la même idée dut venir, d'une manière ou d'une autre, aux amis de Pollyanna. Quoi qu'il en soit, la maîtresse de la demeure des Harrington commença presque immédiatement, à sa grande surprise, à recevoir des visites : des visites de personnes qu'elle connaissait et d'autres qu'elle ne connaissait pas ; des visites d'hommes, de femmes et d'enfants — dont beaucoup, pensait Miss Polly, ne connaissaient pas du tout sa nièce.

Certains entraient et restaient assis, raides, pendant cinq ou dix minutes. D'autres demeuraient gauchement sur les marches du perron, tournant entre leurs doigts leur chapeau ou leur sac, selon leur sexe. Certains apportaient un livre, un bouquet ou quelque friandise destinée à tenter l'appétit. Certains pleuraient franchement. D'autres tournaient le dos et se mouchaient avec fureur. Mais tous demandaient avec beaucoup d'inquiétude des nouvelles de la petite blessée ; et tous lui adressaient un message. Ce furent ces messages qui, au bout d'un certain temps, poussèrent Miss Polly à agir.

John Pendleton vint le premier. Ce jour-là, il se présenta sans ses béquilles.

« Je n'ai pas besoin de vous dire à quel point je suis bouleversé », commença-t-il presque durement. « Mais ne peut-on... rien faire ? »

Miss Polly eut un geste désespéré.

« Oh ! nous “faisons” tout ce qui est possible, naturellement, sans arrêt. Dr. Mead a prescrit certains traitements et médicaments susceptibles d'aider, et Dr. Warren suit ses indications à la lettre, bien sûr. Mais... Dr. Mead n'a presque laissé aucun espoir. »

John Pendleton se leva brusquement — bien qu'il fût à peine arrivé. Son visage était blanc et sa bouche durcie en lignes sévères. En le regardant, Miss Polly comprit fort bien pourquoi il sentait qu'il ne pouvait rester plus longtemps devant elle. Arrivé à la porte, il se retourna.

« J'ai un message pour Pollyanna », dit-il. « Voulez-vous lui dire, je vous prie, que j'ai vu Jimmy Bean et... qu'il sera désormais mon garçon ? Dites-lui que j'ai pensé qu'elle serait... *Heureuse* de le savoir. Je l'adopterai probablement. »

Pendant un bref instant, Miss Polly perdit sa maîtrise d'elle-même et ses bonnes manières habituelles.

« Vous allez adopter Jimmy Bean ! » s'écria-t-elle, hors d'haleine.

L'homme releva légèrement le menton.

« Oui. Je pense que Pollyanna comprendra. Vous lui direz bien que j'ai pensé qu'elle serait... *Heureuse* ?

— Mais... naturellement », balbutia Miss Polly.

« Merci », répondit John Pendleton en s'inclinant avant de partir.

Au milieu de la pièce, Miss Polly resta silencieuse et stupéfaite, les yeux toujours fixés dans la direction de l'homme qui venait de la quitter. Même maintenant, elle pouvait à peine croire ce qu'elle avait entendu. John Pendleton *adopter* Jimmy Bean ? John Pendleton, riche, indépendant, morose, réputé avare et souverainement égoïste, adopter un petit garçon — et un garçon comme celui-là ?

Le visage encore un peu égaré, Miss Polly monta dans la chambre de Pollyanna.

« Pollyanna, j'ai un message pour vous de la part de Mr. John Pendleton. Il vient de passer. Il m'a chargée de vous dire qu'il a pris Jimmy Bean pour en faire son petit garçon. Il a dit qu'il pensait que vous seriez heureuse de le savoir. »

Le petit visage mélancolique de Pollyanna s'embrasa d'une joie soudaine.

« Heureuse ? *Heureuse* ? Je crois bien que je suis heureuse ! Oh ! Tante Polly, je désirais tellement trouver une place à Jimmy... et c'est un endroit si merveilleux ! En plus, je suis si heureuse pour Mr. Pendleton lui-même. Vous voyez, maintenant, il aura un enfant auprès de lui.

— La... quoi ? »

Pollyanna rougit jusqu'aux oreilles. Elle avait oublié qu'elle n'avait jamais raconté à sa tante le désir de Mr. Pendleton de l'adopter — et elle ne voudrait certainement pas lui dire maintenant qu'elle avait pensé, même pendant une minute, à la quitter, elle, cette chère tante Polly !

« La présence d'un enfant », expliqua-t-elle précipitamment. « Mr. Pendleton m'a dit un jour, vous voyez, que seule la main et le cœur d'une femme, ou la présence d'un enfant, pouvaient faire d'une maison... un foyer. Et maintenant, il l'a... il a un enfant auprès de lui.

— Oh ! je... comprends », dit Miss Polly très doucement.

Et elle comprenait davantage que Pollyanna ne le soupçonnait. Elle devinait un peu la pression qui avait dû être exercée sur Pollyanna lorsque John Pendleton lui avait demandé à *elle* de devenir l'enfant dont la présence transformerait son grand amas de pierres grises en foyer.

« Je comprends », répéta-t-elle, les yeux soudain brûlants de larmes.

Pollyanna, craignant que sa tante ne lui posât d'autres questions embarrassantes, se hâta d'éloigner la conversation de la maison des Pendleton et de son maître.

« Dr. Chilton le dit aussi... qu'il faut la main et le cœur d'une femme, ou la présence d'un enfant, pour faire un foyer, vous savez », observa-t-elle.

Miss Polly sursauta.

« *Dr. Chilton* ! Comment savez-vous... cela ?

— Il me l'a dit. C'était lorsqu'il a dit qu'il vivait seulement dans des pièces, vous savez... pas dans un foyer. »

Miss Polly ne répondit pas. Ses yeux regardaient au-dehors.

« Alors je lui ai demandé pourquoi il ne les trouvait pas... une main et un cœur de femme... pour avoir un foyer.

— Pollyanna ! »

Miss Polly s'était vivement retournée. Une rougeur soudaine colorait ses joues.

« Eh bien, je l'ai fait. Il avait l'air si... si triste.

— Qu'a-t-il... répondu ? »

Miss Polly posa la question comme malgré une force intérieure qui l'exhortait à ne pas la poser.

« Pendant une minute, il n'a rien dit ; puis il a répondu très bas qu'on ne pouvait pas toujours les obtenir simplement en les demandant. »

Un bref silence suivit. Les yeux de Miss Polly s'étaient de nouveau tournés vers la fenêtre. Ses joues restaient anormalement roses.

Pollyanna soupira.

« Il en veut une, de toute façon, je le sais, et j'aimerais qu'il puisse l'avoir.

— Mais, Pollyanna, *comment* le savez-vous ?

— Parce que, plus tard, un autre jour, il a dit autre chose. Il l'a dit très bas aussi, mais je l'ai entendu. Il a dit qu'il donnerait le monde entier s'il avait la main et le cœur d'une certaine femme. Mais, Tante Polly, qu'est-ce qui ne va pas ? »

Tante Polly s'était levée à la hâte et s'était approchée de la fenêtre.

« Rien, ma chérie. Je changeais la place de ce prisme », répondit tante Polly, dont le visage tout entier était maintenant en feu.



CHAPITRE XXVIII — LE JEU DE LA JOIE ET SES JOUEURS



Peu après la seconde visite de John Pendleton, Milly Snow se présenta un après-midi. Milly Snow n'était encore jamais venue dans la demeure des Harrington. Elle rougit et parut très embarrassée lorsque Miss Polly entra dans la pièce.

« Je... je suis venue prendre des nouvelles de la petite fille », balbutia-t-elle.

« C'est très aimable à vous. Son état est à peu près le même. Comment va votre mère ? » répondit Miss Polly avec lassitude.

« C'est justement ce que je suis venue vous dire... enfin, vous demander de raconter à Miss Pollyanna », poursuivit précipitamment la jeune fille, essoufflée et incohérente. « Nous trouvons cela... si affreux... absolument affreux que la pauvre petite ne puisse plus jamais marcher ; et après tout ce qu'elle a fait pour nous... pour ma mère, vous savez, en lui apprenant le jeu de la joie et tout cela. Et lorsque nous avons appris que, maintenant, elle ne pouvait plus y jouer elle-même... pauvre petite chérie ! Je ne vois vraiment pas comment elle le *pourrait*, dans son état !... mais, lorsque nous nous sommes rappelé toutes les choses qu'elle nous avait dites, nous avons pensé que, si elle pouvait seulement savoir ce qu'elle *avait* fait pour nous, cela l'*aiderait*, vous savez, dans son propre cas, à propos du jeu, parce qu'elle pourrait être heureuse... enfin, un peu heureuse... »

Milly s'interrompit, impuissante, et parut attendre que Miss Polly parlât.

Miss Polly avait écouté poliment, mais une interrogation perplexe se lisait dans ses yeux. Elle n'avait compris qu'environ la moitié de ce qui venait d'être dit. Elle songeait qu'elle avait toujours su que Milly Snow était « singulière », mais ne l'avait pas crue folle. Pourtant, elle ne

trouvait aucune autre explication à ce flot incohérent, illogique et dépourvu de sens. Lorsque la pause arriva, elle la remplit d'un calme :

« Je ne crois pas comprendre tout à fait, Milly. Que voulez-vous exactement que je dise à ma nièce ?

— Oui, c'est cela ; je veux que vous le lui disiez », répondit fébrilement la jeune fille. « Faites-lui comprendre ce qu'elle a fait pour nous. Naturellement, elle a *vu* certaines choses, puisqu'elle est venue chez nous, et elle sait que ma mère a changé ; mais je veux qu'elle sache *combien* elle a changé... et moi aussi. Moi aussi, j'ai changé. J'ai essayé d'y jouer... au jeu... un peu. »

Miss Polly fronça les sourcils. Elle aurait demandé ce que Milly entendait par ce « jeu », mais elle n'en eut pas l'occasion. Milly reprenait déjà son discours avec une volubilité nerveuse.

« Vous savez, autrefois, rien n'allait jamais pour ma mère. Elle voulait toujours que les choses soient différentes. Et, vraiment, je ne sais pas si l'on pouvait beaucoup le lui reprocher... dans sa situation. Mais, maintenant, elle me laisse relever les stores, et elle s'intéresse aux choses... à son apparence, à sa chemise de nuit et à tout cela. Et elle s'est vraiment mise à tricoter de petites choses... des rênes et des couvertures de bébé pour les ventes de bienfaisance et les hôpitaux. Elle s'y intéresse tellement, et elle est si *heureuse* de penser qu'elle peut le faire !... et tout cela est l'œuvre de Miss Pollyanna, vous savez, parce qu'elle a dit à ma mère qu'elle pouvait, de toute façon, être heureuse d'avoir ses mains et ses bras ; et ma mère s'est aussitôt demandé pourquoi elle ne *faisait* rien avec ses mains et ses bras. Alors elle s'est mise à faire quelque chose... à tricoter, vous comprenez. Vous ne pouvez pas imaginer combien la chambre a changé, maintenant, avec les laines rouges, bleues et jaunes, et les prismes près de la fenêtre qu'*elle* lui a donnés... mais on se sent vraiment *mieux* rien qu'en entrant dans cette pièce ; tandis qu'autrefois je redoutais terriblement d'y aller, parce qu'elle était si sombre et lugubre, et que ma mère était si... si malheureuse, vous savez.

« Alors nous voulons que vous disiez à Miss Pollyanna, je vous en prie, que nous savons que tout cela est arrivé grâce à elle. Et dites-lui, s'il vous plaît, que nous sommes si heureuses de la connaître que nous avons pensé que, si elle le savait, cela pourrait la rendre un peu heureuse de nous connaître. Et... et voilà tout », soupira Milly en se levant précipitamment. « Vous le lui direz ?

— Mais naturellement », murmura Miss Polly, se demandant quelle part de cet extraordinaire discours elle pourrait retenir pour la répéter.

Les visites de John Pendleton et de Milly Snow ne furent que les premières d'une longue série ; et il y avait toujours les messages — des messages si curieux, à certains égards, que Miss Polly en devenait de plus en plus perplexe.

Un jour vint la petite veuve Benton. Miss Polly la connaissait bien, bien qu'elles ne se fussent jamais rendu visite. Sa réputation la désignait comme la petite femme la plus triste de la ville — une femme toujours vêtue de noir. Ce jour-là, pourtant, Mrs. Benton portait un nœud bleu pâle à la gorge, bien que ses yeux fussent pleins de larmes. Elle exprima son chagrin et son horreur devant l'accident ; puis elle demanda timidement si elle pouvait voir Pollyanna.

Miss Polly secoua la tête.

« Je suis désolée, mais elle ne reçoit encore personne. Un peu plus tard... peut-être. »

Mrs. Benton essuya ses yeux, se leva et se dirigea vers la sortie. Mais, alors qu'elle avait presque atteint la porte du vestibule, elle revint précipitamment.

« Miss Harrington, peut-être pourriez-vous lui transmettre... un message », balbutia-t-elle.

« Certainement, Mrs. Benton ; je le ferai très volontiers. »

La petite femme hésita encore, puis elle parla.

« Voulez-vous lui dire, je vous prie, que... que j'ai mis *ceci* ? » demanda-t-elle en effleurant le nœud bleu à sa gorge. Puis, devant

l'expression de surprise mal dissimulée de Miss Polly, elle ajouta : « La petite fille essaie depuis si longtemps de me faire porter... un peu de couleur et je me suis dit qu'elle serait... heureuse de savoir que j'avais commencé. Elle disait que Freddy serait si heureux de me voir ainsi. Vous savez, Freddy est *tout* ce qu'il me reste, maintenant. Tous les autres sont... »

Mrs. Benton secoua la tête et se détourna.

« Dites-le seulement à Pollyanna... *Elle* comprendra. »

Et la porte se referma derrière elle.

Un peu plus tard, le même jour, vint l'autre veuve — du moins portait-elle des vêtements de veuve. Miss Polly ne la connaissait nullement. Elle se demanda vaguement comment Pollyanna pouvait la connaître. La dame se présenta sous le nom de « Mrs. Tarbell ».

« Je vous suis naturellement étrangère », commença-t-elle aussitôt. « Mais je ne le suis pas pour votre petite nièce, Pollyanna. Je réside à l'hôtel depuis le début de l'été, et j'ai dû faire chaque jour de longues promenades pour ma santé. C'est au cours de ces promenades que j'ai rencontré votre nièce... c'est une enfant si adorable ! Je voudrais pouvoir vous faire comprendre ce qu'elle a représenté pour moi. J'étais très triste lorsque je suis arrivée ici ; et son visage lumineux, ses manières joyeuses me rappelaient... ma propre petite fille, que j'ai perdue il y a des années. J'ai été si bouleversée en apprenant l'accident ; et, lorsque j'ai su ensuite que la pauvre enfant ne marcherait plus jamais et qu'elle était si malheureuse parce qu'elle ne parvenait plus à être heureuse... chère petite !... il fallait absolument que je vienne vous voir.

— C'est très aimable à vous », murmura Miss Polly.

« Mais c'est à vous de vous montrer aimable », protesta l'autre. « Je... je voudrais que vous lui transmettiez un message de ma part. Le voulez-vous ?

— Certainement.

— Alors, dites-lui simplement que Mrs. Tarbell est heureuse maintenant. Oui, je sais que cela semble étrange et que vous ne comprenez pas. Mais... si vous voulez bien m'excuser, je préférerais ne pas l'expliquer. »

Des lignes tristes se dessinèrent autour de la bouche de la dame, et le sourire quitta ses yeux.

« Votre nièce saura exactement ce que je veux dire ; et j'ai senti qu'il fallait que je le lui dise... à elle. Merci ; et pardonnez-moi, je vous prie, si ma visite a pu paraître impolie », demanda-t-elle avant de prendre congé.

Désormais tout à fait déconcertée, Miss Polly monta en hâte dans la chambre de Pollyanna.

« Pollyanna, connaissez-vous une Mrs. Tarbell ?

— Oh oui. J'aime beaucoup Mrs. Tarbell. Elle est malade et terriblement triste ; elle habite l'hôtel et fait de longues promenades. Nous nous promenons ensemble. Enfin... nous le faisions autrefois. »

La voix de Pollyanna se brisa, et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

Miss Polly s'éclaircit vivement la gorge.

« Eh bien, elle vient de passer, ma chérie. Elle vous a laissé un message... mais elle n'a pas voulu m'expliquer ce qu'il signifiait. Elle m'a demandé de vous dire que Mrs. Tarbell est heureuse maintenant. »

Pollyanna frappa doucement des mains.

« Elle a vraiment dit cela ? Oh ! j'en suis si heureuse !

— Mais, Pollyanna, qu'a-t-elle voulu dire ?

— Mais c'est le jeu, et... »

Pollyanna s'arrêta brusquement, les doigts posés sur les lèvres.

« Quel jeu ?

— P-pas grand-chose, Tante Polly ; enfin... je ne peux pas vous le raconter sans parler d'autres choses dont... dont je n'ai pas le droit de parler. »

Miss Polly allait questionner davantage sa nièce ; mais la détresse évidente du petit visage retint ses paroles avant qu'elles ne fussent prononcées.

Peu après la visite de Mrs. Tarbell, le point culminant fut atteint. Il prit la forme de la visite d'une certaine jeune femme aux joues d'un rose artificiel et aux cheveux d'un jaune anormal ; une jeune femme qui portait de hauts talons et des bijoux bon marché ; une jeune femme que Miss Polly connaissait fort bien de réputation — mais qu'elle fut furieuse et stupéfaite de rencontrer sous le toit de la demeure des Harrington.

Miss Polly ne lui tendit pas la main. En vérité, elle recula en entrant dans la pièce.

La femme se leva aussitôt. Ses yeux étaient très rouges, comme si elle avait pleuré. Sur un ton à demi provocant, elle demanda si elle pouvait voir un instant la petite fille, Pollyanna.

Miss Polly répondit non. Elle commença à le dire d'une manière très sévère ; mais quelque chose dans les yeux suppliants de la femme la conduisit à ajouter cette explication courtoise : personne n'était encore autorisé à voir Pollyanna.

La femme hésita, puis parla d'un ton un peu brusque. Son menton demeurait légèrement relevé avec défi.

« Je m'appelle Mrs. Payson... Mrs. Tom Payson. Je suppose que vous avez entendu parler de moi... la plupart des braves gens de la ville en ont entendu parler... et peut-être que certaines des choses que vous avez entendues sont pas vraies. Mais peu importe. C'est pour la petite fille que je suis venue. J'ai appris l'accident, et... et ça m'a brisée. La semaine dernière, j'ai appris qu'elle pourrait plus jamais marcher, et... et j'ai souhaité pouvoir lui donner mes deux jambes inutilement bonnes à la place des siennes. Elle ferait plus de bien en trottant dessus pendant une heure que moi en cent ans. Mais peu importe. Je remarque que les

jambes sont pas toujours données à ceux qui sauraient le mieux s'en servir. »

Elle s'arrêta et s'éclaircit la gorge ; mais, lorsqu'elle reprit, sa voix resta rauque.

« Peut-être que vous le savez pas, mais j'ai beaucoup vu votre petite fille. Nous vivons sur la route de la colline de Pendleton, et elle passait souvent devant chez nous... seulement, elle ne se contentait pas toujours de *passer*. Elle entrait, jouait avec les enfants et me parlait... et parlait à mon homme, lorsqu'il était à la maison. Elle avait l'air d'aimer ça et de nous aimer. Je suppose qu'elle savait pas que les gens de son espèce vont pas d'ordinaire rendre visite aux gens de la mienne. Peut-être que, s'ils le *faisaient* plus souvent, Miss Harrington, il y aurait moins de gens... de mon espèce », ajouta-t-elle avec une amertume soudaine.

« Quoi qu'il en soit, elle est venue ; et cela ne lui a pas fait de mal, tandis qu'elle nous a fait du bien... beaucoup de bien. Combien, elle ne le saura jamais... et ne peut pas le savoir, je l'espère ; parce que, si elle le savait, elle saurait d'autres choses... que je ne veux pas qu'elle sache.

« Mais voilà seulement. Cette année a été difficile pour nous, de plus d'une façon. Nous étions découragés et désespérés... mon homme et moi... prêts à presque n'importe quoi. Nous avions prévu de divorcer vers cette époque, et de laisser les enfants... enfin, nous ne savions pas ce que nous ferions des enfants. Puis l'accident est arrivé, et nous avons appris que la petite fille ne marcherait plus jamais. Alors nous nous sommes rappelé comment elle venait s'asseoir sur notre seuil, s'amuser avec les enfants, rire et... et simplement être heureuse. Elle était toujours heureuse de quelque chose ; puis, un jour, elle nous a expliqué pourquoi, elle nous a parlé du jeu, vous savez, et elle a essayé de nous persuader d'y jouer.

« Eh bien, nous avons appris maintenant qu'elle est en train de se consumer de chagrin parce qu'elle peut plus y jouer... parce qu'elle ne trouve plus aucune raison de se réjouir. Et c'est ce que je suis venue lui

dire aujourd'hui : peut-être que notre décision lui donnera tout de même une raison de se réjouir, parce que nous avons décidé de rester ensemble et de jouer nous-mêmes au jeu. Je savais qu'elle en serait heureuse, parce que certaines des choses que nous disions autrefois lui faisaient de la peine. Comment le jeu va nous aider exactement, je peux pas dire que je le vois encore très bien ; mais peut-être qu'il le fera. En tout cas, nous allons essayer... parce que c'est ce qu'elle voulait. Vous le lui direz ?

— Oui, je le lui dirai », promit Miss Polly d'une voix un peu faible.

Puis, dans une impulsion soudaine, elle fit un pas en avant et tendit la main.

« Et merci d'être venue, Mrs. Payson », dit-elle simplement.

Le menton provocant retomba. Les lèvres au-dessus tremblèrent visiblement. Après avoir marmonné quelque chose d'incohérent, Mrs. Payson saisit à l'aveuglette la main tendue, se retourna et s'enfuit.

La porte s'était à peine refermée derrière elle que Miss Polly se dressait devant Nancy dans la cuisine.

« Nancy ! »

Miss Polly parla sèchement. La série de visites déconcertantes et embarrassantes des derniers jours, qui avait culminé dans l'extraordinaire expérience de cet après-midi, avait tendu ses nerfs jusqu'au point de rupture. Depuis l'accident de Miss Pollyanna, Nancy n'avait pas entendu sa maîtresse parler aussi sévèrement.

« Nancy, *voulez-vous* me dire ce qu'est ce "jeu" absurde dont toute la ville semble parler ? Et quel rapport ma nièce a-t-elle, je vous prie, avec lui ? *Pourquoi* tout le monde, de Milly Snow à Mrs. Tom Payson, lui fait-il dire qu'ils "y jouent" ? Pour autant que je puisse en juger, la moitié de la ville se met à porter des rubans bleus, met fin à des querelles de famille ou apprend à aimer une chose qu'elle n'aimait pas auparavant — et tout cela à cause de Pollyanna. J'ai essayé d'interroger l'enfant elle-même, mais je n'arrive pas à avancer beaucoup, et, naturellement, je ne

veux pas la tourmenter... maintenant. Mais, d'après quelque chose que je lui ai entendu vous dire hier soir, je crois que vous en faites partie vous aussi. Maintenant, *voulez-vous* m'expliquer ce que tout cela signifie ? »

À la surprise et à la consternation de Miss Polly, Nancy éclata en sanglots.

« Ça veut dire que, depuis juin dernier, cette enfant bénie a rendu toute la ville heureuse, et que, maintenant, les gens se retournent et essaient de la rendre un peu heureuse, elle aussi.

— Heureuse de quoi ?

— Simplement heureuse ! C'est ça, le jeu. »

Miss Polly frappa bel et bien du pied.

« Voilà que vous parlez comme tous les autres, Nancy. Quel jeu ? »

Nancy releva le menton. Elle se plaça face à sa maîtresse et la regarda droit dans les yeux.

« Je vais vous le dire, madame. C'est un jeu que le père de Miss Pollyanna lui a appris. Une fois, elle a reçu une paire de béquilles dans une caisse des missions, alors qu'elle voulait une poupée ; et elle a pleuré, bien sûr, comme n'importe quelle enfant l'aurait fait. C'est alors, paraît-il, que son père lui a expliqué qu'il n'arrivait jamais rien sans qu'il y ait quelque chose là-dedans dont on pouvait être heureux ; et qu'elle pouvait être heureuse de ces béquilles.

— Heureuse de... *Béquilles* ! »

Miss Polly étouffa un sanglot — elle pensait aux petites jambes impuissantes dans le lit, à l'étage.

« Oui, madame. C'est ce que j'ai dit, et Miss Pollyanna a raconté qu'elle avait répondu la même chose. Mais il lui a expliqué qu'elle *pouvait* en être heureuse... parce qu'elle *N'en avait pas besoin*.

— Oh ! » s'écria Miss Polly.

« Et après ça, elle a dit qu'il en avait fait un vrai jeu... trouver dans chaque chose un motif de se réjouir. Elle disait qu'on pouvait le faire aussi, et qu'on regrettait plus autant de ne pas avoir reçu la poupée,

parce qu'on était tellement heureux de ne *pas* avoir besoin des béquilles. Ils appelaient cela le jeu de la joie. Voilà ce que c'est, madame. Elle y joue depuis ce jour-là.

— Mais comment... comment... »

Miss Polly s'arrêta, impuissante.

« Et vous seriez surprise de voir comme ça marche bien, madame », maintint Nancy avec presque autant d'ardeur que Pollyanna elle-même. « J'aimerais pouvoir vous raconter tout ce qu'elle a fait pour ma mère et les gens de chez nous. Elle est allée les voir deux fois avec moi, vous savez. Elle m'a rendue heureuse moi aussi pour tant de choses... des petites et des grandes ; et ça les a rendues tellement plus faciles. Par exemple, je déteste plus moitié autant le prénom "Nancy" depuis qu'elle m'a dit que je pouvais être heureuse de pas m'appeler "Hephzibah". Et il y a aussi les lundis matins, que je détestais tellement. Elle a vraiment réussi à me rendre heureuse des lundis matins.

— Heureuse... des lundis matins ! »

Nancy rit.

« Je sais que ça a l'air fou, madame. Mais écoutez. Ce petit agneau béni a découvert que je détestais terriblement les lundis matins ; et qu'est-ce qu'elle me dit un jour ? "Eh bien, en tout cas, Nancy, je dirais que vous pourriez être plus heureuse le lundi matin que n'importe quel autre jour de la semaine, parce qu'il faudra attendre une *semaine* entière avant d'en avoir un autre !" Et je vous jure que j'y ai pensé tous les lundis matins depuis... et ça m'a aidée, madame. En tout cas, ça me faisait rire chaque fois que j'y pensais ; et rire aide, vous savez... oui, ça aide !

— Mais pourquoi ne m'a-t-elle pas... raconté ce jeu ? » hésita Miss Polly. « Pourquoi en a-t-elle fait un tel mystère lorsque je l'ai interrogée ? »

Nancy hésita.

« Pardonnez-moi, madame, mais vous lui avez interdit de parler de... son père ; alors elle pouvait pas vous le raconter. C'était le jeu de son père, vous voyez. »

Miss Polly se mordit la lèvre.

« Elle voulait vous le raconter dès le début », poursuivit Nancy d'une voix un peu mal assurée. « Elle voulait quelqu'un avec qui jouer, vous comprenez. C'est pour ça que j'ai commencé, pour qu'elle ait quelqu'un.

— Et... et les autres ? »

La voix de Miss Polly tremblait à présent.

« Oh ! presque tout le monde le connaît maintenant, je suppose. En tout cas, je le dirais, à en juger par tout ce que j'en entends partout où je vais. Naturellement, elle l'a raconté à beaucoup de gens, et eux l'ont raconté aux autres. Ces choses se répandent, vous savez, une fois qu'elles ont commencé. Et elle était toujours si souriante, si agréable avec tout le monde, si... si heureuse elle-même, que les gens ne pouvaient pas ne pas le savoir.

« Maintenant qu'elle est blessée, tout le monde a tellement de peine... surtout depuis qu'on sait combien *elle* souffre de ne plus trouver aucune raison de se réjouir. Alors les gens viennent tous les jours lui dire combien elle *les* a rendus heureux, en espérant que ça l'aidera un peu. Vous voyez, elle a toujours voulu que tout le monde joue avec elle.

— Eh bien, je connais quelqu'un qui va y jouer... maintenant », étouffa Miss Polly avant de se retourner et de franchir rapidement la porte de la cuisine.

Derrière elle, Nancy resta immobile, la regardant avec stupéfaction.

« Eh bien, maintenant, je croirai n'importe quoi... n'importe quoi », murmura-t-elle pour elle-même. « On pourra plus rien me raconter sur Miss Polly que je croirais pas ! »

Un peu plus tard, dans la chambre de Pollyanna, l'infirmière laissa Miss Polly seule avec la petite fille.

« Vous avez encore reçu une autre visite aujourd'hui, ma chérie », annonça Miss Polly d'une voix qu'elle essayait vainement d'affermir. « Vous souvenez-vous de Mrs. Payson ? »

— Mrs. Payson ? Bien sûr que je m'en souviens ! Elle habite sur le chemin qui conduit chez Mr. Pendleton ; elle a la plus jolie petite fille du monde, âgée de trois ans, et un garçon qui en a presque cinq. Elle est terriblement gentille, et son mari aussi... seulement, ils ne paraissent pas savoir combien l'autre est gentil. Quelquefois, ils se battent... je veux dire, ils ne sont pas tout à fait d'accord. Ils sont pauvres aussi, paraît-il, et naturellement ils ne reçoivent jamais de caisses, parce qu'il n'est pas pasteur missionnaire, vous savez, comme... enfin, il ne l'est pas. »

Une légère rougeur monta aux joues de Pollyanna et trouva aussitôt son pendant sur les joues de sa tante.

« Mais elle porte quelquefois de très jolies robes, bien qu'ils soient si pauvres », reprit précipitamment Pollyanna. « Et elle a des bagues absolument magnifiques, avec des diamants, des rubis et des émeraudes ; mais elle dit qu'elle a une bague de trop, qu'elle va la jeter et prendre un divorce à la place. Qu'est-ce qu'un divorce, Tante Polly ? J'ai peur que ce ne soit pas très agréable, parce qu'elle n'avait pas l'air heureuse lorsqu'elle en parlait. Et elle disait que, si elle le prenait, ils ne vivraient plus là, que Mr. Payson partirait très loin, et peut-être les enfants aussi. Mais je pensais qu'ils préféreraient garder la bague, même s'ils en ont beaucoup d'autres. Vous ne croyez pas ? Tante Polly, qu'est-ce qu'un divorce ? »

— Mais ils ne vont pas partir très loin, ma chérie », éluda rapidement tante Polly. « Ils vont rester là, ensemble. »

— Oh ! j'en suis si heureuse ! Alors ils seront là lorsque j'irai les voir en montant... Oh, mon Dieu ! » s'interrompt misérablement la petite fille. « Tante Polly, pourquoi est-ce que je ne *peux pas* me rappeler que mes jambes ne fonctionnent plus, et que je ne remonterai jamais, jamais voir Mr. Pendleton ? »

— Là, là, ne faites pas cela », étouffa sa tante. « Peut-être monterez-vous en voiture un jour. Mais écoutez ! Je ne vous ai pas encore raconté tout ce que Mrs. Payson a dit. Elle voulait que je vous apprenne qu'ils... qu'ils allaient rester ensemble et jouer au jeu de la joie, exactement comme vous le désiriez. »

Pollyanna sourit à travers ses yeux mouillés de larmes.

« Vraiment ? Vraiment ? Oh ! j'en suis heureuse !

— Oui, elle disait espérer que vous le seriez. C'est pour cela qu'elle vous l'a fait savoir : pour vous rendre... *Heureuse*, Pollyanna. »

Pollyanna leva vivement les yeux.

« Mais, Tante Polly, vous... vous avez parlé comme si vous saviez... Est-ce que vous connaissez le jeu, Tante Polly ?

— Oui, ma chérie. »

Miss Polly obligea sévèrement sa voix à prendre un ton joyeux et pratique.

« Nancy me l'a raconté. Je pense que c'est un jeu magnifique. Je vais y jouer maintenant... avec vous.

— Oh ! Tante Polly... *Vous* ? J'en suis si heureuse ! Vous voyez, c'est vous que je désirais vraiment plus que n'importe qui, depuis le début. »

Tante Polly reprit son souffle avec un petit mouvement brusque. Cette fois encore, il lui fut plus difficile de garder une voix ferme ; mais elle y parvint.

« Oui, ma chérie ; et il y a aussi tous les autres. Mais, Pollyanna, je crois que toute la ville joue maintenant à ce jeu avec vous... jusqu'au pasteur ! Je n'ai pas encore eu l'occasion de vous le raconter, mais, ce matin, lorsque je suis descendue au village, j'ai rencontré Mr. Ford. Il m'a demandé de vous dire que, dès que vous pourriez le recevoir, il viendrait vous expliquer que les huit cents textes de la joie dont vous lui aviez parlé n'avaient jamais cessé de le réconforter. Vous voyez donc, ma chérie, que c'est vous seule qui avez fait cela. Toute la ville joue au jeu et toute la ville est merveilleusement plus heureuse — tout cela grâce à une

seule petite fille qui a appris aux gens un jeu nouveau et leur a montré comment y jouer. »

Pollyanna frappa des mains.

« Oh ! j'en suis si heureuse ! » s'écria-t-elle.

Puis une lumière merveilleuse illumina soudain son visage.

« Mais, Tante Polly, il Y A donc quelque chose dont je peux être heureuse, après tout. Je peux être heureuse d'*avoir eu* mes jambes... sans quoi je n'aurais pas pu faire... tout cela ! »



CHAPITRE XXIX — PAR UNE FENÊTRE OUVERTE



Les courtes journées d'hiver se succédèrent — mais elles ne furent pas courtes pour Pollyanna. Elles furent longues et parfois pleines de douleur. Pourtant, la fillette s'efforçait résolument d'accueillir d'un visage joyeux tout ce qui survenait. N'était-elle pas plus que jamais tenue de jouer au jeu de la joie, maintenant que tante Polly y jouait elle aussi ?

Et tante Polly trouvait tant de raisons de se réjouir ! Un jour, elle raconta l'histoire de deux pauvres petits vagabonds qui, au milieu d'une tempête de neige, avaient trouvé une porte arrachée par le vent sous laquelle se glisser. Ils se demandaient ce que faisaient les pauvres gens qui n'avaient pas de porte ! Une autre fois, elle rapporta celle d'une vieille dame qui ne possédait plus que deux dents, mais se réjouissait que ces deux dents se rencontrent !

Comme Mrs. Snow, Pollyanna tricotait maintenant de merveilleuses choses avec des laines aux couleurs vives, dont les longueurs joyeuses s'étendaient sur le couvre-lit blanc ; et, comme Mrs. Snow encore, elle était si heureuse d'avoir au moins ses mains et ses bras.

Pollyanna recevait désormais quelques visiteurs ; et il y avait toujours les messages affectueux de ceux qu'elle ne pouvait voir. Ils lui apportaient toujours de nouveaux sujets auxquels penser — et Pollyanna en avait grand besoin.

Elle avait vu une fois John Pendleton et deux fois Jimmy Bean. John Pendleton lui avait raconté quel excellent garçon devenait Jimmy et combien il se conduisait bien. Jimmy lui avait dit quel foyer de premier ordre il possédait, et quels fameux « parents » formait Mr. Pendleton ; et tous deux avaient affirmé qu'ils lui devaient tout cela.

« Ce qui me rend encore plus heureuse, vous savez, d'*avoir* eu mes jambes », confia ensuite Pollyanna à sa tante.

L'hiver passa, puis vint le printemps. Ceux qui surveillaient avec anxiété l'état de Pollyanna n'observaient que peu de changements dus au traitement. En vérité, tout semblait confirmer les craintes les plus sombres de Dr. Mead : Pollyanna ne marcherait jamais plus.

Beldingsville, bien entendu, se tenait informée de l'état de Pollyanna. Parmi tous ses habitants, un homme surtout se tourmentait jusqu'à la fièvre devant les bulletins quotidiens qu'il parvenait, d'une manière ou d'une autre, à obtenir sur l'enfant.

À mesure que les jours passaient et que les nouvelles, loin de s'améliorer, devenaient plus sombres, un autre sentiment se peignit sur son visage. Le désespoir et une résolution obstinée s'y disputaient la victoire. La résolution finit par l'emporter ; et, un samedi matin, Mr. John Pendleton reçut à sa grande surprise la visite de Dr. Thomas Chilton.

« Pendleton, commença brusquement le médecin, je suis venu vous voir parce que vous connaissez mieux que personne dans cette ville quelque chose de mes relations avec Miss Polly Harrington. »

John Pendleton se rendit compte qu'il avait sursauté. Il connaissait en effet une partie de l'histoire de Polly Harrington et Thomas Chilton, mais ils n'en avaient pas parlé depuis quinze ans ou davantage.

« Oui », répondit-il en tâchant de montrer assez de sympathie sans trahir sa curiosité.

Il s'aperçut bientôt qu'il n'avait pas besoin de s'en préoccuper : le médecin était bien trop absorbé par l'objet de sa visite pour remarquer la façon dont elle était reçue.

« Pendleton, je veux voir cette enfant. Je veux l'examiner. Il *faut* que je l'examine.

— Eh bien... ne le pouvez-vous pas ?

— Si je le *peux* ! Pendleton, vous savez fort bien que je n'ai pas franchi cette porte depuis plus de quinze ans. Vous ne savez pas — mais je vais vous le dire — que la maîtresse de cette maison m'a déclaré que, la

prochaine fois qu'elle me *demanderait* d'y entrer, je pourrais considérer qu'elle me demandait pardon et que tout redeviendrait comme auparavant — ce qui signifiait qu'elle m'épouserait. Peut-être pouvez-vous l'imaginer me faisant appeler maintenant... moi, non !

— Mais ne pourriez-vous pas y aller... sans y être invité ? »

Le médecin fronça les sourcils.

« Difficilement. *Moi* aussi, j'ai un peu d'orgueil, vous savez.

— Mais, puisque vous êtes si inquiet, ne pourriez-vous pas ravalier votre orgueil et oublier la querelle...

— Oublier la querelle ! » l'interrompit sauvagement le médecin. « Ce n'est pas de ce genre d'orgueil que je parle. En ce qui concerne *cette* affaire, j'irais d'ici jusque-là sur les genoux — ou sur la tête — si cela pouvait être utile. Je parle d'orgueil *professionnel*. Il s'agit d'un cas médical, et je suis médecin. Je ne peux pas m'imposer et dire : “Me voici, prenez-moi !”, n'est-ce pas ?

— Chilton, quelle était cette querelle ? » demanda Pendleton.

Le médecin eut un geste impatient et se leva.

« Ce que c'était ? Que vaut n'importe quelle querelle d'amoureux une fois terminée ? » gronda-t-il en arpentant la pièce avec colère. « Une dispute stupide sur la taille de la lune ou la profondeur d'une rivière, peut-être — cela pourrait aussi bien être cela, tant elle a peu d'importance réelle en comparaison des années de malheur qui la suivent ! Ne parlons pas de cette querelle ! Pour ma part, je suis prêt à dire qu'il n'y en a jamais eu. Pendleton, il faut que je voie cette enfant. Cela peut être une question de vie ou de mort. Cela signifie — je le crois honnêtement — neuf chances sur dix que Pollyanna Whittier marchera de nouveau ! »

Ces paroles furent prononcées avec netteté et force ; elles le furent au moment même où leur auteur venait presque d'atteindre la fenêtre ouverte près du fauteuil de John Pendleton. Ainsi arrivèrent-elles très

distinctement aux oreilles d'un petit garçon agenouillé sur le sol, au-dessous de la fenêtre.

Jimmy Bean, occupé ce samedi matin à arracher les premières petites mauvaises herbes vertes des plates-bandes, se redressa, les yeux et les oreilles grands ouverts.

« Marcher ! Pollyanna ! » disait John Pendleton. « Que voulez-vous dire ? »

— Je veux dire que, d'après ce que j'ai pu entendre et apprendre — à un mile de son lit —, son cas ressemble beaucoup à celui d'une malade qu'un ancien camarade d'université vient d'aider. Il étudie spécialement ce genre d'affections depuis des années. Je suis resté en relation avec lui, et j'ai moi-même étudié la question d'une certaine manière. D'après ce que j'entends... mais je veux *voir* la petite ! »

John Pendleton se redressa dans son fauteuil.

« Il faut que vous la voyiez, mon ami ! Ne pourriez-vous pas... passer par Dr. Warren ? »

L'autre secoua la tête.

« Je crains que non. Warren s'est pourtant conduit très correctement. Il m'a raconté lui-même qu'il avait proposé dès le début de me demander une consultation, mais... Miss Harrington a refusé avec une telle fermeté qu'il n'a pas osé revenir sur la question, même en sachant combien je désirais voir l'enfant. Dernièrement, certains de ses meilleurs patients sont passés chez moi — ce qui, naturellement, me lie les mains plus efficacement encore. Mais, Pendleton, il faut que je voie cette enfant ! Pensez à ce que cela peut signifier pour elle... si je la vois ! »

— Oui, et pensez à ce que cela signifiera... si vous ne la voyez pas ! » répliqua Pendleton.

« Mais comment le pourrais-je... sans une demande directe de sa tante ? Et je ne l'obtiendrai jamais ! »

— Il faut l'obliger à vous la faire !

— Comment ?

— Je ne sais pas.

— Non, je suppose que vous ne le savez pas... pas plus que personne. Elle est trop fière et trop irritée pour me le demander... après ce qu'elle a dit, il y a des années, que cela signifierait si elle me le demandait. Mais, lorsque je pense à cette enfant condamnée à un malheur pour toute la vie, et lorsque je me dis que mes mains renferment peut-être une chance de lui échapper, sans ces absurdités maudites que nous appelons orgueil et déontologie professionnelle, je... »

Il n'acheva pas sa phrase. Les mains profondément enfoncées dans ses poches, il se retourna et se remit à arpenter la pièce avec colère.

« Mais si on pouvait lui faire voir... lui faire comprendre », insista John Pendleton.

« Oui ; et qui va s'en charger ? » demanda sauvagement le médecin en se retournant.

« Je ne sais pas, je ne sais pas », gémit misérablement l'autre.

Sous la fenêtre, Jimmy Bean remua soudain. Jusque-là, il avait à peine respiré, tant il avait écouté chaque mot avec attention.

« Eh bien, nom d'un chien, moi, je sais ! » murmura-t-il avec triomphe. « C'est *moi* qui vais le faire ! »

Et aussitôt il se leva, se glissa furtivement jusqu'au coin de la maison et dévala la colline de Pendleton en courant de toutes ses forces.



CHAPITRE XXX — JIMMY PREND LA BARRE



« C'est Jimmy Bean. Il veut vous voir, madame », annonça Nancy sur le seuil.

« Moi ? » répondit Miss Polly, visiblement surprise. « Êtes-vous certaine qu'il ne voulait pas voir Miss Pollyanna ? Il peut rester quelques minutes auprès d'elle aujourd'hui, s'il le souhaite.

— Oui, madame. Je le lui ai dit. Mais il a répondu que c'était vous qu'il voulait voir.

— Très bien, je descends. »

Et Miss Polly se leva de son fauteuil avec un peu de lassitude.

Dans le salon, elle trouva un garçon aux yeux ronds et au visage rouge, qui se mit aussitôt à parler.

« Madame, je suppose que c'est affreux... ce que je fais et ce que je dis ; mais je peux pas m'en empêcher. C'est pour Pollyanna, et je marcherais sur des charbons ardents pour elle, ou je vous affronterais, ou... ou je ferais n'importe quoi comme ça, n'importe quand. Et je crois que vous aussi, vous le feriez, si vous pensiez qu'il y avait une chance pour qu'elle remarche. Alors c'est pour ça que je suis venu vous dire que, puisque c'est seulement l'orgueil et l'é... l'é-quelque chose qui empêchent Pollyanna de marcher, eh bien, je savais que vous *feriez* venir Dr. Chilton si vous compreniez...

— Qu-oi ? » l'interrompit Miss Polly, dont l'expression stupéfaite se changeait en indignation courroucée.

Jimmy soupira avec désespoir.

« Voilà, je voulais pas vous mettre en colère. C'est pour ça que j'ai commencé en parlant du fait qu'elle pouvait marcher de nouveau. Je croyais que vous écouteriez ça.

— Jimmy, de quoi parlez-vous ? »

Jimmy soupira encore.

« C'est ce que j'essaie de vous expliquer.

— Alors expliquez-le-moi. Mais commencez par le commencement et assurez-vous que je comprends chaque chose avant de poursuivre. Ne vous jetez pas au milieu de l'histoire comme tout à l'heure... en mélangeant tout ! »

Jimmy humecta ses lèvres avec détermination.

« Eh bien, pour commencer, Dr. Chilton est venu voir Mr. Pendleton, et ils ont parlé dans la bibliothèque. Est-ce que vous comprenez ça ?

— Oui, Jimmy. »

La voix de Miss Polly était plutôt faible.

« Eh bien, la fenêtre était ouverte, et je désherbais la plate-bande juste dessous ; alors je les ai entendus parler.

— Oh ! Jimmy ! Vous *écoutiez* ?

— Ils parlaient pas de moi, et j'écoutais pas en cachette », répliqua Jimmy avec hauteur. « Et je suis heureux d'avoir écouté. Vous le serez aussi quand je vous aurai raconté. Mais ça peut faire... *Marcher* Pollyanna !

— Jimmy, que voulez-vous dire ? »

Miss Polly se penchait vers lui avec empressement.

« Voilà, je vous l'avais dit », acquiesça Jimmy avec satisfaction. « Eh bien, Dr. Chilton connaît quelque part un médecin qui peut guérir Pollyanna, il le croit... la faire marcher, vous savez ; mais il peut pas en être sûr avant de l'*avoir vue*. Et il veut terriblement la voir, mais il a dit à Mr. Pendleton que vous le laisseriez pas venir. »

Le visage de Miss Polly devint très rouge.

« Mais, Jimmy, je... je ne peux pas... je ne pouvais pas ! Enfin, je ne savais pas ! »

Miss Polly tordait ses doigts avec impuissance.

« Oui, et c'est justement ce que je suis venu vous dire, pour que vous le *sachiez* », affirma Jimmy avec ardeur. « Ils ont dit que, pour une

raison... j'ai pas très bien compris laquelle... vous laisseriez pas venir Dr. Chilton et que vous l'aviez dit à Dr. Warren ; et Dr. Chilton pouvait pas venir lui-même sans que vous le lui demandiez, à cause de l'orgueil et de l'étiquette pro... pro... enfin, de quelque chose comme ça. Et ils souhaitaient que quelqu'un puisse vous le faire comprendre, seulement ils savaient pas qui le pourrait ; alors j'étais sous la fenêtre et je me suis tout de suite dit : "Nom d'un chien, je vais le faire !" Alors je suis venu... et est-ce que je vous ai fait comprendre ?

— Oui ; mais, Jimmy, à propos de ce médecin », supplia fébrilement Miss Polly. « Qui est-il ? Qu'a-t-il fait ? Sont-ils *sûrs* qu'il pourrait faire remarquer Pollyanna ?

— Je sais pas qui il est. Ils l'ont pas dit. Dr. Chilton le connaît, et il vient de guérir quelqu'un exactement comme elle, à ce que croit Dr. Chilton. En tout cas, ils avaient pas l'air de se faire de souci à *son* sujet. C'était de *vous* qu'ils s'inquiétaient, parce que vous vouliez pas que Dr. Chilton la voie. Et dites... vous allez bien le laisser venir, pas vrai ?... maintenant que vous comprenez ? »

Miss Polly tournait la tête d'un côté puis de l'autre. Sa respiration venait en petits halètements rapides et irréguliers. Jimmy, qui l'observait d'un œil anxieux, crut qu'elle allait pleurer. Mais elle ne pleura pas. Au bout d'une minute, elle dit d'une voix brisée :

« Oui... je laisserai... Dr. Chilton... l'examiner. Maintenant, rentrez chez vous, Jimmy... vite ! Il faut que je parle à Dr. Warren. Il est à l'étage en ce moment. Je l'ai vu arriver il y a quelques minutes. »

Peu après, Dr. Warren croisa dans le corridor une Miss Polly agitée, le visage en feu. Il fut plus surpris encore de l'entendre dire, d'une voix un peu haletante :

« Dr. Warren, vous m'avez autrefois demandé d'autoriser que Dr. Chilton fût appelé en consultation, et... j'ai refusé. Depuis, j'ai reconsidéré la question. Je désire vivement que vous fassiez *venir* Dr. Chilton. Voulez-vous le lui demander sans délai... je vous prie ? Merci. »



CHAPITRE XXXI — UN NOUVEL ONCLE



La fois suivante où Dr. Warren entra dans la chambre où Pollyanna contemplait le frémissement dansant des couleurs au plafond, un homme grand et large d'épaules le suivait de près.

« Dr. Chilton !... oh ! Dr. Chilton, comme je suis heureuse de *vous* voir ! » s'écria Pollyanna.

Devant le ravissement joyeux de cette voix, plus d'une paire d'yeux dans la pièce se remplit soudain de larmes brûlantes.

« Mais, naturellement, si tante Polly ne veut pas...

— Tout va bien, ma chérie ; ne vous inquiétez pas », l'apaisa Miss Polly avec agitation en s'avançant rapidement. « J'ai dit à Dr. Chilton que... que je voulais qu'il vous examine... avec Dr. Warren, ce matin.

— Oh ! alors vous lui avez demandé de venir », murmura Pollyanna avec satisfaction.

« Oui, ma chérie, je le lui ai demandé. Enfin... »

Mais il était trop tard. Le bonheur éperdu qui avait jailli dans les yeux de Dr. Chilton était impossible à méconnaître, et Miss Polly l'avait vu. Les joues très roses, elle se retourna et quitta précipitamment la pièce.

Près de la fenêtre, l'infirmière et Dr. Warren parlaient avec gravité. Dr. Chilton tendit les deux mains vers Pollyanna.

« Petite fille, je crois que l'une des plus belles choses que vous ayez jamais faites vient de s'accomplir aujourd'hui », dit-il d'une voix tremblante d'émotion.

Au crépuscule, tante Polly, toute tremblante et merveilleusement changée, se glissa près du lit de Pollyanna. L'infirmière était descendue souper. Elles avaient la chambre pour elles seules.

« Pollyanna, ma chérie, je vais vous le dire... à vous la toute première. Un jour, je vais vous donner Dr. Chilton pour... oncle. Et c'est vous qui

avez tout accompli. Oh ! Pollyanna, je suis si... heureuse ! Et si...
joyeuse !... ma chérie ! »



Un nouvel oncle

Pollyanna commença à frapper des mains ; mais, au moment même où ses petites paumes se touchèrent pour la première fois, elle s'arrêta et les garda suspendues.

« Tante Polly, Tante Polly, étiez-vous la femme dont il désirait la main et le cœur il y a si longtemps ? Vous l'étiez... je sais que vous l'étiez ! Et voilà ce qu'il voulait dire en affirmant que j'avais accompli aujourd'hui la chose la plus joyeuse de toutes. Je suis si heureuse ! Mais, Tante Polly, je crois que je suis si heureuse que même mes jambes ne me chagrinent plus ! »

Tante Polly ravala un sanglot.

« Peut-être qu'un jour, ma chérie... »

Mais tante Polly n'acheva pas. Elle n'osait pas encore révéler le grand espoir que Dr. Chilton avait placé dans son cœur. Pourtant, elle dit ceci — et, dans l'esprit de Pollyanna, c'était assurément assez merveilleux :

« Pollyanna, la semaine prochaine, vous allez faire un voyage. On vous transportera sur un bon petit lit confortable, en train et en voiture, chez un grand médecin qui possède, à de nombreux miles d'ici, une grande maison construite exprès pour des personnes comme vous. C'est un ami très cher de Dr. Chilton, et nous allons voir ce qu'il pourra faire pour vous ! »



CHAPITRE XXXII — QUI EST UNE LETTRE DE POLLYANNA



« Chère tante Polly, cher oncle Tom,

« Oh ! je peux... je peux... je *peux* marcher ! Aujourd'hui, je suis allée toute seule de mon lit jusqu'à la fenêtre ! Six pas. Oh là là ! comme c'était bon d'être de nouveau sur mes jambes !



Les six pas de Pollyanna

« Tous les médecins m’entouraient en souriant, tandis que les infirmières pleuraient de joie. Une dame de la salle voisine, qui a recommencé à marcher la semaine dernière, a passé la tête par la porte. Une autre, qui espère marcher le mois prochain, a été invitée à la fête. Elle s’est couchée sur le lit de mon infirmière et a frappé des mains. Même Tilly, la femme noire qui lave le plancher, a regardé par la fenêtre de la galerie et m’a appelée « ma petite chérie » chaque fois que ses larmes lui permettaient de parler.

« Je ne comprends pas pourquoi ils pleuraient. *Moi*, j’avais envie de chanter, de crier et de hurler ! Oh ! oh ! oh ! pensez donc : je peux marcher... marcher... *Marcher* ! Maintenant, cela ne me dérange plus d’être restée ici presque dix mois ; et je n’ai pas manqué le mariage, de toute façon. C’était bien de vous, Tante Polly, de venir vous marier ici, juste à côté de mon lit, pour que je puisse tout voir. Vous savez toujours trouver ce qui donne le plus de joie !

« Ils disent que je rentrerai bientôt à la maison. J’aimerais pouvoir rentrer à pied tout le long du chemin. Oh oui ! Je crois que je n’aurai plus jamais envie de prendre une voiture. Ce sera si bon, rien que de marcher. Oh ! je suis si heureuse ! Tout me rend heureuse. Et maintenant, je suis même heureuse d’avoir perdu l’usage de mes jambes pendant quelque temps, parce qu’on ne sait jamais, jamais à quel point des jambes sont merveilleuses avant de ne plus pouvoir s’en servir — je veux dire, des jambes qui marchent. Demain, je vais faire huit pas.

« Plein, plein d’amour à tout le monde,

« POLLYANNA. »



NOTES DE TRADUCTION



Note sur cette édition

La présente traduction a été établie directement d'après le texte anglais de *Pollyanna*, publié à Boston en 1913 par The Page Company. La transcription électronique consultée est celle du Project Gutenberg, livre numérique no 1450. La structure en trente-deux chapitres, les noms propres et les principaux effets typographiques de l'original ont été conservés.

La présente édition comprend une traduction française nouvelle, une maquette originale, des illustrations et un appareil de notes. La ponctuation et les choix typographiques ont été harmonisés pour la lecture imprimée ; les emphases de l'original sont rendues en italiques.

Principes généraux de traduction

Une langue classique et lisible

L'objectif a été de proposer une langue française naturelle, légèrement intemporelle, accessible aux lecteurs à partir d'une dizaine d'années sans effacer la saveur d'un roman américain du début du XX^e siècle. La syntaxe anglaise a été restructurée lorsqu'un calque aurait produit une phrase pesante ou artificielle, mais les répétitions expressives, les hésitations et les brusques changements de direction propres aux dialogues ont été maintenus.

La parole de Pollyanna est particulièrement répétitive. Ses « oh ! », ses reprises, ses raisonnements en chaîne et ses corrections immédiates ne sont pas des négligences : ils donnent à entendre une enfant qui découvre sa propre pensée en parlant. Ils ont donc été conservés, même lorsque le français littéraire ordinaire aurait invité à les réduire.

The glad game : « le jeu de la joie »

Le mot anglais *glad* couvre, selon les passages, la joie, le contentement, la reconnaissance et la capacité à découvrir un motif d'allégresse. Une traduction uniforme par « content » ou « contentement » aurait donné au motif central une couleur plus passive et plus morale que dans l'original. « Le jeu de la joie » a été retenu parce que l'expression est brève, mémorable et immédiatement intelligible pour un jeune lecteur.

Dans les dialogues, *to be glad* a été traduit selon le contexte par « être heureux », « être contente », « se réjouir » ou « trouver un motif de se réjouir ». Cette variation évite une monotonie étrangère au français tout en maintenant l'unité du motif.

Appellations anglaises

Conformément au parti pris de l'édition, les titres de civilité anglais ont été conservés : *Miss Polly*, *Mr. Pendleton*, *Mrs. Snow*, *Dr. Chilton*, etc. Les termes de parenté, en revanche, ont été traduits : *Aunt Polly* devient « Tante Polly » dans l'adresse directe, « Tante Polly » ou « sa tante » dans la narration ; *Uncle Tom* devient « oncle Tom ». Cette distinction évite de confondre un lien familial avec un titre social. Le système américain de civilité ne se superpose pas exactement aux usages français : *Miss Polly*, par exemple, marque à la fois le célibat, la respectabilité et une certaine distance sociale.

Lorsque Pollyanna dit « Tante Polly », le terme de parenté traduit devient peu à peu une véritable appellation affective, avant même que Miss Polly ne sache exprimer ouvertement sa tendresse.

Parlers populaires

Nancy, le vieux Tom, Jimmy Bean et Mrs. Payson s'expriment dans un anglais populaire caractérisé par des contractions, des formes grammaticales non standard et une prononciation notée. Il était

impossible de transposer ces traits terme à terme sans attribuer artificiellement aux personnages un accent régional français.

Leur voix a donc été rendue par un français populaire ancien et modéré : négations parfois incomplètes, élisions, constructions familières, quelques déformations lexicales et une syntaxe plus orale. Ces écarts sont réservés aux personnages dont le texte anglais marque explicitement le parler. Nancy conserve une volubilité chaleureuse ; le vieux Tom, une parole plus lente et terrienne ; Jimmy, une énergie directe ; Mrs. Payson, une franchise plus rude. Les déformations comiques comme *infernally/internally* ou *automobile* ont été recrées par « infernalement/intérieurement » et « automaboule ».

Ce traitement ne doit pas être compris comme une reproduction documentaire d'un parler français : il s'agit d'une équivalence littéraire destinée à rendre perceptibles les écarts sociaux et expressifs de l'original.

Ponctuation, italiques et majuscules

Les italiques de l'original sont rendus par de véritables italiques, notamment lorsqu'un mot isolé reçoit une insistance particulière dans le dialogue. Ce choix conserve l'énergie de la parole sans recourir aux capitales typographiques, plus fatigantes à la lecture.

Les points d'exclamation, les tirets de rupture et les répétitions ont été conservés avec une grande fidélité. Ils appartiennent au rythme de la narration et à l'exubérance de Pollyanna. Les dialogues ont été adaptés à la typographie française traditionnelle.

Références religieuses

La culture protestante structure le roman : le père de Pollyanna était pasteur missionnaire ; les sociétés de secours, les écoles du dimanche, les œuvres missionnaires et les réunions paroissiales forment l'arrière-plan quotidien des personnages.

Les citations bibliques identifiables ont été rendues dans une formulation proche de la Bible de Louis Segond, version historique familière au protestantisme francophone. Dans le chapitre XXII, les paroles dirigées contre les scribes et les pharisiens viennent du chapitre 23 de l'Évangile selon Matthieu ; le « texte de la joie » final correspond au Psaume 32, verset 11 dans la numérotation courante.

Les mots *heathen* et *India boys* ont été conservés sous les formes « païens » et « petits garçons de l'Inde ». Ces expressions appartiennent au vocabulaire missionnaire de l'époque et peuvent aujourd'hui paraître réductrices ou paternalistes. Les neutraliser aurait dissimulé une dimension historique importante du récit, notamment sa critique implicite d'une charité qui préfère parfois les bénéficiaires lointains aux nécessiteux présents devant elle.

Mesures, monnaie et réalités américaines

Les dollars, les cents, les miles, les noms de plats et les institutions américaines ont été maintenus. Les convertir aurait déplacé culturellement l'action. Leur compréhension ne présente généralement pas de difficulté dans le récit ; les quelques réalités qui le demandent sont précisées dans les notes par chapitre.

Eleanor H. Porter

Eleanor Emily Hodgman naît le 19 décembre 1868 à Littleton, dans le New Hampshire. Douée pour la musique, elle étudie le chant et fréquente le New England Conservatory. En 1892, elle épouse John Lyman Porter. Après avoir envisagé une carrière musicale, elle se tourne progressivement vers l'écriture et publie des nouvelles, puis des romans pour adultes et pour la jeunesse.

Pollyanna, paru en 1913, devient son livre le plus célèbre. Le succès du personnage dépasse rapidement le cadre du roman : des Clubs des joyeux se forment autour de l'idée du jeu de la joie, tandis que le prénom

de l'héroïne entre dans l'usage courant pour désigner une personne résolument optimiste — parfois avec une nuance critique que le roman lui-même, plus grave qu'on ne le croit souvent, ne justifie qu'imparfaitement.

Porter publie en 1915 *Pollyanna Grows Up*, seule suite de *Pollyanna* écrite par elle. Elle poursuit parallèlement une œuvre abondante, comprenant notamment *Miss Billy*, *Just David* et *The Road to Understanding*. Elle meurt à Cambridge, dans le Massachusetts, le 21 mai 1920.

Chronologie sélective

1868 — naissance d'Eleanor Emily Hodgman à Littleton, New Hampshire.

1892 — mariage avec John Lyman Porter.

1901 — début de publications régulières de nouvelles.

1907 — parution de *Cross Currents*, l'un de ses premiers livres.

1911 — succès de *Miss Billy*.

1913 — publication de *Pollyanna* par The Page Company, à Boston.

1915 — publication de *Pollyanna Grows Up* ; adaptation théâtrale de Catherine Chisholm Cushing.

1916 — arrivée de l'adaptation théâtrale à Broadway.

1920 — sortie de l'adaptation cinématographique avec Mary Pickford ; mort d'Eleanor H. Porter.

1960 — sortie de l'adaptation produite par Walt Disney, avec Hayley Mills.

Histoire éditoriale de *Pollyanna*

Le roman paraît en 1913 chez The Page Company, à Boston. Il rencontre rapidement un vaste public et donne naissance à un phénomène culturel fondé sur le jeu de la joie. Porter écrit elle-même

une suite, *Pollyanna Grows Up*, publiée en 1915. Après sa mort, d'autres autrices prolongent l'univers de l'héroïne ; ces continuations doivent être distinguées des deux romans de Porter.

Catherine Chisholm Cushing adapte le livre pour la scène sous le titre *Pollyanna, the Glad Girl*. La pièce est jouée avant d'être présentée au Hudson Theatre de Broadway en septembre 1916. Cette adaptation contribue à fixer certains aspects de la légende populaire du personnage.

Le cinéma s'empare très tôt du récit. En 1920, Mary Pickford interprète Pollyanna dans un film muet réalisé par Paul Powell, sur un scénario de Frances Marion. En 1960, David Swift réalise pour Walt Disney une adaptation avec Hayley Mills, Jane Wyman et Richard Egan. Cette seconde version modifie plusieurs noms, relations et éléments d'intrigue, mais demeure l'une des incarnations les plus connues de l'héroïne.

Nouvelle-Angleterre, société et religion

Bien que la ville de Beldingsville soit fictive, l'univers du roman appartient clairement à la Nouvelle-Angleterre rurale. Les hiérarchies sociales y sont visibles : les Harrington et John Pendleton possèdent de grandes maisons et disposent de domestiques ; Nancy et le vieux Tom appartiennent au personnel de maison ; Jimmy Bean et les Payson vivent dans une grande précarité.

La respectabilité joue un rôle central. Miss Polly vit sous le regard de la communauté et redoute le commérage. Son ancienne rupture avec Dr. Chilton et sa longue brouille avec John Pendleton montrent combien une réputation pouvait enfermer durablement une femme célibataire dans une identité sociale rigide.

Les œuvres protestantes sont omniprésentes. Les *Ladies' Aid Societies* réunissaient des femmes autour d'activités religieuses, charitables et matérielles. Les « caisses missionnaires » contenaient des

vêtements et objets envoyés vers des communautés ou des pasteurs éloignés. Le roman admire l'élan charitable tout en montrant les contradictions : l'institution peut devenir plus soucieuse de son rapport annuel que de Jimmy Bean, enfant réel et proche.

Le jeu de la joie

Le jeu n'est pas une négation mécanique de la souffrance. Pollyanna échoue elle-même à y jouer lorsqu'elle apprend qu'elle ne marchera peut-être plus. Le roman reconnaît ainsi que la formule devient cruelle si elle est imposée de l'extérieur à une personne blessée.

Le retournement du dernier tiers ne vient pas d'une injonction faite à Pollyanna de « penser positivement ». Il vient de la communauté, qui lui révèle les effets réels de sa présence. Les habitants ne lui demandent pas d'ignorer sa douleur : ils lui rendent les raisons d'espérer qu'elle leur avait données. Le jeu devient alors relation, mémoire et reconnaissance.

Cette dimension explique aussi le rôle des prismes. Pollyanna ne supprime pas la lumière ordinaire ni l'obscurité de la pièce : elle fait apparaître, à partir de la lumière disponible, des couleurs qui existaient en puissance. John Pendleton l'appelle lui-même le plus beau des prismes.

Notes culturelles et historiques par chapitre

Chapitre I — Miss Polly

Le « télégramme de l'Ouest » et l'arrivée d'une nièce inconnue rappellent la mobilité géographique considérable des familles américaines. L'« Ouest » désigne ici une région éloignée de la Nouvelle-Angleterre, sans correspondre nécessairement à l'extrême Ouest du continent.

Chapitre II — Le vieux Tom et Nancy

Le personnel domestique connaît l'histoire familiale tout en restant tenu à distance des décisions. Le parler de Nancy et du vieux Tom marque leur position sociale, mais aussi leur rôle de chœur affectif autour de Pollyanna.

Chapitre III — L'arrivée de Pollyanna

L'absence de vêtements noirs choque Nancy parce que le deuil obéissait encore à des codes vestimentaires stricts. Les vêtements rouges à carreaux envoyés par une caisse missionnaire soulignent la pauvreté de Pollyanna et son habitude de recevoir ce que d'autres choisissent pour elle.

Chapitre IV — La petite chambre du grenier

La chambre nue, privée de miroir et de tableaux, est conçue par Miss Polly comme un lieu pratique et moralement convenable. Pollyanna la transforme par son regard sur le paysage : le « tableau » offert par la fenêtre vaut mieux, à ses yeux, que les objets absents.

Chapitre V — Le jeu

La caisse missionnaire devait apporter une poupée, mais contient des béquilles. L'épisode fondateur combine la déception enfantine, l'ingéniosité pastorale du père et une logique qui ne prendra toute sa gravité qu'après l'accident.

Chapitre VI — Une question de devoir

Le mot *duty* revient avec insistance dans le roman. Chez Miss Polly, le devoir est d'abord une manière de faire le bien sans reconnaître le désir ni l'affection. L'évolution du personnage consiste moins à abandonner le devoir qu'à le laisser être animé par l'amour.

Chapitre VII — Pollyanna et les punitions

L'enfant retourne les sanctions en occasions de plaisir. Le comique vient de l'échec de Miss Polly à produire l'effet disciplinaire attendu, mais le passage révèle aussi les limites d'une éducation exclusivement fondée sur la privation.

Chapitre VIII — Pollyanna rend une visite

Mrs. Snow incarne la « malade pour toute la vie » telle que la communauté l'a enfermée dans ce rôle. Les variations de menu et de chemise de nuit deviennent chez Pollyanna des moyens de rendre à la malade un pouvoir de choix.

Chapitre IX — Où il est question de l'homme

John Pendleton est désigné comme « l'homme » avant d'être véritablement connu. Sa maison, ses voyages et sa réputation composent une figure de mystère gothique que le roman transforme peu à peu en solitude affective.

Chapitre X — Une surprise pour Mrs. Snow

Le soin porté à la coiffure, au ruban et à la lumière n'est pas présenté comme une frivolité. Il permet à Mrs. Snow de se voir autrement que comme une personne réduite à sa maladie.

Chapitre XI — Présentation de Jimmy

Jimmy Bean représente l'enfant pauvre qui échappe aux catégories charitables. Il cherche un foyer plutôt qu'une aide ponctuelle. Sa rencontre avec Pollyanna met en cause l'écart entre la philanthropie organisée et la responsabilité envers une personne singulière.

Chapitre XII — Devant la Société de secours des dames

Le « petit garçon de l'Inde » correspond aux parrainages et collectes des missions protestantes. La scène est satirique : les dames souhaitent préserver leur programme et leur rapport, tandis que Pollyanna leur présente un enfant réel dont la présence complique leurs habitudes.

Chapitre XIII — Dans les bois de Pendleton

Le téléphone, encore signe de modernité et de richesse, permet à Pollyanna de demander du secours. La jambe cassée de John Pendleton prépare ironiquement le renversement ultérieur du motif des béquilles.

Chapitre XIV — Une simple question de gelée

La gelée de pied de veau était considérée comme un aliment délicat et fortifiant pour les malades. L'insistance de Miss Polly pour que John Pendleton ne croie pas qu'elle l'a envoyée révèle la profondeur de leur ancienne brouille.

Chapitre XV — Dr. Chilton

Le médecin de famille occupe une place sociale importante dans une petite communauté. Le choix entre Dr. Warren et Dr. Chilton n'est jamais seulement médical : il engage l'histoire affective de Miss Polly et son refus de se rendre vulnérable.

Chapitre XVI — Une rose rouge et un châle de dentelle

Le châle conservé au grenier est un objet de mémoire. Pollyanna ne crée pas une nouvelle Miss Polly : elle fait réapparaître une beauté et une possibilité de joie que la tante avait volontairement remises.

Chapitre XVII — « Tout à fait comme dans un livre »

Nancy interprète les événements à travers les romans populaires à mystère et à héritage perdu. Les titres cités appartiennent à l'imaginaire

du mélodrame plutôt qu'à une enquête bibliographique réaliste ; ils caractérisent surtout sa manière romanesque de comprendre le monde.

Chapitre XVIII — Les prismes

Les pendeloques de cristal de chandeliers anciens produisent des spectres colorés lorsque la lumière les traverse. Le motif donne au roman son image centrale : Pollyanna agit comme un prisme qui révèle des couleurs sans nier l'existence de la chambre sombre.

Chapitre XIX — Ce qui est assez surprenant

L'entrée de Pollyanna à l'école arrive tard dans le roman. L'instruction reçue auprès de son père lui permet de rejoindre une classe de son âge ; cette précision empêche que son innocence soit confondue avec un manque d'intelligence.

Chapitre XX — Ce qui est plus surprenant encore

Le malentendu sur l'identité de la femme aimée par John Pendleton réunit plusieurs fils du récit. L'enfant interprète littéralement des confidences d'adulte, tandis que les adultes laissent leur silence produire des histoires imaginaires.

Chapitre XXI — Une question résolue

L'expression « squelette dans le placard », conservée dans le dialogue, désigne un secret honteux ou douloureux. Pollyanna la comprend littéralement, ce qui permet à John Pendleton de rire de sa propre fidélité au passé.

Chapitre XXII — Des sermons et des caisses à bois

La Société de l'Action chrétienne traduit *Christian Endeavor Society*, mouvement protestant de jeunesse fondé aux États-Unis au XIXe siècle. Elle est distincte de la Société de secours des dames (*Ladies' Aid Society*),

association paroissiale féminine chargée notamment des œuvres de bienfaisance et des collectes. Le sermon du révérend Ford oppose la dénonciation à l'encouragement. Les citations de Matthieu 23 et du Psaume 32 structurent ce changement de perspective.

Chapitre XXIII — Un accident

L'automobile est encore suffisamment nouvelle pour être décrite comme une machine bruyante et malodorante. L'absence de réglementation uniforme et la coexistence avec les chevaux rendaient les accidents particulièrement frappants dans l'imaginaire du temps.

Chapitre XXIV — John Pendleton

La paralysie n'est pas nommée immédiatement à Pollyanna. Le silence des adultes reflète à la fois les pratiques médicales et familiales de l'époque et leur incapacité émotionnelle à répondre à l'enfant.

Chapitre XXV — Un jeu d'attente

Les fleurs de serre, les dentelles et la nouvelle coiffure de Miss Polly rendent visible sa transformation. Le jeu passe des paroles de Pollyanna aux gestes de soin accomplis autour de son lit.

Chapitre XXVI — Une porte entrouverte

L'annonce accidentellement entendue constitue le point de rupture du roman. La phrase de Pollyanna — comment être heureuse de quoi que ce soit ? — empêche de réduire l'héroïne à un optimisme automatique.

Chapitre XXVII — Deux visites

L'adoption de Jimmy par John Pendleton transforme la présence d'un enfant en engagement concret. Dans le contexte juridique du récit,

l'adoption signifie aussi que Jimmy peut devenir héritier et recevoir une nouvelle position sociale.

Chapitre XXVIII — Le jeu et ses joueurs

La série de visiteurs compose une communauté nouvelle. Mrs. Benton remet une touche de couleur ; Mrs. Tarbell retrouve une forme d'espérance ; les Payson renoncent à se séparer. La venue de Mrs. Payson oblige également Miss Polly à franchir une frontière sociale qu'elle aurait auparavant défendue.

Chapitre XXIX — Par une fenêtre ouverte

La déontologie professionnelle empêche Dr. Chilton de s'imposer dans un cas confié à un autre médecin, surtout après le refus explicite de Miss Polly. La fenêtre ouverte permet à Jimmy d'entendre ce que les conventions d'adultes empêchent de transmettre directement.

Chapitre XXX — Jimmy prend la barre

Le titre emprunte au vocabulaire de la navigation : Jimmy prend l'initiative et dirige l'action. Ses erreurs sur le mot « étiquette » ne diminuent pas son intelligence morale ; il distingue immédiatement les conventions secondaires de l'urgence qui concerne Pollyanna.

Chapitre XXXI — Un nouvel oncle

Le voyage vers un établissement spécialisé évoque le développement, au début du XXe siècle, d'institutions consacrées à l'orthopédie et à la rééducation. Le roman reste volontairement vague sur le diagnostic et les techniques médicales.

Chapitre XXXII — Une lettre de Pollyanna

Le terme *ward* désigne une salle d'hôpital partagée. La lettre clôt le roman par la voix directe de Pollyanna et non par celle du narrateur. Son

rétablissement ne supprime pas les mois de souffrance : elle les intègre à une compréhension nouvelle de ce que signifie marcher.

La désignation *Black Tilly*, rendue dans la lettre par « Tilly, la femme noire qui lave le plancher », est une marque raciale datée de l'original. Elle signale la présence d'une employée noire tout en la réduisant à un prénom et à une couleur, sans lui accorder d'histoire propre. La formulation française explicite la situation sans conserver l'épithète comme surnom ; la présente note permet néanmoins de ne pas effacer le témoin historique que constitue le texte.

***Pollyanna* parmi quelques grands romans de formation**

Avec Heidi

Comme Heidi, Pollyanna est une enfant déplacée qui arrive dans un foyer fermé et transforme un adulte solitaire. Les deux romans associent la santé morale à la lumière, à l'air, au paysage et au mouvement. Mais *Pollyanna* se déroule dans une société plus institutionnelle : paroisse, sociétés charitables, école et médecine y jouent un rôle beaucoup plus marqué.

Avec Anne of Green Gables

Anne Shirley et Pollyanna partagent une parole abondante, une imagination qui recompose le réel et le pouvoir de modifier une communauté par leur présence. Anne agit surtout par son invention verbale et son désir d'appartenance ; Pollyanna, par une méthode morale héritée de son père. Toutes deux risquent cependant d'être mal comprises lorsqu'on réduit leur vitalité à une simple gentillesse.

Avec A Little Princess

Sara Crewe et Pollyanna mettent à l'épreuve une discipline intérieure face à la perte. Sara se protège par l'imagination et par une idée exigeante de la dignité ; Pollyanna cherche une raison de se réjouir. Dans les deux romans, la vertu de l'héroïne n'a de valeur que parce qu'elle rencontre une souffrance réelle et connaît des moments de rupture.

Une différence décisive

Contrairement à de nombreux romans où l'enfant demeure surtout l'objet d'une récompense finale, *Pollyanna* montre une circulation de l'aide. L'héroïne transforme la ville ; puis la ville doit apprendre à la soutenir. Le jeu ne devient pleinement humain que lorsque les joueurs cessent d'attendre d'une enfant qu'elle porte seule le bonheur des adultes.

Adaptations principales

1915-1916 — Théâtre : adaptation de Catherine Chisholm Cushing, connue sous le titre *Pollyanna, the Glad Girl* ; création en tournée, puis ouverture au Hudson Theatre de Broadway le 18 septembre 1916.

1920 — Cinéma muet : *Pollyanna*, réalisé par Paul Powell, avec Mary Pickford dans le rôle-titre ; scénario de Frances Marion.

1960 — Cinéma : *Pollyanna*, réalisé par David Swift pour Walt Disney, avec Hayley Mills, Jane Wyman et Richard Egan. Hayley Mills reçoit un prix spécial de l'Academy pour sa performance juvénile.

Ces adaptations ne doivent pas être utilisées comme textes sources pour la traduction : elles modifient l'intrigue, les personnages et parfois le contexte. La présente version suit le roman de 1913.

Bibliographie sélective

Texte original

Eleanor H. Porter, *Pollyanna*, Boston, The Page Company, 1913.

Eleanor H. Porter, *Pollyanna*, Project Gutenberg, livre numérique no 1450, transcription électronique en libre accès.

Eleanor H. Porter, *Pollyanna Grows Up*, Boston, The Page Company, 1915.

Adaptations

Catherine Chisholm Cushing, *Pollyanna, the Glad Girl: A Comedy in Four Acts*, New York, Klaw & Erlanger, 1915.

Pollyanna, film réalisé par Paul Powell, scénario de Frances Marion, Mary Pickford Company / United Artists, 1920.

Pollyanna, film réalisé par David Swift, Walt Disney Productions, 1960.

Textes de comparaison

Johanna Spyri, *Heidi*, 1880-1881.

Frances Hodgson Burnett, *A Little Princess*, 1905.

Lucy Maud Montgomery, *Anne of Green Gables*, 1908.



ÉDITIONS SKANDALON

Aubenas · 2026

www.skandalon.fr · admin@skandalon.fr



Elle n'a que onze ans
quand elle devient orpheline.

Pollyanna part alors vivre à Beldingsville
chez sa tante Polly, une femme froide,
sévère et très attachée aux convenances.
Dans cette grande maison silencieuse,
l'arrivée de l'enfant va tout changer.

Car Pollyanna possède un secret : un jeu
appris de son père, le *Jeu de la Joie*.
Il consiste à trouver une raison de se réjouir,
même quand tout va mal. Une chambre sous
les combles, une voisine acariâtre, un garçon
sans foyer ou un vieil homme solitaire...
rien ne décourage la fillette. Avec sa franchise
et sa joie de vivre, elle transforme peu à peu
tous ceux qu'elle rencontre.

Mais un jour, une terrible épreuve la frappe.
Que va-t-il se passer alors ?



ELEANOR H. PORTER

Romancière américaine, née en 1868,
elle publie *Pollyanna* en 1913.
Son héroïne connaît un succès immense
et devient le symbole d'une joie capable
d'éclairer les moments les plus sombres.

ÉDITIONS SKANDALON !

www.skandalon.fr

